Prologue

Au commencement, Terh, dieu du monde et de la vie, créa le monde en six jours. Il y fit côtoyer la lumière et l'obscurité, la terre et la mer, les prédateurs et les proies dans un contraste harmonieux. Chacun des caractères qu'il apposa à cet univers s'équilibrait par son contraire avec un rendu accueillant. Désireux de signer sa création, il y déposa enfin deux êtres, qu'il nomma Hom et Fam. Mais, contrairement aux dires des légendes, il ne se reposa pas le septième et dernier

jour. En ce jour il travailla avec acharnement pour concevoir six anges qui avaient pour mission de veiller à la protection des hommes, sa meilleure création.

Pour s'assurer de la fidélité de la race humaine, il les soumit à un défi en leur interdisant de se nourrir des pommes de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Ceci attisa la curiosité du couple qui céda à la tentation, et tous deux goûtèrent aux fruits défendus. Terh, furieux de l'indépendance que s'octroyaient les humains, descendit sur terre pour punir les deux infidèles. Les anges, ne pouvant rompre leur serment, protégèrent Hom et Fam de la colère du dieu. Ils furent tous anéantis, mais parvinrent à sauvegarder l'humanité.

Le divin fut trop affaibli par ce combat pour récupérer leurs armes, de puissants objets permettant de manipuler les éléments. Les six reliques se disséminèrent sur le continent qui vit trépasser les derniers protecteurs de l'humanité.

Ces armes furent progressivement rassemblées par les hommes, et de nombreux usurpateurs s'en servirent au détriment de la communauté. Leur trace se perd souvent au cours des siècles, avant de ressurgir au privilège de nouveaux tyrans ; mais vint un jour où toutes ces reliques sombrèrent dans l'oubli. Pour compenser cette perte, l'homme en fit de pâles imitations afin de perpétuer la tradition du fratricide. Ils donnèrent à chacune le nom des anges sacrifiés : Épée, Marteau, Bâton, Hache, Arc et Dague.

Évasion

Enfin, j'aperçus à travers les barreaux de ma cellule le soleil qui pointait à l'horizon, illuminant le ciel jusque-là obscur. La directrice de l'orphelinat avait fait placer ces traverses à l'unique fenêtre de ma chambre en réponse à ma dernière cavale, afin d'entraver mes escapades nocturnes. Pour compenser le prix de l'ouvrage, j'avais dû endurer deux jours de jeûne. L'entreprise était bonne, mais il en fallait bien plus pour m'arrêter. Je rongeais mon frein pendant

encore dix minutes lorsque le coq, majestueux, entama son chant matinal. Outre le fait qu'il annonçait l'heure de se réveiller, il signifiait aussi le seul moment de la journée où les rues n'étaient pas surveillées. Trop tard pour la garde de nuit, et trop tôt pour la milice. Je déplaçais mon lit, délogeant les insectes qui y avaient élu domicile. Comme je m'y attendais, le trou qu'il cachait avait également été recouvert de barreaux. Enfoncer cette partie de l'épais mur de bois avait pris plusieurs semaines, mais m'avait permis d'arpenter les rues sinueuses de la ville aux dépens de tous.

J'allai donc avoir recours à mon plan B. J'arrachai un bout de tissu de mon oreiller et le plaçai sur ma bouche afin de ne pas inhaler de suie, et j'entrai dans l'étroit conduit de la cheminée. Elle occupait le tiers de la surface de ma chambre, mais sa chaleur était toujours la bienvenue lors des froides soirées d'hiver. Juste au-dessus de la paillasse, on pouvait discerner le nom des

précédents occupants. Gravé dans la pierre, on pouvait identifier *Sébastien*, *Jules*, et, au-dessus, taillé avec soin : *Alek*. Mon prénom.

La surface des briques était couverte de suie, mais la pierre usée offrait de bonnes prises, m'assurant de ne pas chuter. La montée fut longue et fastidieuse, mais l'effort en valait la peine. Je m'asseyais sur le rebord de la cheminée. J'étais encore une fois sorti de la prison qu'était ma chambre. Certes, elle ne le serait jamais devenue si je ne leur avais pas faussé compagnie de nombreuses fois depuis mon arrivée à l'âge de six ans, mais j'étais inlassablement attiré par le pic rocheux qui surplombait la ville.

Ma première évasion avait eu lieu le lendemain de mon entrée à l'orphelinat. J'étais allé me recueillir sur la tombe de ma défunte famille. Ce fut la seule fois où je me rendis au cimetière, cet endroit lugubre aux contes effrayants. Mon quotidien me semblait bien terne aujourd'hui,

comparé aux jours heureux de mon enfance. Mes seuls souvenirs ayant résisté au temps sont ceux de la veille de leur disparition.

L'incident survint il y a neuf ans de cela, par une sèche journée d'été. Je jouais avec mon frère, de deux ans plus jeune que moi, lorsque celui-ci se leva brusquement, abandonnant nos jouets sur le sol. Inquiet, je le questionnai du regard. Le petit homme me regarda quelques secondes durant, puis détala vers notre maison, petite bâtisse faite de boue et de bois.

– Tu vas où ? l'apostrophais-je.
– C'est maman, elle a fait un gâteau ! répondit-il en se retournant.

Sceptique, je humai l'air, et j'identifiai une odeur de cuisson. Pourtant, nous venions à peine de finir de manger...

À ce moment, une gerbe de flammes jaillit par-dessus la colline au pied de laquelle mon père avait construit notre logis. Horrifié, j'identifiai soudain

l'origine des arômes que nous avions sentis : la forêt brûlait ! L'incendie, poussé par des vents violents, progressa si rapidement que, le temps d'arriver jusqu'à notre maison, les premières flammes commençaient déjà leur travail destructeur. Mon père étant aux champs, je me retrouvais l'homme le plus âgé de la maison, et il était de mon devoir de protéger ma famille. Lorsque je pénétrai dans le bâtiment en feu, mes yeux s'embuèrent de larmes tant les cendres abondaient, et je ne distinguai plus la porte par laquelle j'étais entré, ni un quelconque moyen de ressortir. Je cherchai mon frère à tâtons, sans résultat.

Des sanglots m'échappaient, non plus à cause des poussières qui me tourmentaient les yeux, mais du fait de l'angoisse qui me tenaillait. Alors que je me croyais perdu moi aussi, une main puissante s'agrippa à mon épaule et me souleva du sol, avant de me projeter à travers le mur branlant qui

s'effondra sous l'impact. Je me retrouvai à l'extérieur du bâtiment, et le temps que je relève la tête, le bâtiment rougeoyant s'effondrait sur mon père.

J'émergeais brusquement de ces souvenirs douloureux, trop de fois ressassés ces dernières années et qui, sans doute, me hanteraient jusqu'à mon dernier souffle. Toute ma famille, sauf moi, avait succombé lors d'un incendie de forêt qui m'avait valu cette place comme orphelin. Avoir survécu dans les flammes m'avait attiré l'aversion des adultes qui me considéraient dès lors comme un démon. Neuf ans plus tard, je gardais encore quelques marques de brûlures, trop superficielles comparées au sort funeste qu'avaient connus mes semblables.

L'atmosphère de l'orphelinat avait endigué l'épanouissement qu'est censé éprouver l'homme au cours de son enfance. Ces années-là m'avaient été volées, me rendant prématurément adulte par

rapport aux adolescents de mon âge. Cette différence avait attisé la peur, voire la haine, que me témoignaient mes compagnons d'infortune. Bien que je sois l'aîné du groupe, mes acolytes me menaient la vie dure ; sans doute la violence leur permettait-elle de rentrer dans les bonnes grâces de Coche, plus jeune d'un an que moi, mais robuste et idiot, lequel passait son temps à se réjouir de la souffrance qu'il causait. Sur mon îlot d'omniscience, j'étais seul.

Étant âgé de quinze étés, j'accéderais bientôt à l'indépendance de voyager en solitaire pour partir à la découverte de ce vaste monde. Je rêvais de voyager par-delà les horizons, là où la mer et le ciel ne font plus qu'un. Il ne me restait guère plus de quatre mois avant d'accéder à la liberté promise.

J'arrivais enfin à l'extrémité du conduit. Les rues étaient désertes, mais quelques lumières s'allumaient déjà dans les chaumières. Je marchais

prudemment sur le toit instable couvert d'ardoises. J'étais noir de suie, ce qui me rendait invisible dans l'obscurité matinale. Par deux fois, des tuiles se détachèrent et finirent leur course dans la rue pavée. Heureusement, l'orphelinat était bruyant à cette heure-ci, si bien que personne ne remarqua le fracas que je causais. Arrivé à l'extrémité du bâtiment, je me laissais tomber dans le bac à sable en contrebas.

La chute me laissa les muscles endoloris, mais je bandais ma volonté pour poursuivre ma cavale dans les rues sinueuses de la ville. L'angoisse me tenaillait le ventre, car j'étais connu pour mes fuites fréquentes. Si un seul villageois me reconnaissait, il donnerait immédiatement l'alerte, et j'aurais de nouveau droit à une correction de la part du surveillant. Au fur et à mesure de ma progression, l'imposante aiguille de pierre grandissait, jusqu'à ce que le soleil fût finalement masqué par elle.

Je passais devant l'unique auberge du village. Un appétissant fumet me rappela que je ne m'étais pas nourri ce matin-là. Prudemment, je passais la tête par l'entrebâillement de la porte ; la pièce semblait vide. La tâche que j'aurais à accomplir me demanderait des forces, je me décidais donc à dérober quelques mets.

Le propriétaire, précautionneux, avait garni quelques tables de nourriture pour les habitués qui arriveraient en son absence. Sur le comptoir, un écriteau annonçant « Je reviens dans quelques minutes ». Je n'avais donc que peu de temps pour me remplir la panse. Je m'installais à la table du fond, dos au mur, pour avoir une vue panoramique sur la salle. La porte arrière me permettrait de fuir si le patron ou des clients entraient.

J'engloutissais tout ce qui me tombait sous la main : pain, fruits, viande, et je m'autorisais même une chope de bière. Certes, cela n'avait rien de raffiné, mais comparé à la soupe quotidienne que

l'on nous servait à l'orphelinat, ces quelques carrés de porc valaient bien la plus royale des pâtisseries.

– Qui va là ?

Mon cœur bondit dans ma poitrine. J'avais constamment surveillé la ruelle, mais c'était sans compter que l'aubergiste se décide à passer par la porte arrière.

– C'est toi qui as dévoré tout ça ?

Je pivotais. L'homme me regardait d'un air soupçonneux et ses poings avaient tôt fait de broyer la baguette qu'il tenait dans ses mains. Il demeurait impassible, mais savait, tout comme moi, que nous en viendrions aux mains. Lentement, il se déplaça afin que je ne puisse plus m'échapper.

– J'espère que tu as les moyens de payer, gamin, reprit-il d'une voix caverneuse.

– Non, monsieur.

Je ne savais guère quoi répliquer, et cette réponse attisa visiblement son mépris pour moi.

– Comment ça « non » ? Sale petit voleur !

Il fondit par-dessus le meuble pour me saisir. Plus vif que mon volumineux adversaire, j'exécutais une roulade sous la table, tout en prenant soin d'esquiver la bouteille qu'il m'envoyait.

Je m'élançai sur la rue pavée pour mettre un terme à mon périple déjà contrarié. L'aubergiste me poursuivit quelques instants avant de renoncer ; il lâcha un juron dont je ne compris le sens puis se mit à hurler au voleur. La milice entendit son appel et je me retrouvais bientôt avec une demi-douzaine de gens d'armes à mes trousses.

Peu m'importait, car leurs équipements les rendaient inaptes à la course, et chaque pas me rapprochait davantage de l'imposante colonne de pierre. Quelques éprouvantes minutes plus tard, le terrain devint plus escarpé, et mes poursuivants rebroussèrent chemin pour aller réquisitionner quelques chevaux.

Ils ignoraient donc mon objectif, étant donné que le temps qu'ils perdraient à faire l'aller-retour, je leur serai déjà inaccessible. Malgré ce fâcheux contretemps, mon plan se déroulait à merveille ; l'herbe laissait peu à peu place au roc.

Enfin, je posais mes mains, l'une après l'autre, sur les rochers grisâtres : la course allait désormais continuer à la verticale.

J'escaladais le versant ouest de Faïten, le plus haut pic de la chaîne des Apales auquel notre village était adossé. Mes mains étaient couturées de plaies à cause de la surface aigre que formaient les rochers. Des vautours m'examinaient avec convoitise, ce qui rendait la tâche angoissante. J'essayais, en vain, de les effrayer, car ces charognards me savaient en mauvaise posture ; il suffisait qu'un seul de ces volatiles ait l'idée de

venir m'agresser pour que je finisse ma course deux cent mètres plus bas.

Derrière moi, j'apercevais l'attroupement des villageois qui se regroupaient, et certain tentant même de venir me porter secours. J'accélérais la cadence, car s'ils me rattrapaient maintenant j'aurais droit à une correction sans même avoir réalisé mon rêve.

Soixante mètres m'en séparaient encore. Dans soixante mètres, je pourrai enfin avoir un panorama de toute la région ; moi qui n'avais quitté l'orphelinat que lors de mes cavales, j'allais enfin pouvoir contempler la contrée du haut de mes quinze années. Peu d'hommes avaient réussi l'ascension de l'à-pic de Faïten, car son versant était très abrupt et peu stable. Je serai le premier adolescent à le gravir. Plus que quarante mètres.

– Oups !

Ma main glisse, je chute. Des vautours prennent leur envol pour être le premier à goûter à ma chair

tendre. J'entends les villageois qui poussent des hurlements terrifiés. Dommage ! Si près de réaliser mon rêve, je vais mourir. Tiens ? Une branche qui dépasse de deux rochers. Heureux hasard. Je l'attrape. Malgré mon poids, elle ne se casse pas. Pauvres vautours !

Mes jambes heurtent la paroi rocailleuse, me faisant perdre connaissance.

Je reprenais mes esprits quelques secondes plus tard. J'avais chuté d'à peu près vingt mètres, à en juger par la taille des villageois deux cent mètres plus bas. Mes jambes me faisaient atrocement souffrir, et je doutais de pouvoir continuer l'ascension dans de telles conditions. Mes sauveteurs avaient déjà parcouru la moitié du chemin qui me séparait d'eux. J'avais échoué… Une occasion pareille ne se représenterait peut-être plus jamais, et la surveillance qu'on m'accordait à l'orphelinat allait encore s'amplifier.

Non.

Je m'armais de courage pour continuer, car je serais réprimandé que je réussisse ou non. Si je devais souffrir, autant que ce soit pour une bonne cause. Il n'était plus question d'abandonner.

Je reportais mon attention sur le bout de bois auquel je pendais toujours. Ce que j'avais pris au premier abord pour une branche était en fait un arc de très belle facture, mais qui ne ressemblait en rien à ceux que maniaient les chasseurs du village. La partie visible était d'un bois noir orné de spirales qui se prolongeaient jusqu'à l'épaisse corde attachée de part et d'autre de l'arme. La tranche, renforcée d'une tige métallique très résistante, se terminait par une pierre précieuse. Il avait fléchi sous mon poids, amortissant ma chute et me sauvant d'une mort certaine.

Qui sait ? Peut-être pourrai-je acheter l'indulgence de la directrice de l'orphelinat par ce présent. Je soustrayais l'arme de la pierre, tout en faisant attention à trouver de nouveaux appuis. De petits

rochers se détachèrent pour finir leur course au pied de l'attroupement qui grossissait à mesure que la rumeur du gamin fou, pour les uns, ou courageux pour les autres, se propageait. Chez les charognards aussi les rumeurs allaient bon train, puisque leur nombre avait triplé depuis quelques minutes. Je continuais ma lente ascension vers le sommet.

Voyant que j'approchais du sommet, mes poursuivants attentionnés redescendirent le Faïten, ce qui était encore plus laborieux que de le gravir. Satisfait du répit qu'ils m'offraient, je m'arrêtai un instant pour reprendre des forces. Mon corps endolori était couvert de transpiration due à l'effort intense que l'escalade lui demandait. Encore une dernière traction et je serai enfin au point culminant de la région, la plus haute montagne des Apales, ce qui représente une altitude d'environ deux mille mètres. L'air est raréfié en altitude, disent certains voyageurs, mais n'ayant jamais

connu que les montagnes, l'effort me demandait moins d'énergie que les marchands des plaines. Toutefois, la différence de température se faisait sentir et j'aurais eu froid si mon organisme ne s'échauffait pas à l'effort.

Je tendis les bras puis hissai mon corps par-delà le rebord rocailleux. Voyant que j'étais en sécurité, les vautours poussèrent des cris stridents avant de s'envoler en quête d'une nouvelle proie.

Le sommet du Faïten était plat, et recouvert de broussailles battues par les vents. Je me retournais vers le vide, au nord. Mon rêve d'enfance le plus cher s'accomplissait enfin. L'hôtel de ville dominait le village de sa magnificence, seul bâtiment construit exclusivement en pierre et en marbre. Il contrastait avec les autres bâtisses de bois qui l'entouraient, moins imposantes. L'orphelinat, juste derrière l'hôtel de ville, paraissait encore plus délabré vu de haut. Les champs entouraient l'enceinte de la ville, puis plus

loin une forêt luxuriante signifiait la fin de nos terres. Jusqu'à l'horizon s'étalait ensuite la chaîne de montagnes.

À l'ouest, une pente escarpée dénudée de végétation ; plus loin, des montagnes plus petites, que je n'avais jusqu'alors jamais vues.

À l'est, on pouvait distinguer l'océan lointain. Les flots incommensurables s'étendaient à perte de vue, brillant de milliers de petits points lumineux sous le soleil matinal. De grands bateaux de commerce mouillaient aux ports côtiers. Vu d'ici, ils semblaient minuscules, mais je savais qu'ils mesuraient plusieurs dizaines de mètres pour avoir passé des heures à observer la tapisserie de la salle commune de l'orphelinat, représentant un splendide Trois-mâts fendant des vagues d'un bleu transparent.

Je me retournais pour voir ce que le sud me réservait comme surprise. Tout comme à l'ouest, une pente praticable s'écoulait sur près de trois

lieues avant de s'effondrer comme un ravin, nous séparant du fleuve Liers. Aucun arbre ne poussait sur ces pentes raides lissées par l'écoulement des eaux de pluie d'automne. À l'horizon, les plateaux fertiles semblaient s'étendre à l'infini, ponctués de temps à autre par une forêt.

En observant attentivement, je parvins à distinguer une bande de terre qui s'éloignait en direction de l'océan, vers le royaume d'Ellam. L'étroit territoire qui séparait les deux royaumes était à l'origine des conflits qui opposaient les deux royaumes depuis des siècles. Seules leurs armées foulaient ce sol, pour s'adonner à de sanglantes batailles dont personne ne sortait vainqueur.

Satisfait, je m'allongeais dans l'herbe fraiche où je flânais quelques instants. Quelle joie d'être libre ! Je laissais mon esprit vagabonder au travers du monde, pensant à toutes les aventures qui n'attendaient qu'un héros.

Je me réveillais ; j'avais perdu la notion du temps. Après avoir étiré mes muscles ankylosés par tant d'efforts, je me décidais à rentrer au village pour ne pas aggraver mon cas. De plus, il allait bientôt faire nuit et je préférais aller réclamer ma punition plutôt que de dormir dans le froid.

La peur me saisit lorsque je remarquais des nuages de fumée s'échappant d'un bourg à proximité. Je plissai les yeux afin de ne pas être aveuglé par le soleil et tentai d'en discerner l'origine. Des hommes en armures scintillaient dans le crépuscule, et je parvins à estimer leur nombre à une centaine environ. La plupart marchaient en formation, mais certains étaient sortis du rang pour incendier les modestes habitations. Ils avançaient sans chercher à prendre le chemin le plus facile, ce qui signifiait aussi qu'ils ne connaissaient pas la région.

Si le bataillon gardait cette trajectoire, ils atteindraient inexorablement notre paisible village d'ici un jour tout au plus. Situé dos à la montagne, les habitants ne verraient pas les guerriers approcher ; ce serait un véritable massacre, tout comme pour les bourgades qui nous précédaient.

Invasion

Le pic du Faïten est le point le plus haut du pays, mais son sommet a plus l'apparence d'une falaise que d'une montagne. En effet, au sud et à l'ouest des pentes permettent de le gravir, mais seul un fou oserait l'escalader par les versants nord ou est. La verticalité du lieu rend impossible la pousse des végétaux qui auraient pu rendre la progression aisée.

D'intrépides individus ont péri en franchissant cette aiguille, c'est pourquoi le roi Herf 1er, par décret royal, interdit son ascension.

Son descendant, Herf le second, actuellement régnant sur le royaume d'Ostan, annula ce décret et ordonna la construction d'une tour de guet pour surveiller et entraver les allées et venues des troupes ennemies basées sur le continent mitoyen. Cette place forte, munie de catapultes et de trébuchets permettant de raser tout village à moins d'une lieue, avait la réputation d'être imprenable, mais la nature en vînt à bout au bout d'une décennie.

Je descendais la pente abrupte aussi vite que mon état de fatigue me le permettait ; mes muscles ne me répondaient plus, et il m'arrivait même de chuter pour me relever dans un même mouvement, couvert de boue, quelques mètres plus bas.

Le soleil déclinait à l'horizon et je n'avais parcouru que le tiers du versant. Plus haut se dressaient les vestiges d'une tour que je n'avais pas remarquée précédemment, tant mon esprit était captivé par la beauté du paysage. Ma défunte grand-mère m'avait raconté, quand j'étais encore enfant, que cette tour protégeait à elle seule toute la chaîne des Apales contre les attaques incessantes du continent mitoyen. Elle était imprenable par l'homme, mais la nature l'avait terrassée à la suite d'un automne venteux et d'un hiver glacial. Désormais, la province montagnarde ne possédait plus que son roc pour la protéger de l'envahisseur. Et l'envahisseur approchait.

J'atteignais enfin le sentier qui permettait de contourner la montagne ; le soleil avait laissé place à la lune, mais je ne trouverai le repos qu'une fois l'alerte donnée. Je n'avais pas d'affection particulière pour mes concitoyens, mais ils incarnaient tout ce qu'il me restait de mon enfance

et je ne désirais pas les abandonner au massacre ; s'il le fallait, je me battrais à leur côté pour protéger le peu de biens que nous possédions.

Ce n'est qu'au début de la nuit que j'aperçus enfin des lumières incertaines au détour d'un chemin. Tout paraissait calme tandis que je m'engageais vers la route pavée qui menait directement à l'hôtel de ville ; d'après mes estimations, les hommes en armure emprunteraient le même chemin pour accéder directement au centre du village. Je ne devais pas avoir fière allure, titubant ainsi sur le sol irrégulier, les traits déformés par l'épuisement qui me dominait et rognait peu à peu ma détermination. Alors que je franchissais un carrefour désert, la lueur d'une torche éclaira une ruelle proche. J'observais attentivement l'homme qui en surgit, et je le reconnus comme un garde de nuit par son uniforme sombre et sa lame au flanc. Soulagé que mes

tourments soient enfin achevés, je m'élançai à sa rencontre.

Surpris, l'homme dégaina son arme et me considéra tandis que j'approchais. Arrivé à quelques mètres de l'homme, il dut me reconnaître, et, avant que je n'aie le temps de m'expliquer, m'asséna un violent coup du pommeau de son épée. Je m'affaissais lourdement sur les pavés glacés avant de m'évanouir à ses pieds.

J'ouvrais les yeux, ravivant ainsi un mal de crâne atroce. De la lumière filtrait à travers les barreaux de ma cellule. « Eh bien ! J'aurais visité tous les cachots de la ville » pensais-je ironiquement.

Mon geôlier avait placé une écuelle contenant une mixture que j'identifiais à de la soupe. Je me servis pour soulager ma faim, puis je me jetai sur la porte massive pour que l'on prenne enfin le

temps de m'écouter. La voix du garde retentit enfin de l'autre côté du panneau de bois.

– La ferme !
– Ouvrez ! L'envahisseur approche ! parvins-je à articuler.

Mon avertissement fut suivi d'interminables minutes d'attentes, à tel point que je commençais à croire que mon interlocuteur s'était assoupi. Comme pour me contredire, un cliquetis sonore retentit et l'homme apparut dans l'encadrement de la porte.

– Que dis-tu là, gamin ?

Soulagé d'être venu à bout de son indifférence, je me lançais dans le récit de mon aventure sans qu'il ne m'interrompe. Une fois terminé, j'attendais patiemment son verdict.

– Ce sont sûrement des troupes du Roi qui patrouillent dans le secteur ; rien de grave.

– Dans ce cas, cela voudrait dire que ce sont nos propres soldats qui nous pillent ? Non, ce ne peut être que des troupes ennemies.

Au vu de l'expression de mon interlocuteur, je réalisais qu'il ne serait pas simple de le convaincre ; sans doute avait-il placé trop de confiance en notre armée, dont il faisait partie. Il devait lui être inconcevable que les milliers d'hommes en garnison à la frontière se soient retirés sans en informer les troupes à l'arrière. La guerre contre l'empire de l'est ne s'était jamais portée en cette région montagneuse, difficilement accessible, c'est pourquoi les conseillers militaires du roi Herf second avaient décidé d'y affecter les soldats les plus âgés, dont les capacités guerrières étaient réduites.

– Voulez-vous que l'on subisse le même sort que les autres villages, simplement car vous avez trop d'orgueil pour envisager que la protection du continent soit déficiente ? reprenais-je.

Sans doute avais-je trouvé la corde sensible de mon interlocuteur, car sa mâchoire se contractât et son visage devînt écarlate. Il tourna vivement les talons et partit hâtivement, après avoir soigneusement verrouillé la porte.

Je me hissais à la hauteur des barreaux pour apercevoir le vieil homme qui trottait en direction de l'hôtel de ville, probablement pour s'en remettre au maire.

Ce dernier sortit quelques minutes plus tard, et le village cessa bientôt toute activité pour se rassembler face à une estrade improvisée. L'homme, grave, prit ensuite la parole et les discussions cessèrent. Le bâtiment dans lequel j'étais retenu prisonnier se trouvait trop loin pour que je puisse entendre distinctement le discours ; j'en comprenais néanmoins la trame. Il était question de fuir, ou peut-être de combattre ; probablement des deux. Un silence angoissé clôtura ces paroles, suivit presque immédiatement

par une panique inqualifiable, malgré les exhortations au calme que lançait le maire. Les femmes préparaient à la hâte des biens de première nécessité, tandis que les hommes en mesure de combattre faisaient leurs adieux.

Depuis ma cellule de pierre, je commençais à trouver le temps long ; cela faisait déjà une heure que je luttai contre mon impatience, et la porte de ma cellule restait désespérément fermée. Je voyais passer des attelages débordants de victuailles et de matériel qui quittaient la ville, tandis que d'autres s'en allaient renforcer la barricade improvisée que l'on construisait à l'entrée du village, sur la voie principale où nos assaillants devraient débarquer d'ici moins d'une heure.

Une fois l'édifice érigé, les vaillants hommes s'armèrent d'épées, de lances et d'arcs, puis se placèrent à divers points stratégiques où ils pourraient harceler l'ennemi sans danger – du moins tant que leurs opposants ne dépasseraient

pas la barricade. Malgré mes appels désespérés, nul ne semblait disposé à me libérer, trop absorbés qu'ils étaient par leur besogne. Résigné, je me contentais donc de les observer.

Soudain, comme par un pressentiment, je perçus leur arrivée. Ce ne fut pas le bruit qui me mit la puce à l'oreille, mais plutôt son absence. À l'approche des hommes en armure, toute vie s'était éteinte dans la forêt. L'éternel chant des oiseaux avait laissé place à un silence de plomb, comme le calme précédant la tempête.

Lorsque le chef de file apparut, je pus distinguer l'effarement sur son visage ; sans doute ne s'attendait-il pas à une telle résistance. Il hésita quelques secondes à poursuivre sa route, mais la masse de guerriers qui le suivait, n'ayant pas encore aperçu le dispositif de défense, le poussait inexorablement vers l'embuscade. Lorsqu'ils se rendirent compte de leur erreur, il était déjà trop tard.

– Tirez !

Les traits mortels s'élancèrent vers le ciel avant de frapper les infortunés. Une dizaine d'entre eux s'écroulèrent, criblés de flèches. L'ordre retenti une nouvelle fois et les soldats encaissèrent une seconde salve toute aussi meurtrière. Malgré l'aversion naturelle que j'éprouvais pour ces hommes, je ne pus rester indifférent à ces exécutions. Cette inertie ne dura qu'un instant, et, sans se préoccuper des blessés qui gisaient çà et là, ils chargèrent. Ce fut la première erreur de notre côté. En effet, les villageois avaient décidé de placer la barricade après les premières habitations, où étaient postés les archers, et le reste des braves hommes attendaient derrière l'édifice, pensant que l'ennemi viendrait s'empaler sur leurs lances en voulant se mettre à l'abri des flèches.

Malheureusement, tout ne se passa pas ainsi. Les soldats en armure, désorganisés, s'étaient dispersés et entraient désormais dans les bâtisses de part et

d'autre de la route pour abattre les tireurs postés sur les toits. Ces derniers n'étaient pour la plupart armés que d'un couteau ou d'une petite épée en plus de leur arc, dérisoire comparé à l'arsenal de leurs adversaires. Je détournais les yeux lorsque les corps sans vie de mes compatriotes chutaient jusque dans la rue. Ceux que j'avais plaints quelques minutes plus tôt m'écœuraient désormais, et je me surpris à espérer qu'ils eussent tous trépassé sous la pluie de piques acérées. Impuissant, je regardai la bataille se muer en un véritable massacre.

Nos effectifs ne se portaient plus qu'à une trentaine d'hommes, tandis que nos ennemis, malgré leurs pertes, étaient encore deux fois plus nombreux. La bataille était perdue. Visiblement, les derniers résistants s'en étaient rendu compte, car ils prirent la fuite, abandonnant leur matériel, leurs blessés et leur village.

Les intrus, désormais maîtres des lieux, commencèrent le pillage. J'attendais avec angoisse le moment où ils s'apercevraient de ma présence. En quelques minutes, ils dépouillèrent l'hôtel de ville, puis ce fut le tour des commerces et enfin des habitations. Une fois leur récolte terminée, ils incendièrent les bâtiments de bois. Après un inventaire des objets dérobés, les guerriers en armure brûlèrent leurs morts, en ayant auparavant récupéré leurs biens. Ces hommes avides d'argent me rappelèrent avec dégoût les charognards que j'avais croisés la veille ; je ne leur attribuais guère plus d'humanité en de tels moments.

Alors que je me croyais enfin sauf, un soldat aperçut ma prison, seul bâtiment construit sur le sol rocailleux à l'extérieur du plateau où s'était implanté le village. Il l'indiqua à un homme à cheval, et tous se mirent en marche vers la bâtisse. Désespéré, je me jetais contre l'unique sortie pour tenter de l'enfoncer, mais elle ne céda pas plus

qu'auparavant. J'avais beau me creuser le crâne, je ne trouvais aucune échappatoire. Acculé, je me relevais ; s'il fallait mourir, autant que ce soit dignement.

Dehors, j'entendis l'entrée voler en éclat. Les soldats, assoiffés d'or, mirent l'unique pièce du bâtiment sans dessus-dessous. Ils firent ensuite le tour des cellules, qui étaient toutes vides. Sauf une.

– Celle-ci est verrouillée !

– Qu'attends-tu pour l'ouvrir, alors ?

Il y eut un craquement assourdissant, et la porte s'abattit lourdement à mes pieds.

– Qui es-tu ? me questionna le géant qui venait d'apparaître devant moi.

Il devait mesurer plus de deux mètres, et peser dans les cent trente kilos. Le guerrier n'avait fait qu'une bouchée de l'épaisse porte de bois alors que je n'avais pas même réussi à la faire bouger. À défaut d'être le plus gradé de la troupe, il devait sans nul doute être celui qui inspirait le plus de

crainte. Il s'avança vers moi. Chacun de ses pas faisait trembler le sol, à moins que ce ne soit l'entrechoquement de mes genoux qui ne me donna cette impression. Lorsqu'il reprit la parole, je me tassai plus bas que je ne l'aurai cru possible.

– Réponds !

– Je… J'habite ici, balbutiais-je.

– Quoi ? tu veux dire que tu vis dans cette prison ? railla-t-il.

– Non, mais… j'y ai été enfermé.

L'homme me jaugea un instant. Il est vrai que je n'avais pas la carrure d'un voleur, et encore moins d'un bandit.

– Chef ? demanda-t-il tout en se retournant.

Le personnage en question se planta à côté de lui et m'examina longuement.

– On l'emmène, conclut-il.

Le royaume d'Ellam

Être prisonnier des guerriers d'Ellam n'était guère plus plaisant que de vivre orphelin au royaume d'Ostan. Cependant, les événements de la veille bouleversaient ma vie autrefois monotone, ce qui n'était pas pour me déplaire. L'armée continua sa progression vers l'intérieur du continent deux jours durant, jusqu'à ce que leurs réserves de nourriture soient vides. Dès lors, ils rebroussèrent chemin en pillant les villages dans lesquels ils passaient pour se

sustenter. Ces soldats massacraient la population, excepté les adolescents tels que moi. Nous étions une douzaine dans ce cas-là. On nous avait attribué à chacun un guerrier, auquel on devait respect et obéissance.

En découvrant mon arc, le chef du groupe m'avait choisi comme apprenti, afin que je lui enseigne le maniement de cette arme pour laquelle il n'avait pas été formé. Il avait déduit de la prestance de mon arc que j'étais le meilleur tireur de mon village, alors que je n'avais jamais manipulé un tel équipement. Cependant, le vieil homme ne semblait pas s'en être aperçu. Il est vrai que je maniais mon arc avec aisance, bien que je n'en aie jamais tenu un avant ce jour. Ce poste m'accordait quelques avantages, comme de pouvoir garder mon arme en toute circonstance. Il ne m'était d'aucune utilité sans projectile, mais je m'étais attaché au dernier vestige de ma vie

passée. Je doutais de réussir là où des compatriotes, plus robustes, avaient échoué.

Après mon deuxième soir de captivité, l'armée partit à l'assaut d'un nouveau village ; ne laissant que deux guerriers pour protéger le campement tout en nous surveillant. Je comptais profiter de leur fatigue pour m'évader, avant que mon estomac ne me rappelle à l'ordre. Nous étions bien nourris, mais trop irrégulièrement pour que notre organisme puisse supporter sans souffrance la cadence du voyage. Aux alentours de midi, les deux hommes préparèrent le repas, et se servirent avant de s'asseoir à l'écart, signifiant que nous pouvions nous repaître nous aussi. Comme la veille, je reconnus un potage de légumes. Toutefois, je parvins à distinguer une odeur différente de celle de la verdure cuite, mais bien trop exquise pour se rattacher à de la nourriture. Cette fragrance me semblait familière, comme si je l'avais déjà humée auparavant. J'essayais de me

rappeler à quoi ou à qui je pouvais bien rattacher cet arôme, à la fois doux et enivrant. Les souvenirs me revinrent peu à peu, comme des milliers d'images défilant dans ma tête, et je revis ma mère, assise devant une glace, se préparant pour la messe du dimanche en s'humectant de parfum.

Il y aurait donc une fille parmi les prisonniers ? Je n'avais pas prêté suffisamment attention à mes camarades pour répondre à cette question. Et puis, de toute façon, qu'est-ce que cela changeait, au juste ? Le parfum me chatouillait encore les narines, mais je décidai d'y rester impassible. Je me servais un grand bol de potage, car ma fuite me demanderait des forces. J'avais l'intention de partir discrètement, sans avoir à utiliser mon arc, car je ne me sentais pas capable de tuer un homme, si infâme soit-il. Après s'être repu, l'un de nos geôliers s'était assoupi, tandis que l'autre travaillait un morceau de bois à l'aide de son couteau.

C'était le moment idéal.

Alors que je m'apprêtais à prendre mes jambes à mon cou, une ombre passa furtivement devant moi pour s'arrêter à mes côtés. La silhouette s'assit et désigna mon bol à moitié vidé.

– Tu ne le finis pas ?

Irrité, j'allais réprimander l'inconnu lorsque le parfum m'assaillit de nouveau. Je lui jetais un regard stupéfait. L'inconnu était en fait une fille, un peu plus âgée que moi. Ses yeux d'un noir étincelant me fixaient tandis que je lui tendais le récipient. Ses cheveux noirs et légèrement ondulés étaient attachés à l'aide d'une fine cordelette, mais quelques mèches rebelles volaient au vent. Elle portait des habits de garçon, sûrement pour ne pas attirer l'attention des autres détenus. Après avoir englouti mon repas, elle se retourna vers moi et pencha la tête sur le côté.

– Quelque chose ne va pas ? me questionna-t-elle.

Confus, je détournais le regard en me rendant compte que je la dévisageais depuis quelques minutes.

– Au fait, je ne me suis pas présentée… Je m'appelle Neige.
– Ha, c'est joli comme nom, Neige, répondis-je timidement.

Elle ria doucement de ma maladresse.

– Et toi, tu t'appelles comment ?
– Alek.
– Alek… Je te remercie d'avoir partagé ta ration, je te revaudrai ça.

Des éclats de voix retentirent alors. Les guerriers apparurent à l'entrée du chemin, une fois de plus victorieux. J'avais raté une occasion de m'échapper, mais ma consternation fut estompée par le sourire à faire fondre le cœur le plus endurci que me nouvelle amie m'adressa avant que nous ne soyons séparés.

Durant les quelques jours de voyage qui suivirent, je n'eus plus beaucoup d'occasions de revoir Neige ; nous parlions peu, mais cela suffit à forger une amitié. Mon rang d'instructeur m'accordait quelques avantages par rapport aux autres détenus. Lorsque certains devaient réaliser diverses tâches ingrates, je m'en sortais en prétextant que je devais m'exercer au tir ; et lorsque je désirais l'aide d'un soldat pour m'épauler, que ce soit pour porter une cible ou aller l'accrocher dans un arbre dix mètres au-dessus du sol, le chef accédait toujours à ma requête. Tout en me prenant au jeu, j'essayais de concocter un plan qui me libérerait du joug de mes ravisseurs. J'y réfléchis toute la nuit, pour enfin trouver une solution qui n'incombait pas le massacre de la totalité des guerriers, ce dont j'aurais été incapable. Le lendemain, alors que la chaîne de soldats reprenait sa route, je décidais de mettre mon plan à exécution.

Je marchai quelques heures au côté de l'armée, avant de m'effondrer dans la boue qui bordait le sentier irrégulier. À l'aide de deux bouts de corde, je m'étais coupé la circulation au niveau de mes deux bras. Comme je m'y attendais, un guerrier s'arrêta à mes côtés, et me retourna d'un coup de pied.

– Chef ! Je crois que votre préféré est mort.

Je sentis la démarche lourde du personnage en question se rapprochant, puis une main se porter devant ma bouche. Je retins ma respiration. Précautionneux, l'homme prit également mon pouls à mon poignet.

– En effet, il est mort. C'est une faible nature, de toute façon. Je me doutais qu'il ne survivrait pas au voyage.

L'homme avait pris un ton contrarié, comme à chaque fois que l'un de ses prisonniers trépassait de fatigue ou de faim. J'entrouvrais un œil pour

apercevoir le militaire et son supérieur se détourner et reprendre leur chemin.

Après quelques minutes d'attente dans la boue froide et visqueuse, je me relevai péniblement. Tant bien que mal, je retirai les deux garrots de mes bras ankylosés à l'aide de mes dents. Une chaleur étouffante raviva mes membres, puis un froid acide le remplaça. Je fus pris de vertiges, mais après quelques minutes le sang répara mes lésions et ne me laissa plus qu'un doux fourmillement. Je retournais sur mes pas pour retrouver mon arc et les quelques provisions que j'avais délaissés la veille afin que les soldats ne se les approprient pas après ma « mort ».

Une fois mes affaires rassemblées, je cherchai à m'orienter. Cela faisait une semaine que les hommes en armure m'avaient arraché à mon village ; après trois jours de marche vers l'ouest et quatre vers l'est, je devais donc être à quelques lieues de l'océan. Affamé, je dévorais toutes mes

provisions, qui seraient bien plus pratiques à transporter dans ma panse plutôt que sur mon dos. Je m'autorisais également une courte sieste pour compenser ma nuit blanche et recouvrer mes forces.

À mon réveil, je décidais de suivre la même route que la colonne de guerriers, mais d'obliquer vers la mer pour rejoindre le village côtier où j'avais aperçu de splendides navires depuis le Faïten. J'y trouverais sûrement du travail pour recommencer une nouvelle vie, plus libre que jamais.

Alors que je suivais l'irrégulier sentier, ponctué de temps à autre par une colline, j'aperçus un cerf qui broutait à la lisière de la forêt. Malgré mon appréhension pour le meurtre et la chasse, la faim l'emporta sur ma conscience, et m'encouragea à sortir mon arc. Lentement, je ramassais un bout de bois pointu qui me ferait office de flèche, puis je visais ma proie, toujours paisible. Je détournais les

yeux quelques secondes avant de lâcher le trait mortel, mais je ne pus m'empêcher d'entendre le bruit sourd du bois se plantant dans la chair, suivi qu'un long mugissement d'agonie venant du cervidé. Le cœur au bord des lèvres, je me rapprochais du cadavre que j'allais devoir découper. Tout en dépeçant ma proie, je remarquais que l'encolure de l'animal, où s'était fichée ma flèche, avait une teinte légèrement plus sombre, comme si celle-ci avait été brûlée. Je rangeais ce fait étrange dans ma mémoire. Après l'avoir fait rôtir à la chaleur d'un feu, je dégustai la viande durement acquis. Je laissais redescendre le soleil de midi avant de reprendre la route, frais et dispos.

Au soleil couchant, j'arrivais enfin au petit port commercial où mouillaient les bâtiments que j'avais déjà aperçus. Vus de près, les navires commerçants resplendissaient encore plus ; si du moins cela était possible. Derrière eux, des flots

insondables s'étendaient à perte de vue, jusqu'à rejoindre le ciel dans une parfaite harmonie. Le soleil se reflétant dans l'océan dédoublait ma vision, me faisant confondre ciel et mer. La ville, quant à elle, n'égalait certes pas l'éclat des bateaux, mais elle devait autrefois être pourvue d'un certain charme. Aujourd'hui, des déchets encombraient les rues déjà surchargées de boutiques, et un incendie avait détruit toutes les habitations près du littoral. Je m'affalais à la périphérie de la cité, trop fatigué que j'étais par mon interminable journée de marche. Le lendemain, je prendrai contact avec les habitants. Le sommeil m'assaillit, me projetant dans des rêves peuplés de richesses où je naviguais sur un splendide Trois-mâts.

Après une nuit réparatrice, je m'éveillais à la lumière rassurante de l'aube combinée au doux

bruissement provoqué par les battements d'ailes des oiseaux. Cette scène me rappelait tant mon enfance que je me surpris à pousser un profond soupir de bien-être. Toutefois, mon estomac vint troubler cette magnificence d'une cacophonie sonore. Atterré, j'engloutissais une partie de la viande que j'avais emportée, ce qui acheva de me réveiller. Une fois mes affaires soigneusement rassemblées, j'empruntai le sentier de terre battue menant à la rue principale du village. En quête d'un travail, j'entrai dans le premier bar venu. Le bâtiment, bien que neuf, souffrait déjà de quelques vitres cassées, et je dus avoir recours à toute ma volonté pour pousser la double porte qui y donnait accès. Un homme d'âge mûr, était assis à une table et semblait observer les autres clients. Je décidais de commencer par lui.

– Bonjour… Je peux m'asseoir ?
– S'il vous en prend l'envie, marmonna-t-il.

– Auriez-vous du travail à me proposer ? demandais-je, allant droit au but.
– Peut-être bien. Qu'est-ce qui t'amène ici ?

Je réfléchissais quelques instants pour reconstituer les événements des derniers jours.

– Il y a une semaine, mon village a été attaqué par des soldats venus du royaume d'Ellam. J'avais prévenu les villageois, mais nous n'avons pas réussi à les arrêter. Les guerriers m'ont enlevé, ainsi que quelques jeunes de mon âge. Cependant, j'ai réussi à m'échapper en faisant croire que j'étais mort, et je suis venu ici pour recommencer une nouvelle vie.

À la fin de ma tirade, mon interlocuteur s'esclaffa bruyamment pendant que toutes les têtes se tournaient vers nous. Il se leva et me montra du doigt.

– Hé, les gars ! Ce petit vient de me dire qu'il était prisonnier des méchants guerriers d'Ellam il y a encore quelques jours ! dit-il à

l'assemblée, déclenchant l'hilarité générale, puis il me fixa et reprit : Tu n'as pas de chance, car c'est nous les guerriers Ellamiens !

Abasourdi, je dévisageais l'homme quelques instants sans comprendre.

– Mais nous sommes en Ostan, ici.

– Plus maintenant. Et si tu veux savoir où sont passés ses défenseurs, eh bien… Je crois qu'ils renforcent les fondations de cette toute nouvelle auberge, ironisa-t-il.

Mon arc était caché sous ma tunique, mais je n'avais aucun projectile pour me défendre. Un homme me lia les poignets et me conduisit au-dehors sous les regards moqueurs de ses compatriotes.

– Cette fois, tu ne t'échapperas plus.

Le soldat m'escorta à travers le village pour me faire entrer dans une tente richement décorée, près des quais. À l'intérieur m'attendait un homme d'une quarantaine d'années, somptueusement vêtu

d'un ensemble noir et or. Il m'observa quelques minutes tout en lissant sa barbe finement taillée. Enfin, il porta son attention sur mon geôlier.

– Où l'as-tu trouvé ?

– Il s'est livré docilement ; il nous a pris pour ses concitoyens.

Le chef se leva avec une moue dédaigneuse.

– Pas très malin, ce gosse. Embarquez-le avec les autres ; le général se moque de leurs qualités du moment que l'on atteint les quotas.

Le garde me traîna jusqu'aux quais où il me fit embarquer sur l'un des Trois-mâts. Sur la coque du navire, une inscription en lettres d'or le désignait comme le *Conquérant*. Il m'emmena dans la cale, où l'on m'enchaîna les poignets et les chevilles.

– Tu as de la chance, tu vas pouvoir choisir ton coin avant que l'on amène les autres, railla-t-il.

J'avais toujours mon arc sous ma chemise de toile, mais, attaché comme je l'étais et sans projectile, il ne me serait d'aucune utilité pour tenter une

nouvelle évasion. Atterré, je m'allongeais à l'extrémité de la pièce exigüe pendant que le guerrier refermait le panneau de la cale, me plongeant ainsi dans un noir oppressant.

L'attente dans l'atmosphère étouffante du navire me parut interminable, mais le grincement du pont au-dessus de moi raviva bientôt mon attention. Une lumière aveuglante m'obligea à plisser les yeux tandis que des dizaines de prisonniers, guère plus âgés que moi, défilaient par le passage. Leurs geôliers les enchaînaient méthodiquement, avant de les laisser s'éparpiller dans la salle. Une fois que le silence ne fût plus ponctué que par la respiration haletante de certains jeunes mal en point, les gardes verrouillèrent l'unique sortie.

Les heures, qui me paraissaient des jours, m'oppressèrent tandis que chaque prisonnier jouait des coudes pour gagner quelques centimètres de confort. À plusieurs reprises, l'un d'eux essaya de s'approprier ma place – la moins inconfortable –,

mais je le repoussais d'un grognement menaçant. S'il avait eu la ténacité d'en venir aux mains, je lui aurais cédé ma place, mais nous étions tous trop faibles pour nous battre. Au son d'une cloche, le navire daigna enfin se mettre en mouvement. J'hésitais entre la joie et la consternation ; nos conditions allaient empirer avec le va-et-vient du vaisseau, mais chaque seconde de souffrance nous rapprocherait de la terre ferme.

Alors que je m'assoupissais, un mouvement près de moi me mit sur mes gardes.

– Va-t'en, c'est ma place, grognais-je.

L'inconnu continua d'avancer, bousculant les autres adolescents et faisant fi des insultes sourdes qui fusaient. Arrivé à côté de moi, je pus le détailler, et mon cœur se serra.

– Ah… Salut, Neige. Ça me fait plaisir de te revoir.

Elle me jeta un regard assassin. Ses yeux étaient rougis, comme si elle avait passé ces derniers jours

à pleurer, et son visage s'était aminci tout en conservant sa beauté chaleureuse.

– J'ai cru que tu étais vraiment mort ! Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu ? Pourquoi n'es-tu pas parti avec moi ?
– Je n'ai pas eu l'occasion de te parler… Et si nous mourions tous les deux le même jour, cela aurait paru suspect.

Malgré mes excuses, elle me dévisageait toujours comme si je lui étais inconnu. Puis, sans prévenir, elle se blottit dans mes bras tout en pleurant. Abasourdi, je tentais de la consoler, sans résultat.

– Ne me fais plus jamais ça, ah ça non, plus jamais, marmonnait-elle.
– Tu as ma parole.

J'étais sincère, et j'espérais parvenir à tenir ma promesse, ce qui ne serait pas une chose facile si je décidais à nouveau de fausser compagnie à l'armée d'Ellam. Je m'aperçus que les adolescents en face

de nous nous dévisageaient avec insistance. Malgré moi, j'eus du mal à cacher mon embarras.

Quelques minutes plus tard, Neige sécha ses larmes et se moucha sur mon épaule.

– Tu as intérêt, rétorqua-t-elle avec un regard sévère.

Elle s'allongea, se servant de mes jambes comme un coussin, puis plongea dans un sommeil réparateur. Soulagé, je m'assoupissais également.

Les jours dans les entrailles du navire paraissaient interminables, ponctués seulement par les maigres repas auxquels nous avions droit. Heureusement, la présence de Neige à mes côtés rendait la traversée moins ennuyeuse, et nous apprîmes à faire connaissance. Elle avait été enlevée deux jours avant moi. Son village, Fort Apales, avait tenu une semaine avant de se résigner. Les guerriers d'Ellam n'ayant pas la puissance pour les vaincre, ils s'en furent en échange de tous les adolescents présents dans la

forteresse. Les villageois, guère désireux de se battre et affaiblis par le blocus, cédèrent à cette demande. Neige fut livrée avec quinze de ses semblables, et l'armée d'Ellam tint sa promesse. Servir son village l'avait pourvue d'une certaine fierté, éclipsant à moitié le préjudice qu'elle avait subi.

Après quatre jours de navigation, le navire ralentit enfin, avant de s'immobiliser complètement. La foule de jeunes, avides de lumière après ces dizaines d'heures dans le noir, s'agglutina près de la sortie. On entendit le cheminement des marchandises volées au-dessus de nos têtes, puis quelques personnages à la démarche pesante, et enfin un marin daigna nous ouvrir. La lumière du jour découpait sa silhouette, lui prêtant un aspect divin.

– En rang, par deux. Exécution !

Je me plaçais à côté de Neige, qui paraissait tout aussi réjouie que moi à l'idée de respirer un air pur. De chaque côté du passage, deux hommes retiraient les fers des prisonniers puis, derrière, deux soldats les entravaient de menottes plus légères. Une fois que nous fûmes tous sortis, les guerriers nous firent descendre du *Conquérant*. Ils nous escortèrent durant toute la traversée de la ville, sous les regards indiscrets des habitants. J'aurais cru que ceux-ci ressembleraient à des brutes sans foi ni loi, comme leur armée, mais, au contraire, ils paraissaient honnêtes et bienveillants.

Nous gravîmes ensuite les centaines de marches menant à la forteresse, constituée de cinq immenses murs, eux-mêmes renforcés autant de tours et d'un donjon. L'édifice, juché au sommet d'une falaise, avait visiblement déjà subi quelques effondrements, car certaines parties avaient été reconstruites en briques rouges, contrastant avec le blanc éclatant des remparts. Ce monument,

construit pour le prestige plus que pour la guerre, témoignait d'une grande puissance passée. Nos geôliers tirèrent sans douceur sur nos liens, nous tirant ainsi de notre contemplation.

Le pont-levis s'abattit brusquement à quelques pas de nous, pendant que la herse commençait sa longue ascension dans un fracas étourdissant.

– On avance !

Nous traversâmes la partie la plus basse du château, puis nos geôliers nous délivrèrent de nos liens lorsque nous entrâmes dans une cour plus petite, coincée entre les écuries et le donjon. Un autre groupe de jeunes était déjà présent à l'intérieur ; je reconnus dans leurs traits une appartenance à mon ancienne patrie. Face à eux, des planches de bois usé, des morceaux de tissus, de la toile trouée et une caisse à outils jonchaient le sol.

– Vous voilà enfin. Je vous laisse trente minutes pour vous construire des tentes. Chacun la

sienne, séparée par un mètre de celle du voisin. Construisez-les contre le mur du fond, sans empiéter sur le chemin, commanda le garde qui nous interpella tout en mimant ses exigences.

Une demi-heure plus tard, le soldat examina nos constructions. Il rôdait entre chaque bâtisse, en critiquant chacune d'un œil expert.

Il donna un coup de pied dans la tente d'un jeune garçon, laquelle s'effondra pitoyablement.

– Trop fragile, grommela-t-il.

Arrivé devant l'abri d'un adolescent, il s'empara d'un flambeau et y mit le feu.

– Tu dépasses sur le chemin, le critiqua-t-il.

Enfin, après avoir détruit les deux tiers des édifices, il s'approcha de la mienne. L'homme lui asséna un violent coup de pied faisant flancher la structure, qui malgré tout resta debout. Soulagé, je relâchai ma respiration. Le garde répéta son geste sur la tente voisine, celle de Neige, qui tint bon

malgré un craquement sonore. Enfin, il s'en alla sans un mot.

Je rentrais dans mon nouveau domicile, tout en plaignant la vingtaine de jeunes qui allaient devoir dormir dans le froid nocturne, avec un morceau de tissu pour seul abri. Mon arc m'avait servi à renforcer l'abri de fortune, bien que les clous refusent de s'y enfoncer. Rien ne semblait pouvoir l'endommager. Je me roulais en boule pour conserver ma chaleur, et plongeais dans un sommeil sans rêves.

Initiation

Alors que le soleil se levait à peine, je fus tiré de mon sommeil par un tapage assourdissant. À demi réveillé, je passais la tête à travers le bout de tissu qui me servait de porte pour apercevoir le même homme que la veille, suivi d'une horde de serviteurs portant de nombreux accessoires. Bien que rompu de fatigue, je me résignais à quitter ma hutte de fortune, sans quoi je me doutais que l'individu me réserverait un réveil moins conciliant. Les domestiques

déposèrent leurs lourdes charges au centre de la cour carrée, puis détalèrent hâtivement. Le long du mur d'enceinte, certains de mes compagnons d'infortune s'éveillaient peu à peu, eux aussi dérangés par le tumulte matinal. Toutefois, quelques-uns parmi les plus chanceux de la veille dormaient toujours d'un sommeil de plomb, sous les épaisses couches de tissus qui recouvraient leur tente. Le soldat s'empara de plusieurs seaux remplis d'eau glacée et s'arrêta devant la première tente encore occupée. Il souleva rapidement un pan de tissu, et déversa le contenu du récipient sur le malheureux dormeur. Étourdi, l'adolescent se redressa brusquement, à tel point que sa tête heurta une poutre de bois, le replongeant dans un sommeil plus profond encore. Cette scène oscillait entre la comédie et la tragédie, mais nul ne montrait ses sentiments, sans quoi je ne doutais pas que le guerrier aurait eu assez d'imagination pour nous le faire payer. Il empoigna le corps inerte par le

devant de sa tunique, et plongea sa tête dans un seau encore plein. Cette méthode, à défaut de lui rendre des forces, ranima tout de même le jeune homme qui se mit à tousser pour évacuer l'eau glacée hors de ses poumons.

Le vacarme provoqué par cet épisode acheva la nuit des quelques retardataires, qui instinctivement se figèrent dans un garde-à-vous craintif. L'homme en armure, satisfait, se plaça face à nous.

– Hier encore, vous étiez de simples enfants, vous levant avec le soleil et passant votre journée à vous amuser. Sachez que ce temps est révolu. Désormais, vous faites partie de l'armée d'Ellam. Je suis Notock, instructeur, et je dispose de deux années pour vous enseigner l'art de la guerre, après quoi vous défendrez plus activement votre nouvelle patrie…
– Et si l'on refuse de se battre ? demanda Neige, sans même demander la permission au maître d'armes.

Le précepteur lui jeta un regard surpris, puis nous adressa un sourire carnassier.

– Si vous échouez lors de votre formation, vous serez réaffectés aux mines ou au chantier de construction de la grande muraille. Mais croyez-moi, il est bien plus confortable de devenir un soldat qu'un esclave. Par contre, si vous refusez de vous battre une fois formés, vous aurez droit à une exécution publique.

Ce discours me glaça le sang ; quelle que soit la voie que j'essayais d'emprunter dans ce nouvel univers, aucune ne me semblait acceptable. En abandonnant la formation, je mourrais de fatigue, mais en la menant à bien, je n'aurais d'autre choix que de combattre contre mon ancien peuple, ou de me faire exécuter. Une fois de plus, la fuite me semblait le meilleur moyen d'échapper à ce destin funeste, mais où aller en ce territoire hostile ? Cette forteresse se protégeait aussi bien de l'intérieur que

de l'extérieur, s'échapper ne serait donc pas une mince affaire.

La cour dans laquelle nous étions logés formait un carré de cent mètres de côté, avec une unique porte en bois permettant d'accéder à d'autres niveaux de la forteresse. Partout, des gardes patrouillaient, une arbalète au flanc et l'épée au clair. La voix de notre nouveau précepteur suspendit mes plans d'évasion.

– Je vais tout d'abord tester vos facultés guerrières.

L'instructeur s'abaissa pour ouvrir les caisses remplies d'objets en bois. Il reversa leur contenu sur le sol pavé ; c'était en fait des armes grossièrement taillées. D'un geste de la main, l'homme nous invita à nous servir. Des épées, des arcs, de petites flèches et quelques boucliers jonchaient le sol. Je m'emparais rapidement de l'arc le plus proche, ainsi que quelques flèches à l'embout recouvert de caoutchouc.

– Vous disposez chacun d'une arme. Vous allez devoir vous battre les uns contre les autres, mais vous serez considéré comme mort dès qu'une flèche vous atteindra, ou lorsque vous recevrez un coup d'épée. Vous avez deux minutes pour vous placer, reprit le précepteur.

Il n'y avait dans la petite cour aucun endroit pour se cacher, ni aucune position surélevée d'où un archer aurait pu harceler sereinement des hommes à l'épée ; je me postais donc à l'un des quatre angles du mur d'enceinte, afin de ne pas avoir à surveiller mes arrières. Les autres adolescents se disséminèrent dans la cour, ceux disposant d'un arc choisissant pour la plupart les extrémités. Neige était embusquée juste derrière la troupe de combattants compacte qui lui tournait le dos. Elle s'était équipée d'un bouclier et d'une épée de bois.

Soudain, une dizaine de flèches volèrent vers le groupe, en en touchant seulement quelques-uns. Je m'arrachais à ma contemplation alors que mon

amie entrait en mouvement pour parer les assauts tout en harcelant le groupe devant elle de coups d'estoc. L'instructeur observait la scène de bataille avec intérêt, et appelait les « morts » à quitter la zone de combat. Nos regards se croisèrent et d'un coup d'œil noir il me motiva à me mettre en action moi aussi. Je m'emparais de la première des six flèches que j'avais eu le temps d'amasser ; il me faudrait les utiliser avec parcimonie si je ne voulais pas finir désarmé. Ma première cible fut un combattant peu mobile au cœur de la mêlée. Je tendais l'arc au maximum pour couvrir la distance avec le bout de bois abimé alourdi par l'embout de caoutchouc, puis je lâchais la corde qui envoya le projectile à pleine vitesse vers sa cible. En faisant siffler l'air, la flèche atteignit ma première victime derrière la tête. Elle rebondit sur le crâne de l'infortuné qui me jeta un regard assassin.

Voyant qu'ils se faisaient décimer, les combattants se dispersèrent afin d'éliminer les

archers qui les entouraient. Deux d'entre eux me chargèrent sans finesse, et je leur décochais une flèche chacun. Les autres attaquants à distance ne se débrouillaient pas aussi bien, et les combattants les éliminèrent rapidement. Je me faisais tout petit une fois le massacre terminé, car mes trois dernières flèches ne suffiraient pas à vaincre la dizaine d'adolescents restants.

Sans me prêter attention, ils reprirent les combats au centre de la cour. Je dardais de nouveau deux projectiles sur ceux aux extrémités du groupe afin de ne pas attirer leur agressivité, mais je gardais le dernier pour achever le gagnant de la mêlée. J'observais le combat sans pouvoir discerner les adversaires, mais je préférais ne pas m'approcher ; si jamais ils décidaient que je représentais une menace plus grande que les coups d'épée de leur opposant, ils n'hésiteraient pas à s'allier une nouvelle fois.

Les guerriers tombaient un à un, si bien qu'au bout de quelques minutes il n'en resta qu'un seul. Fier de sa victoire, il leva les bras avant d'être ramené à l'ordre par l'instructeur qui me désigna de la tête avec un air amusé. Le dernier survivant s'approcha lentement de moi, se préparant à esquiver un éventuel projectile. L'angle du mur où je m'étais posté me permettait de voir l'ensemble de la cour, mais un adversaire qui arriverait de face me bloquerait automatiquement la route ; je n'aurais donc pas l'occasion d'aller chercher de nouveaux projectiles.

Je tendis la corde de mon arc, pour envoyer ma dernière flèche dès que mon adversaire baisserait sa garde. Arrivé à la moitié du chemin qui nous séparait, je pus le détailler. Ma cible tenait une épée dans sa main droite, et se protégeait derrière un bouclier usé, mais qui ne couvrait pas une assez grande surface pour parer mon unique flèche. Elle avait des cheveux longs d'un noir de jais, et

derrière les quelques éraflures qui fardaient ses joues et son front, je crus déceler un visage familier…

– Neige ? m'étonnais-je.

Mon adversaire se redressa et baissa son bouclier.

– Alek ? reprit-elle.

Nous nous contemplions tous deux avec étonnement ; jamais je n'aurais pensé qu'elle se défendait si bien, derrière son apparence fragile. D'ailleurs, elle devait penser la même chose de son côté. L'instructeur, irrité par notre inaction, nous encouragea par de lourdes menaces à finir ce duel. Mon amie reprit sa position de garde et avança tout aussi lentement qu'avant, après m'avoir adressé un clin d'œil. Je pointais mon arc vers elle, en visant son épaule qui dépassait du bouclier. N'étant qu'un combat fictif, le maître d'armes me considèrerait comme vainqueur si ma dernière flèche touchait sa cible. J'allais mettre fin à ce duel lorsque je me souvins de la joie qu'elle avait témoignée quand

elle avait cru avoir gagné. La victoire ne m'apporterait rien ; je visais un peu plus à droite avant de décocher mon unique projectile qui alla rebondir contre le bouclier de ma meilleure amie. Je me peignis une expression résignée sur le visage en attendant que Neige ait parcouru le chemin restant vers sa victoire. Arrivée à portée de bras, elle tendit doucement la pointe arrondie de son épée vers mon visage, et m'effleura la joue.

– J'ai gagné ! s'écria-t-elle.
– Félicitations, la complimentais-je.

Elle se retourna en sautillant pour rejoindre le groupe d'adolescents encore sonnés d'avoir étés battus par une fille, et je lui emboitais le pas.

Arrivé à leur niveau, l'instructeur me tira par la manche pour m'emmener à l'extérieur du groupe.

– C'est très noble de ta part de l'avoir laissée gagner, mais ne t'avise pas de reproduire ceci sur un champ de bataille ; car tu finirais avec la tête coupée.

Voyant mon air surpris, il ajouta :

– La faction adverse entraîne également les femmes au combat.
– Mais… comment avez-vous deviné que je l'ai laissée gagner ? l'interpelais-je.
– Je t'ai beaucoup observé pendant l'entraînement ; tu n'as jamais manqué ta cible, alors à cette distance tu aurais pu l'atteindre entre les deux yeux, s'expliqua-t-il.

Il fit volte-face pour rejoindre le groupe, mais s'immobilisa soudainement.

– Lesquels sont très jolis, d'ailleurs, murmura-t-il tout en m'adressant un clin d'œil entendu par-dessus son épaule.

Cette réflexion me fit rougir, mais le précepteur continua sa route sans guetter ma réaction. La veille, j'avais trouvé cet homme brutal et cruel ; je découvrais aujourd'hui une facette bienheureuse du personnage. Certes, Notock n'était pas un ange pour autant, ni l'allié qui me permettrait de

m'échapper, mais il ne semblait pas désireux de nous faire du mal ; il nous témoignait même une certaine complaisance. Je décelais en lui plus d'humanité que tous les soldats que j'avais croisé jusqu'alors.

– Reposez-vous, nous reprendrons l'entraînement cet après-midi, ordonna l'ancien guerrier alors qu'il dépassait le groupe d'enfants épuisés.

Tous suivirent son conseil, je vis même certains ramper jusqu'à leur tente pour s'abriter du soleil de plomb qui se levait peu à peu. Je m'asseyais à l'ombre d'un mur, et Neige ne tarda pas à me rejoindre. Elle me raconta son combat, et j'en fis de même de mon côté, en omettant seulement de lui avouer que je j'aurais peut-être pu gagner.

Lorsque le soleil atteignit son apogée, quelques heures plus tard, les lourdes portes de bois s'ouvrirent de nouveau pour laisser passer une marmite fumante poussée par un homme en

uniforme blanc. Je réveillais Neige qui s'était assoupie malgré elle, au comble de la fatigue. Une file d'attente se forma devant le cuisinier qui n'eut pas à donner de consigne ; malgré le répit dont nous avions disposé, la chaleur avait porté à l'assemblée un coup plus dur encore que ceux des combats. Le récipient contenait une mixture verdâtre où pataugeaient des fruits, des céréales, des légumes et quelques morceaux de viande. Le mélange me semblait peu appétissant, mais il avait au moins le mérite d'être nourrissant. J'ingurgitais la totalité de mon bol pour prendre des forces en vue de l'entraînement qui allait se poursuivre.

Notre répit fut de courte durée ; dès que le cuisinier s'en alla, notre précepteur prit sa place, au centre de la cour.

– J'espère que vous avez récupéré, car je ne compte pas vous ménager, commença l'homme.

Des soupirs accablés remuèrent la foule, ce qui arracha un sourire de contentement à l'instructeur. Il claqua des doigts, et les dizaines de serviteurs qui le guettaient derrière la porte clopinèrent dans notre direction en traînant un lourd fardeau. Une fois qu'ils eurent assez d'espace, ils entreprirent la construction de l'édifice, sous le regard médusé des adolescents.

– Ceci est un parcours d'obstacles. Il vous entraînera à surpasser toutes les menaces que mère Nature serait en mesure de dresser entre vous et votre ennemi. Une fois que vous aurez dompté cette épreuve, je pourrais vous enseigner l'art de la guerre, récita Notock.

Pendant que des domestiques montaient la structure qui occupait une grande partie de la cour, d'autres formaient une chaîne humaine pour transporter des seaux remplis de boue.

– Et ça, c'est pour quoi ? le questionna un adolescent, en pointant les récipients.

– C’est pour amortir les chutes, railla l’instructeur.

Après une demi-heure de travail acharné, les serviteurs quittèrent la cour en laissant derrière eux la structure de bois entourée d’une mare visqueuse. Notock nous scruta un à un, sans doute pour choisir qui serait le premier à éprouver le parcours.

– Toi, le petit au fond, désigna-t-il en me pointant du doigt.

Étant l’un des plus grands du groupe, je mis quelques instants avant de me rendre compte que j’étais celui qu’il regardait. Neige, assise à côté de moi, me glissa un « bonne chance » encourageant. Résigné, je m’avançais vers le premier obstacle, composé d’un enchevêtrement de lattes de bois formant une plate-forme irrégulière. Le plateau grinça tandis que je progressais lentement, en faisant attention à ne pas mettre le pied dans une lézarde. Au fur et à mesure de ma progression, l’espace entre les planches grandissait, m’obligeant

à faire de grandes enjambées et augmentant encore le risque de chute. Mes efforts furent récompensés, puisque je parvins indemne au deuxième obstacle. Celui-ci ne demandait que de la rapidité. Je pris suffisamment d'élan afin de franchir d'une traite le mur incliné quasiment à la verticale, et je me retrouvais au sommet de l'édifice quelques instants plus tard. Malgré la courte de distance parcourue, l'épuisement commençait déjà à ronger mes forces.

Une simple échelle composait la troisième partie du parcours, et celle-ci n'aurait posé aucun problème si elle n'avait été placée à l'horizontale. Sentant que mes forces ne me permettraient pas de franchir le pont de singe, je tentais la même approche que précédemment. Je m'accroupis sur l'étroit plancher, puis je sautais le plus loin possible vers l'avant. J'attrapais un barreau situé au tiers de la distance que j'aurais dû parcourir, mais celui-ci céda sous mon poids, m'entraînant vers la mare de boue deux mètres plus bas.

Le contact glacé me sonna légèrement, mais suffisamment pour me désorienter dans la dizaine de centimètres de terre mouillée ; j'avais l'impression d'être enseveli sous des litres de pâte. À court d'oxygène, je réalisais enfin que j'avais simplement le visage recouvert d'une boue collante. Je l'essuyais hâtivement, et mon regard fut attiré par la troupe d'adolescents silencieux. Tous les visages étaient tournés vers moi, et certains auraient éclaté de rire s'ils n'avaient pas craint la réaction du maitre d'armes.

Penaud, je regagnais ma place en laissant une traînée brune derrière moi. L'instructeur appela ensuite un à un les autres élèves à se mesurer au parcours, sans guère plus de résultats. Seule Neige, très agile, parvint au quatrième obstacle, mais elle trébucha sur la poutre glissante pour finir couverte de boue comme nous tous. Nous répétâmes l'exercice jusqu'au soir, sans que nul ne dépasse l'avant-dernière plate-forme. Lorsque le soleil se

cacha enfin derrière les hautes murailles, le précepteur nous invita à nous asseoir.

– Les épreuves que vous avez subies aujourd'hui n'étaient que la première partie de la formation, mais celles-ci dureront jusqu'à ce que chacun de vous les maitrise parfaitement.

Il quitta la cour, et le cuisinier prit sa place, poussant une marmite de nouveau pleine.

Plusieurs mois passèrent avant que chacun parvienne à franchir le parcours d'obstacle en entier. La structure en bois avait souffert de ces journées d'entraînement, si bien que la traversée s'avérait de plus en plus périlleuse. Autour de l'édifice, les pavés avaient désormais une teinte brunâtre, sans cesse renforcée par la boue fraiche que les serviteurs y déposaient chaque jour.

Neige, en alliant souplesse et puissance, eut l'honneur d'être la première à venir à bout de

l'épreuve, il y a déjà quelques semaines de cela, suivie de près par l'aîné de la troupe. Une dizaine d'autres adolescents, dont je faisais partie, franchirent le dernier obstacle dans la semaine suivante. Tout comme à notre arrivée, la matinée nous offrait chaque jour un simulacre de bataille. Par deux fois je restais le dernier survivant, bien piètre résultat comparé à celui de ma meilleure amie qui remportait l'admiration de tous en remportant la quasi-totalité des duels. Ces quelques mois m'avaient détaché de mon ancien monde, et mes souvenirs me paraissaient plus flous que jamais. Les efforts continus que j'étais obligé de fournir avaient effacé l'enfant frêle de ma mémoire pour le remplacer par un adolescent mûr en phase de devenir un homme.

Ce jour-là, à l'heure de l'habituelle soupe du soir, Neige et moi nous étions éloignés du groupe à la faveur de l'obscurité.

– Que caches-tu derrière ton dos ? la questionnais-je tout en essayant d'apercevoir l'objet mystérieux.
– Rien, répondit-elle avec un faux air innocent. Finissons de manger.

Elle se resservit encore une fois dans l'étroit récipient représentant plusieurs rations de soupe. Malgré moi, je culpabilisais ; elle avait dû se priver de plusieurs repas pour mettre de côté assez de nourriture en vue de ce tête-à-tête. Je me resservis pour lui faire plaisir, ce qui provoqua des crampes dans mon estomac trop plein, mais je camouflais la douleur en une toux gênante.

– Désolé, j'ai avalé de travers, prétextais-je.

Dès que je réussis à dévorer ma part, ma meilleure amie me tendit un petit paquet de tissu. Précautionneusement, je dépliais un à un les coins fixés avec une agrafe de bois. L'emballage contenait une petite amulette.

– Joyeux anniversaire, chuchota Neige.

J'étais trop ému pour lui exprimer ma gratitude. Je m'étonnais qu'elle se soit souvenue de cette date, car nous n'en avions parlé que rarement, il y a bien longtemps de cela. Ce geste me touchait beaucoup, car nous ne recevions pas de cadeau à l'orphelinat, et depuis plusieurs années mes possessions se limitaient à quelques babioles sculptées dans des bouts de bois à mes heures perdues.

J'examinais le pendentif sous tous les angles, m'émerveillant de la beauté d'un objet si simple. Un entrelacement de fils dorés soutenait une petite plaque métallique comprimée par un bois noueux qui semblait avoir poussé autour du métal, en laissant toutefois un cercle parfait au centre. Les membrures s'étaient agencées de façon à former des spirales, donnant l'impression que l'objet se compressait à l'infini. Fasciné, je passais le collier autour de mon cou. Il ne pesait presque rien, et son contact ne donnait pas la sensation glacée à laquelle on se serait attendu ; le talisman dégageait

de la chaleur comme s'il eût été vivant. La voix de mon amie éloigna mon esprit de ses divagations. Elle montra une deuxième amulette, identique, qui pendait à son cou.

– Ma mère me les a offertes avant mon départ ; quand je lui ai demandé pourquoi elle m'en donnait deux identiques, elle a répondu que je saurais quoi faire le moment voulu. Depuis que nous avons appris à nous connaitre, j'ai eu l'intuition que ce présent te revenait.
– J'ai une impression étrange lorsque je le touche, bredouillais-je.
– Oui, ça me le fait aussi. Je ne sais pas ce que c'est, mais ma mère fabriquait beaucoup de ces talismans, se rappela-t-elle. Elle était… étrange. Certains disaient qu'elle pratiquait la magie, d'autres la sorcellerie, mais les objets qu'elle sculptait sont inoffensifs, sans quoi elle ne me les aurait pas offerts.

– Au fait, merci Neige. Cela me touche beaucoup que tu y aies pensé, me rattrapais-je.
– Allons, tu aurais fait la même chose pour moi. Et puis ça me fait plaisir, confia mon amie. Bonne nuit, Alek.

Pendant qu'elle retournait vers sa tente, je cherchais en vain à me rappeler sa date de naissance ; je n'y avais pas prêté particulièrement attention, et je suis sûr qu'elle m'en voudrait si je laissais passer l'évènement. Je prenais moi aussi le chemin de mon abri, en me promettant de chercher un moyen de ramener le sujet discrètement dans les jours suivants. Je m'endormais en gardant une main protectrice au-dessus de mon pendentif, mon bien le plus précieux avec l'arc, toujours en place pour soutenir mon refuge.

Enseignement

Je me réveillais ballonné le lendemain, guère plus en forme qu'après le festin de la veille. Mon organisme s'habituait aux privations, et je n'éprouvais plus de gêne lorsque je sautais un repas, mais c'était désormais bien pire lorsque je mangeais trop. Comme chaque jour depuis mon arrivée à la forteresse, je profitais du fait que les autres adolescents dormaient encore pour jouir du petit bassin d'eau encore propre. Après mes ablutions matinales, je sommeillais encore une

heure en attendant l'arrivée de Notock, notre précepteur.

– Changement de programme, aujourd'hui, annonça l'ancien guerrier en passant la porte de la cour. Vous avez désormais tous réussi brillamment le parcours d'obstacles, je peux donc vous apprendre le maniement des armes de guerre. Je dispose de deux années et huit mois pour vous former à l'arc et à l'épée, avant que vous ne soyez aptes à rejoindre un champ de bataille. Dès lors, nous ne nous reverrons plus, et vous combattrez pour votre nouvelle patrie jusqu'à ce que vous ayez prêté votre bras à la nation dix années durant. Notre roi, Herf second, vous offrira alors une terre en remerciement des services rendus. Les plus habiles d'entre vous disposeront d'une grâce de quelques mois lors de leur service s'ils se distinguent sur le champ de bataille, tandis que les plus maladroits trépasseront dès le premier

conflit. Les quatorze premiers mois de votre formation serviront à vous apprendre à maîtriser parfaitement une épée, les quatorze suivants à manier un arc, et je vous réserverais les quatre derniers pour vous spécialiser dans l'une de ces disciplines, termina le maitre d'armes.

Après avoir énuméré les clauses de notre formation, Notock appela ses serviteurs qui accoururent aussitôt, chargés d'une charrette où reposait un véritable arsenal.

– Voici votre première leçon. Tout ce qui est construit par l'homme peut être détruit par lui, énonça-t-il. Pour faire un bon soldat, vous ne devez pas craindre d'anéantir un objet, qu'il soit vivant ou non. En surpassant vos appréhensions, vous sauvegarderez votre vie sur un champ de bataille, lorsqu'il faudra faire le choix de tuer ou d'être tué. La nation ne peut s'offrir le luxe de perdre d'éventuelles recrues,

il m'est donc déconseillé de mettre vos vies en péril. Pour cette première leçon, il m'a fallu trouver la chose qui attiserait le plus votre colère afin de vous pousser à l'attaquer, mais qu'en même temps vous éprouviez des réserves à l'exterminer, pour se rapprocher le plus près possible de vos futurs adversaires.

– Nous allons devoir vous combattre ? s'étonna un adolescent assis juste en face du maître d'armes.

– Non, fort heureusement pour vous, rétorqua le précepteur. Bien que l'idée me plaise, il serait vu d'un mauvais œil que j'abatte tous mes élèves.

L'homme contourna le chariot et revint avec une cage volumineuse recouverte d'un pan de tissu qui masquait son contenu. Il la posa à terre sans brusquerie, mais je crus tout de même entendre un bruit aigu, autre que celui du métal sur la pierre.

– Votre adversaire d'aujourd'hui est vil, sournois, et n'aura d'autre envie que de vous dévorer. Il est rapide et discret à la fois, marmonna le guerrier, provoquant des frissons d'angoisse dans l'assemblée d'adolescents.

Il s'agrippa au tissu dans un geste théâtral, en se préparant à nous dévoiler son contenu.

– Vous le haïssez probablement déjà, mais pour ajouter encore à votre aversion, je lui ai offert votre repas du soir. Vous passerez la nuit l'estomac vide, et ceci par sa faute. Je vous présente votre adversaire… Le rat ! tonna Notock, en soulevant le drap, provoquant le tapage aigu d'une quarantaine de cris stridents.

Il ouvrit aussitôt la porte de la cage, et les nuisibles qu'elle contenait s'échappèrent en un flot continu vers la liberté, donnant l'impression qu'une marée de boue se répandait dans toute la cour.

– Prenez une épée, et exterminez-les tous ! nous commanda le maître d'armes.

Tout comme mes compagnons, je me précipitais vers le chariot où s'alignaient autant d'épées que nous étions ; désobéir au précepteur aurait été encore plus insensé que se jeter dans la marée vivante à mains nues. Les nuisibles avaient fui le centre de la cour pour trouver une échappatoire près des murs, ce dont je savais qu'il serait vain pour en avoir moi-même cherché une pour m'évader.

Nous nous dispersâmes pour piéger la vermine et en venir à bout rapidement. J'accompagnais Neige, en route vers un angle de la cour carrée où une dizaine de rats reniflaient les murs en quête d'un interstice dans lequel se glisser. Arrivé à leur hauteur, les rats poussèrent une série de couinements contrariés, et j'abattis mon épée sur le premier muridé qui tenta de se faufiler entre mes jambes. Mon coup le trancha net, mais la puissance de l'impact fit voler des morceaux aux alentours, et laissa une mare de sang figée à l'emplacement du

cadavre. Le corps mou convulsa quelques instants avant de s'immobiliser à jamais.

– C'est répugnant, laissais-je échapper malgré moi.
– Je sais que ça rend la tâche plus drôle, mais évite de les exploser comme ça, railla Neige. Connaissant l'instructeur, je parie qu'il va nous faire nettoyer.

Les nuisibles n'attendirent pas que nous ayons fini notre conversation, et s'élancèrent de toutes parts pour sauver leur vie. Après un moment d'hésitation, je repris mon entreprise mortelle, et mon amie et moi achevâmes leur vie dans un concert de bruit de lames et de mugissements d'agonie.

Une fois que le dernier rat se fut immobilisé, nous rejoignîmes le centre de la cour. Une odeur de cadavre emplissait l'air, et de toutes parts des flaques rougeâtres indiquaient l'origine de la

puanteur. Comme Neige me l'avait prédit, le maître d'armes nous astreignit à nettoyer.

Cette corvée nous occupa toute la matinée, et le précepteur réapparu aussitôt pour nous assujettir à une nouvelle étape de la formation.

– Vous allez désormais détruire non plus la vie, mais le travail, annonça-t-il en montrant d'un signe de tête le parcours d'obstacle qui tenait encore debout, comme mû par sa volonté propre. Des domestiques ont travaillé dur pour édifier ce monument, et je vous invite à le détruire.

Devançant les éventuelles questions que nous allions poser, il reprit :

– Pour ajouter de l'intérêt à l'exercice, ce n'est pas avec des outils que vous le démonterez, mais à la force de votre épée.

Un travail épuisant commença alors ; Notock ne nous accordait aucun répit, et nous devions sans cesse taper dans le bois, trancher les cordes et

contraindre les clous, tout en voyant la structure diminuer peu à peu de volume, trop lentement à mon goût. Quand l'édifice ne fut plus qu'un amoncellement de copeaux de bois, à la nuit tombée, l'instructeur s'en alla sans un mot, et nous pûmes enfin nous reposer. Comme promis, le cuisinier ne se présenta pas ce soir-là. Exténué, je m'effondrais dans le peu d'espace qu'offrait ma tente.

Incapable de trouver le sommeil, je repensais à mes plans d'évasion. J'avais désormais accès à une épée, en plus de mon arc. Le seul moyen de m'échapper serait de franchir la porte de la cour, puis d'improviser par la suite pour quitter l'enceinte de la forteresse. Je laissais mon esprit vagabonder lorsque mes pensées s'orientèrent vers Neige. Je lui avais promis de ne plus jamais l'abandonner, mais ma sauvegarde n'était-elle pas plus importante ? Mes sentiments allaient à l'encontre de mon instinct de survie, et semblaient

l'altérer davantage jour après jour. Je laissais tomber mon plan d'évasion ; j'avais hâte que la formation se termine, mais en même temps j'appréhendais ce qui allait suivre. Tuer des rats ne me posait pas trop de problèmes, mais qu'en serait-il lorsque je devrais me confronter à des hommes ? J'ignorais la réponse à cette question, si bien que je m'endormis encore plus troublé qu'auparavant.

Les mois succédèrent aux mois pour devenir des années, chaque jour m'éloignant davantage de la fin d'un calvaire pour me rapprocher d'un autre.

J'avais perdu ma silhouette d'adolescent pour devenir un homme ; je pouvais désormais déployer une force bien plus grande, mais en contrepartie ma souplesse s'était détériorée. Ma vie d'autrefois me semblait bien lointaine, comme un rêve à moitié effacé. Notock, notre précepteur au maniement des armes, avait rivalisé d'imagination

avec la nature pour nous soumettre à des épreuves de plus en plus exténuantes. Malgré ses efforts, le temps passé dans l'étroite cour carrée m'avait semblé durer une éternité. De tout mon apprentissage, seuls quelques jours resteraient à jamais ancrés dans ma mémoire. Mes anniversaires, ceux de Neige, ma meilleure amie, ou encore la stupéfaction de l'instructeur lorsque je décochais une série de flèches au centre d'une cible ; voilà tout ce qui me restait de mon adolescence.

Après ces deux années, j'avais choisi sans surprise de me spécialiser à l'arc, et dès les premiers jours j'obtenais la place de meilleur archer du groupe. Mon amie, désormais une femme, avait quant à elle décroché le rang de meilleure escrimeuse ; nul ne lui résistait en duel. Ensemble, nous formions un couple imbattable lors des combats par équipe.

Pour la première fois depuis notre arrivée à la forteresse, nous avions quitté la cour d'entraînement pour une petite salle logée dans un renfoncement de la muraille. Comme mes compagnons, j'attendais avec impatience l'arrivée d'un nouveau précepteur qui devait nous entretenir des connaissances utiles à un soldat. La pièce n'avait visiblement jamais été nettoyée, et l'entrée de l'homme à la barbe grisonnante fit voler un nuage de poussière. Contrairement au maître d'armes, le professeur ne dépassait pas le mètre soixante, mais son costume, taillé avec soin, lui prêtait une carrure qu'il ne possédait pas. En bons élèves, nous nous levâmes aussitôt. L'homme nous observa un à un par-dessus ses épaisses lunettes.

– Asseyez-vous, je vous prie.

Il posa une pile de livres sur le bureau de bois massif, s'empara d'une craie, puis se mit à tracer des traits sur le tableau usé.

– En bons soldats, je ne doute pas que vous ignoriez tout du monde qui vous entoure. Ceci représente nos continents tels que les explorateurs le connaissent ; nous savons que d'autres terres existent, mais les voyages sont bien trop périlleux pour toutes les cartographier. Les frontières de notre monde s'étendent du Royaume d'Ellam à celui d'Ostan. Vous êtes tous originaires des Apales, une région montagneuse du royaume ennemi. Les deux continents sont entourés de deux mers sur leur surface connue ; L'Entremer du Nord et celle du Sud. Pour rejoindre Ellam, vous avez navigué sur celle du nord. Seule une mince surface de terre sépare les deux étendues d'eau, et rejoint les deux continents. Cette zone, que les deux royaumes se disputent depuis la nuit des temps, a trouvé un nom dans la bouche des soldats. Ils ont baptisé cette terre Vermeil, car le sol a rougi à force d'être

imbibé de sang humain. Nous nous trouvons ici à Katal, une demie journée de marche plus au nord ; cette cité est la capitale de la monarchie et fait office de résidence du Roi, Blitz le conquérant. C'est aussi la place forte du continent ; la plupart des soldats d'Ellam sont formés ici même. La capitale ennemie, où réside le roi Herf second, se trouve à l'intérieur de leur territoire ; sa position centrale lui permet de contrôler le commerce tout en restant protégée d'éventuels assauts de notre armée. Elle se nomme Otalan, et elle est considérée comme le joyau du continent. Son harmonie est évidente pour tous, mais elle ne saurait souffrir la comparaison avec la statue de Terh. Celle-ci a été construite il y a moins d'un siècle, à quelques lieues à l'est de Katal. Elle représente Terh, le dieu du monde dans toute sa splendeur, dominant la région du haut de ses trente mètres. Le temple qu'elle

surplombe, construit bien avant la statue, abrite les plus éminents religieux du continent.

Essoufflé par sa tirade, le professeur s'empara d'un verre d'eau et le vida d'une traite. Il effaça la carte dessinée sur le tableau, et traça à la place une pyramide sectionnée en plusieurs parties. Le précepteur reprit alors la parole pour nous décrire la politique du royaume, puis le fonctionnement des instances militaires et enfin notre place dans ce monde. Tout cela me sembla bien complexe, mais je restais tout de même attentif à la leçon.

Une fois son exposé terminé, il nous souhaita bonne chance et se retira sans guère plus d'instructions, nous laissant seuls dans la salle poussiéreuse. Notock, toujours aussi ponctuel, arriva quelques instants plus tard. Il nous reconduisit dans l'étroite cour où nous logions, et se peignit une expression de tristesse sur le visage tandis que nous rassemblions nous affaires. Je cachais une nouvelle fois mon arc, pour ne pas

risquer de me le faire confisquer. Lorsqu'un homme à l'armure dorée apparut dans l'encadrement de la porte, le maitre d'armes se décida enfin à prendre la parole.

– Votre formation est terminée. Désormais, vous êtes en mesure de secourir votre nation plus activement, en combattant pour Ellam. Adieu.

L'homme en armure fit un signe de la main pour nous inviter à le suivre, et nous quittâmes Notock, que nous ne reverrions certainement jamais plus. Au regard triste que le précepteur posât sur nous, je compris qu'il se demandait qui mourrait le premier, lui de vieillesse, ou nous par le fer ? La porte se referma avec un claquement sec, m'entraînant encore un peu plus vers le désespoir. Le destin se jouait de moi, me contraignant à poursuivre ma route pour plonger toujours plus profondément vers les folies de l'homme.

Vermeil

L'espace restreint où nous avions vécu plus de deux années n'était désormais plus qu'un souvenir. En une demi-journée de marche, nous avions découvert tant de paysages qu'ils eurent tôt fait d'estomper de ma mémoire la monotonie de la cour géométrique. Au sortir de la forteresse, je n'avais pas reconnu le village en contrebas, bien que je l'aie déjà traversé ; sans cesse, de nouvelles bâtisses émergeaient du sol dans une confusion indescriptible. À l'entrée de la cité, un artisan nous pourvut chacun d'une épée,

d’un arc, d’un carquois et de quelques flèches. Si une bataille devait survenir, l’arc que j’avais trouvé dans les Apales serait bien plus fiable que le bout de bois dont il m’avait pourvu.

Notre troupe obliqua vers le sud, en direction du camp de Vermeil, à l’orée d’un no man’s land de trente lieues. Nous arrivâmes au campement à la nuit tombée, et, après un rapide contrôle, un militaire nous attribua le flanc d’une colline peu boisée pour passer la nuit. Le guerrier à l’armure dorée, silencieux depuis le début du voyage, nous astreignit à monter une tente volumineuse. Elle aurait pu tous nous abriter, mais il nous fit comprendre qu’elle lui était entièrement destinée. Bien qu’à peine essoufflé, je m’endormis aussitôt pour ne pas penser aux jours exténuants qui allaient suivre. Mon sommeil fut égayé de rêves chevaleresques, mais tous finissaient en un carnage sanglant ; j’en venais à regretter les longues nuits d’insomnie imposées par Notock.

Le soleil se levait à peine lorsqu'un bruit de trompette me réveilla en sursaut.

– Debout tout le monde ! beugla le guerrier en sortant de sa tente.

L'individu souffla une nouvelle fois dans ce qui ressemblait à un cor de chasse, achevant ainsi de réanimer les retardataires. En bons soldats, nous formâmes une ligne compacte face à l'homme.

– Je suis Henzor, l'officier affecté à votre unité, exposa-t-il. Actuellement, nous attendons le retour de nos éclaireurs ; vous disposez donc de quelques jours de repos forcé. Cependant, cela ne veut point dire que vous resterez inactif, car vous devez vous initier aux tâches d'un soldat. Vous n'êtes plus à l'école, ici, vous n'avez donc pas droit à l'erreur.

L'officier nous distribua alors des corvées tous plus éreintantes les unes que les autres ; arrivé en face de Neige, il l'assigna à la cuisine, et, insidieusement, lui fit savoir qu'il ne la jugeait pas

digne d'être un soldat. Je vis mon amie rougir sous le coup de la colère, mais elle resta impassible devant l'homme. Je faisais partie des derniers de la file ; toutes les tâches communes étant distribuées, il m'ordonna, ainsi qu'à cinq nouveaux guerriers, de couper les quelques arbres de la colline pour construire une palissade. Bien que je ne voie pas l'utilité d'une telle protection au beau milieu d'un campement, je m'exécutais.

Mû par une irrésistible curiosité, j'escaladais la douce pente tout en faisant mine de chercher un arbre. La veille, le soleil était déjà couché à notre arrivée, et nous nous étions arrêtés avant les premières tentes. Une fois au sommet, je demeurais sans voix face au spectacle qui s'offrait à moi. Des centaines de tentes couvraient les collines, et plusieurs milliers d'hommes occupaient la moindre parcelle de terrain. Tout comme nous, les soldats s'occupaient par diverses tâches ; vue de haut, cette cohue avait tout l'air d'une

fourmilière grouillante d'activité. J'entendis soudain une voix vociférer un chapelet d'injures derrière moi. L'officier, visiblement irrité, montait la colline dans ma direction ; je m'élançais alors vers l'arbre le plus proche et le harcelais de coups de hache. D'un coup d'œil discret derrière mon épaule, mes yeux croisèrent ceux de l'homme qui faisait demi-tour. Il m'adressa un regard sévère qui me glaça le sang. La personnalité de cet individu me semblait à l'opposé de notre ancien maître d'armes ; Notock dissimulait sa bonté sous un masque de dureté tandis que Henzor paraissait éprouver une certaine satisfaction à tourmenter ses subalternes. Toute la matinée, je cognais inlassablement le bois de ma lourde hache, m'écorchant à plusieurs reprises les bras contre les troncs rugueux. À chaque fois qu'un arbre tombait, je devais ensuite le découper en rondins qu'un autre de mes compagnons faisait rouler jusqu'à la

tente de l'officier ; trois jeunes soldats plantaient alors les piquets à la verticale.

Lorsque le soleil fut à son apogée, Henzor nous invita à nous repaître du travail de ma meilleure amie. Elle avait disposé des mêmes ingrédients que le cuisinier du château de Katal, pourtant ce repas me paraissait plus savoureux que celui que l'on nous servait il y a encore quelques jours ; à moins que ce ne fut la présence de Neige sur l'herbe fraîche en face de moi qui attisa mes sens. Alors que je m'apprêtais à engager discrètement la conversation, l'officier m'adressa de nouveau un regard noir.

– Séparez-vous, commanda-t-il.

J'allais répliquer lorsque mon amie m'écrasa intentionnellement le pied, me rappelant aussitôt à l'ordre ; nous devions obéissance à notre supérieur, et discuter n'apporterait que des ennuis. Résigné,

je m'éloignais de quelques mètres pour finir mon repas. L'homme à l'armure dorée ne nous accorda aucune pause, et je repris aussitôt mon travail, les nerfs à vif.

Après avoir fini de déboiser une partie de la colline, je rejoignais mes compagnons pour monter les piquets. Malgré tous nos efforts, seule une mince palissade d'une quinzaine de troncs perça le sol avant la tombée de la nuit. Irrité par la lenteur des travaux, Henzor divisa par deux notre ration de nourriture ce soir-là. Heure après heure, mon aversion pour le prestigieux personnage grandissait, mais son grade le plaçait au-dessus de mes remontrances. Pour ajouter encore à ma haine, il interdit, à Neige et à moi, de dormir côte à côte comme nous avions l'habitude de le faire. Je plongeais donc seul au pays des cauchemars, dans la fraicheur nocturne.

Le lendemain matin, l'officier se montra d'une humeur massacrante ; il trouvait toujours à redire

sur notre travail. Tantôt, un tronc n'était pas assez lisse, ou un autre était trop petit, et toujours il nous assaillait de remarques désobligeantes quant à notre lenteur. Ma meilleure amie non plus n'était pas épargnée ; si elle avait le malheur de finir trop rapidement le repas pour notre troupe, il lui ordonnait d'en préparer pour les campements voisins.

En plein après-midi, des sons de cor de chasse semblables à celui d'Henzor retentirent dans toute la plaine. Quelques minutes plus tard, un cavalier déboula dans la tente de l'officier. Il n'y resta pas longtemps, et s'élança de nouveau vers un autre poste. Aussitôt, notre officier quitta lui aussi son pavillon, et souffla dans son instrument pour nous appeler. Comme à notre habitude, nous formâmes une rangée devant l'homme.

– Nos éclaireurs ont repéré des mouvements de troupes, la guerre va donc reprendre. Démontez le campement, nous partons. Tout

ce que vous ne pouvez pas transporter, détruisez-le, car nous ne reviendrons plus ici, ordonna Henzor.

Une boule de frayeur se forma au creux de mon estomac, tandis qu'une vague glacée se propageait rapidement à travers mon corps. Les événements s'enchainaient à une telle vitesse que cette nouvelle me semblait presque irréelle. Ce que je redoutais approchait ; j'allais devoir me battre, pas seulement pour vaincre, mais pour tuer.

Angoissé, je me joignais à mes compagnons pour rassembler le peu que nous possédions, et détruire notre campement de fortune. Nous nous repûmes des derniers restes de potage avant de quitter notre colline. De toutes parts, des formations de plusieurs centaines d'hommes convergeaient vers l'horizon ; un nuage de poussière s'élevant derrière eux. Sans un mot, nous nous joignîmes à la lente procession.

Henzor prit la tête de notre groupe, et nous nous repartîmes par rangées d'une dizaine d'hommes, agrandissant ainsi le cortège de quelques mètres supplémentaires. Rapidement, la colonne humaine se perdit à l'horizon tandis que l'arrière-garde me restait invisible, dissimulée par le nuage jaunâtre. La nature s'était tue ; seul le grondement de nos pieds sur le sol poussiéreux tourmentait encore nos tympans. Je me contentais de suivre le soldat qui me devançait, en évitant de penser à ce qui allait suivre.

Lorsque vînt le crépuscule, nous campâmes à l'endroit où nous nous étions arrêtés. L'officier s'étant volatilisé pour la nuit, j'en profitais pour m'allonger dos à dos contre Neige ; en plus de partager notre chaleur, nous nous encouragions mutuellement. Malgré l'inconfort du chemin caillouteux, je m'endormais à même le sol en quelques minutes.

Bien avant que le soleil pointe à nouveau à l'horizon, l'armée reprit sa lente avancée ; nous cheminâmes ainsi deux jours durant, ne nous arrêtant guère plus de quelques heures. Au troisième jour, une rumeur monta de l'avant-garde, qui s'immobilisa au sommet d'une colline. Inquiets, nous pressâmes le pas, tandis que la tête de l'armée reprenait sa route.

Lorsque j'atteignis moi aussi le haut de la butte, je demeurais paralysé quelques instants avant que le guerrier qui me suivait ne me ranime d'une puissante bourrade. À quelques lieues de nous, de minces filets de fumée zébraient le ciel, surplombant un vaste campement. Les soldats, au moins aussi nombreux que nous, couraient en tous sens pour se préparer à l'assaut. Henzor rejoignit notre groupe, nous ordonnant d'abandonner nos affaires et d'adopter une formation géométrique. Je laissais tomber mes sacs, ne gardant que mon épée,

mon carquois et mon arc. J'abandonnais celui qui nous avait été donné ; il avait plus de chances de me blesser que d'atteindre un adversaire. Henzor arqua un sourcil en apercevant ce dernier, mais l'agitation dans les rangs l'empêcha de me questionner sur la provenance de cette arme peu commune. Le cœur au bord des lèvres, j'emboitais le pas à l'officier dans une marche qui allait m'amener à redécouvrir la violence de l'homme. Nos opposants formaient eux aussi une ligne tandis que nous progressions rapidement vers eux ; de toutes parts, des ordres fusaient dans un incompréhensible jargon militaire.

Alors que nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres du campement ennemi, les premiers rangs de notre armée s'immobilisèrent, faisant fi des vociférations de leurs supérieurs. En face, des hommes dégageaient trois curieux charriots de leur voile de tissu.

– Trébuchets ! beugla un guerrier, bientôt imité par d'autres.

Soudain, les engins entrèrent en mouvement, propulsant d'énormes pierres vers les nuages. Le regard tourné vers le ciel, tous les soldats s'étaient tus pour ces quelques instants qui me parurent durer une éternité. Éberlué, je contemplais la course des projectiles, jusqu'à ce qu'ils entament une descente fulgurante. Paralysés par la terreur, nous regardions vers les cieux en espérant que la chance sauvegarderait notre vie. Sans que nul n'esquisse le moindre mouvement, ils s'écrasèrent bruyamment au cœur de nos rangs, faisant disparaître plusieurs dizaines de soldats sous leur masse. Les rochers polis continuèrent alors à rouler, broyant tous ceux qui se trouvaient sur leur passage.

Des cris d'horreur déchirèrent notre armée, tandis que les officiers ordonnaient le repli, déjà anticipé par certains.

Ne suivant que mon instinct, je fis volte-face tandis que l'ennemi chargeait à nouveau ses imposantes machines de guerre. Dans la panique qui s'emparait peu à peu de nos troupes, les soldats dissolvaient la formation ; certains abandonnant leurs armes qui couvraient désormais le terrain de milliers de lames acérées. Mon esprit, bien qu'embrouillé, ne manqua pas d'apercevoir Neige quelques mètres devant moi. Je m'élançais à sa suite en évitant les épées pointant vers le ciel qui ne manqueraient pas de m'empaler au moindre faux pas. Une seconde fois, le fracas métallique des trébuchets couvrit nos plaintes.

Lorsque les blocs de pierre atteignirent leur apogée, nous nous immobilisâmes dans l'attente des impacts ; seul le hasard possédait désormais nos vies. La première masse, trop lourde, s'effondra à une centaine de mètres de la ligne ennemie ; tandis que la seconde s'abattit sur notre arrière-garde. Tétanisé, je fixais la dernière qui

filait tout droit dans ma direction. Autour de moi, l'air hagard, des soldats inconnus s'étaient eux aussi arrêtés, attendant eux aussi le verdict du destin. Je croisais brièvement le regard de ma meilleure amie. Que dire en un pareil moment ?

– Neige… Je t'aime, parvins-je à avouer.

Le sifflement du projectile couvrit ma voix, et je doutais que l'élue de mon cœur eût pu entendre ma déclaration.

Sans crier gare, mon amie se jeta au sol en m'adressant un avertissement inaudible. Par réflexe, je me protégeais le visage de mes bras lorsque l'imposante pierre ébranla le sol, à une dizaine de mètres de moi. L'impact de la roche contre les épées abandonnées brisa celles-ci en centaines de fragments qui furent propulsés dans toutes les directions. Lorsqu'elles arrivèrent à ma hauteur, je fus balayé comme une poupée de chiffon. Inconscient, je m'effondrais sur le sol.

Mon esprit flottait. Piégé entre deux mondes, je percevais encore quelques douleurs de l'univers physique. Une voix familière répétant un nom, des plaies cuisantes et de petites gouttes d'eau salée glissant sur mon visage. Ce monde de souffrances cherchait à m'attirer vers lui, malgré tous mes efforts pour lui échapper. J'aurais voulu partir, m'extraire de ce minuscule réceptacle de chair et d'os endommagés, mais la douleur augmentait, me liant à cette terre.

Le sol trembla une nouvelle fois, et l'on me souleva brutalement. Je me laissais bercer par la foulée de mon sauveur, oubliant mes blessures et l'inconfort de ma situation.

Après ce qui ne me parut que quelques instants, j'ouvrais de nouveau les yeux. Je reposais sur une couverture de feuilles. Autour de moi, un filet de branches formait une hutte, protégeant mon corps du vent glacial. À mesure que je reprenais mes

esprits, la douleur m'assaillait de toutes parts ; elle avait au moins le bon goût de m'indiquer que je disposais encore de tous mes membres.

Alors que je faisais l'inventaire de mes blessures, je me rendis compte que Neige dormait sur mon épaule, un bras enroulé autour de mon torse. Ses joues gardaient le souvenir d'un sillon de larmes, et elle portait des vêtements couverts de sang. Affligé, je me maudissais de lui avoir causé un tel tourment. La règle voulait que l'on abandonne les blessés sur place lors d'une retraite ; pourtant, elle m'avait sauvé, mettant sa vie en danger. Certes, j'en aurais fait de même à sa place, mais je m'étonnais qu'elle m'accorde tant d'importance. Sa survie me semblait plus précieuse que la mienne. Contrairement à moi, quelque part dans ce continent l'attendait une famille. N'étais-je plus ce timide orphelin qui attirait l'aversion des enfants de son âge ?

Mes sentiments pour Neige grandissaient jour après jour, plus que je ne l'aurais cru possible. Il était devenu douloureux de les contraindre à mon seul cœur, mais comment pouvais-je lui avouer ce que j'éprouvais sans mettre notre amitié en péril ? Nous étions désormais inséparables, pourtant je cherchais à atteindre un bonheur toujours plus intense, au risque de tout perdre. Bercé par sa respiration régulière, je me laissais aller à lui ouvrir mon cœur ; tant qu'elle dormirait, mes paroles ne pourraient causer aucun tort.

– Neige, murmurais-je. Je comprends la raison pour laquelle tu m'as sauvé, mais serait-il possible que ce soit plus que ça ? Se pourrait-il que tu m'aimes autant que je t'aime ? C'est-à-dire… différemment.

Poussé par une irrésistible envie, je penchais la tête pour déposer un baiser sur son front. Une violente douleur me traversa le cou tandis qu'une plaie se déchirait, laissant couler un filet de sang. Étonné,

je poussais un hoquet de surprise tandis que l'élue de mon cœur tendait un bras pour stopper l'épanchement à l'aide d'un morceau de tissu.

– Arrête de faire des bêtises, maugréa-t-elle.

Un doute me parcourut dans un frisson glacial. Était-ce le baiser qui l'avait réveillée, ou mon monologue ? L'un était aussi gênant que l'autre. Je scrutais son visage ; si elle avait entendu mon discours, elle n'en laissait rien paraître.

Mon amie désinfecta la plaie béante, et y appliqua un nouveau bandage. En prenant soin de rester immobile tout au long de l'opération, je tentais de d'adopter un visage serein, en vain, tant le parfum enivrant de Neige à quelques centimètres de moi obnubilait mes pensées. Son travail terminé, elle ramena ses genoux sous son menton et garda une main sous ma mâchoire pour maintenir le pansement. Ses yeux d'un noir étincelant rencontrèrent les miens, et, fasciné par une telle beauté, je me noyais dans son regard. Des

rayons lumineux traversaient les parois de la cabane et projetaient des reflets dorés sur sa chevelure et son visage. Mon cœur s'emballa et mon amie, percevant mon pouls irrégulier, détourna les yeux.

– Repose-toi, commanda-t-elle.

Je rabattais mes paupières sur cette vision envoutante, mais mon esprit ne tarda pas à me ramener à la cause de mon état. J'ouvrais à nouveau les yeux. Neige me dévisageait, et je rougis malgré moi.

– Que s'est-il passé, après que je perde connaissance ? questionnais-je.

– Nous avons essuyé une dernière salve de projectiles ; leur cavalerie a ensuite chargé pour nous donner le coup de grâce, mais leurs chevaux se sont fait décimer sur les épées qui encombraient le champ de bataille. Ils ont fait demi-tour en abandonnant une partie de leurs effectifs. Pendant ce temps, je te ramenais près

de la colline où les généraux se regroupaient. Nous n'étions pas très nombreux à rentrer au campement ; beaucoup ont profité du chaos pour déserter. Les jours suivants, la majorité d'entre eux nous rejoignaient de nouveau ; trouver de la nourriture dans cette région désolée relève du miracle, ils ont donc préféré se rallier à nous plutôt que mourir de faim. Simultanément, l'ennemi tentait des assauts, mais une poignée d'archers suffisait à les maintenir à distance.

– Qui m'a soigné ?

– Tu es resté inconscient quatre jours ; pendant tout ce temps j'ai veillé sur toi, m'assura mon amie. À défaut de te coucher à terre, tu as tout de même eu le réflexe de protéger ton visage lors de l'impact, ce qui t'a sauvé la vie. Ton corps était couvert de fragments d'épée, mais j'ai réussi à tous les retirer.

Je me redressais péniblement pour voir à quel point le métal avait endommagé mon corps. Des pansements le masquaient presque entièrement, mais de petites bosses indiquaient chaque plaie. J'en comptais deux douzaines.

– Ne t'en fais pas, elles seront bientôt cicatrisées ; du moins si tu arrêtes de bouger, me rassura mon amie.

Je laissais mes paupières se fermer pour tenter de replonger dans le sommeil lorsque quelque chose effleura mes lèvres. Surpris, j'ouvrais les yeux.

– Alek, tu dois t'alimenter, me réprimanda Neige.

Elle m'avait glissé une sorte de pâte dans la bouche, et me tendait désormais une gourde d'eau. N'ayant pas la force de répliquer, j'avalais tous les aliments qu'elle me présentait.

– C'est infect, marmonnais-je en m'étouffant.

– Je te les ai préparés avec ce que j'ai pu trouver, critiqua mon amie. Les soldats qui ne peuvent se déplacer n'ont pas droit à leur ration.
– Oups, pardonne-moi, balbutiais-je.

Elle me jeta un regard noir, mais continua à me nourrir. Confus, je cherchais à formuler des excuses, ce que je n'avais jamais fait auparavant.

– Je dois te paraître ingrat…
– C'est peu dire, me coupa ma bienfaitrice.
– Je suis vraiment désolé, je ne savais pas ; comment puis-je me faire pardonner ?
– Commence par manger, gronda-t-elle.

Atterré, je reprenais mon repas en essayant de rester impassible en l'ingurgitant. Je tentais même un sourire, conscient que mon amie m'observait. Ma pitance terminée, le sommeil ne tarda pas à me rattraper. Je me laissais dévier vers cet autre monde ; un dernier regard vers l'élue de mon cœur imprima son image dans ma tête, tandis que je plongeais dans un torrent de rêves merveilleux.

Mission

Trois jours suffirent à me remettre sur pied, durant lesquels Neige ne me quitta que pour aller chercher notre pitance. Lorsque je me sentis enfin prêt, je quittais notre petite tente en sa compagnie. Après que mes yeux se furent habitués à la clarté du soleil, j'apercevais des constructions semblables à mon abri de fortune qui ponctuaient le versant de la colline, un peu plus haut en direction du camp adverse. Il était caché par le relief, mais de minces filets de fumée

trahissaient sa position. Je ramassais mon précieux arc, que mon amie avait récupéré le jour suivant la bataille, s'aventurant sur le no man's land séparant les deux ennemis. Comme à son habitude, elle avait fait fi de mes réprimandes, je m'étais donc résigné à la remercier.

Nous marchâmes quelques instants sans dire mot ; mes membres me paraissaient plus lourds que jamais après plusieurs jours d'inactivité. Les heures passaient rapidement tandis que nous vagabondions, et mon estomac ne tarda pas à manifester son mécontentement par une cacophonie discordante. Ces grognements arrachèrent un sourire à mon amie, si rare ces derniers temps. Elle me guida jusqu'à un bosquet traversé d'un fin ruisseau près duquel notre unité déjeunait, et nous nous joignîmes à eux.

J'écoutais les conversations des soldats d'une oreille distraite, toute mon attention étant dirigée sur mon repas. Lorsque mon écuelle fut vide, bien

trop rapidement à mon goût, je m'allongeais dans l'herbe grasse. Mon amie m'imita, et sa main frôla la mienne. Passionné, je glissais mes doigts entre les siens. Les épais nuages blancs couvrant le ciel drainaient la chaleur du soleil, mais la présence de celle que j'aimais réchauffait mon cœur.

Mon euphorie fut de courte durée ; Henzor, toujours aux aguets, était apparu au-dessus de nos têtes.

– Vous deux, suivez-moi, ordonna-t-il. Il semblait irrité, et je n'émis aucune protestation.

L'homme retourna prestement dans sa tente, dressée entre les arbres. Intrigués, nous le suivîmes sans broncher. Il resta quelques minutes à nous fixer sans dire mot, et je finis par lâcher la main de mon amie, à regret.

– Les marques d'affection entre soldats sont prohibées, nous rappela-t-il. Je pourrais vous renvoyer pour moins que ça.

Je demeurais impassible à ses menaces ; après les blessures et l'horreur de la guerre, les camps de travaux forcés me semblaient moins ignobles que le champ de bataille.

– Cependant, j'admire votre audace, reprit notre supérieur. Plutôt que de vous blâmer, je vais vous offrir une occasion de remonter dans mon estime.

L'homme saisit un parchemin vierge et le couvrit de diverses formes géométriques. Avant même que l'ancre ne fût séchée, il déposa le croquis face à nous. Armé d'un court bâton sculpté, Henzor pointa un ensemble de triangles, à l'une des extrémités de la carte.

– Ceci représente le camp adverse. Depuis le début des hostilités, nous pouvons observer le moindre de leurs déplacements, car ils se sont regroupés au centre de la plaine. Nous pouvons ainsi anticiper leurs assauts et les repousser aisément. Toutefois, ceci n'est pas à notre

avantage, car leurs machines de siège continuent d'avancer vers nous ; il est impensable de tenter de les détruire sur ce terrain plat où ils ne manqueraient pas de nous repérer.

– Quel rapport avec nous deux ? questionnais-je, intrigué par les révélations de l'homme à l'armure dorée.

– J'allais y venir, répondit-il patiemment. Tant qu'ils disposent de leurs machines de guerre, nous ne pouvons espérer les vaincre ; c'est pourquoi j'ai reçu l'ordre de former une unité pour saboter leur matériel. Cinq autres soldats vous accompagneront lors de cette mission, qui se doit d'être réussie. Si vous échouez, d'autres groupes vous succèderont, mais nul ne rentrera tant que les trois engins continueront d'avancer.

Au fur et à mesure que l'homme nous exposait son plan, j'examinais la carte pour déterminer le

chemin que nous aurions à parcourir. Une plaine dénudée d'arbres entourait le campement ennemi. Les trois trébuchets, que le militaire avait représentés par d'épaisses croix, étaient suivis d'une marée de triangles, formant une nuée qui s'étalait sur une dizaine de centimètres. Seul un assaut frontal pourrait atteindre les mastodontes, à condition de résister à leur pluie de pierres.

– C'est du suicide ! pensais-je à voix haute.
– Je ne me souviens pas vous avoir demandé votre avis, gronda le cruel personnage.

Je me tournais vers Neige, dont seuls les yeux trahissaient le découragement.

– On va mourir, bredouillais-je bêtement.

Mon amie s'empara de ma main, sous le regard exaspéré de l'officier.

– Préparez votre matériel, vous partirez à la faveur de la nuit, il faudra faire preuve de discrétion. Vous pouvez disposer, ajouta Henzor.

Abasourdi, je me laissais guider par le bras de ma compagne d'infortune. Lorsque nous arrivâmes enfin à notre habitation provisoire, je retrouvais mes esprits. Après tout, cette mission n'était qu'une nouvelle étape à franchir, guère plus périlleuse que les précédentes. Une profonde angoisse remplaça mon hébétude, et je me joignais à mon amie qui commençait déjà à préparer son équipement. Elle avait profité de sa deuxième excursion sur le champ de bataille pour récupérer quelques épées en plus de mon arc, mais je refusais celles qu'elle me proposait. Je préférais me munir uniquement d'une arme d'attaque à distance, pour ne pas m'encombrer d'une ferraille lourde et bruyante. Je sculptais quelques flèches rudimentaires à partir de branches rigides dont nous nous servions pour entretenir le feu ; une poche de tissu me ferait office de carquois pour les projectiles que je transportais.

Je ne m'arrêtais que lorsque le soleil atteignit l'horizon, illuminant l'azur de toutes les nuances du lilas. Je rattrapais Neige qui filait déjà vers le sommet d'une colline, et m'assis à ses côtés. Les nuages roses, l'horizon rouge vif, le soleil étincelant à travers de lointaines forêts ; toute cette nature me semblait merveilleuse, presque irréelle. Tandis que l'astre lumineux continuait de rétrécir, des étoiles apparaissaient de l'autre côté de la voûte céleste. La lune se révéla également sous nos yeux ébahis. Tous ces prodiges inconnus inondaient le ciel de leurs couleurs, et malgré leurs différences de contraste ils se côtoyaient dans une parfaite harmonie. Ce spectacle me laissa bouche bée ; sans l'homme, hachurant la plaine de l'ombre de ses tentes, la nature semblait s'accorder avec une homogénéité parfaite.

Sans crier gare, Neige posa sa tête sur mon épaule, augmentant encore la béatitude dans laquelle je me trouvais.

– C’est beau, murmura-t-elle.
– Presque autant que toi, ajoutais-je en passant un bras autour de ses épaules.

Nous restâmes ainsi jusqu’à ce que le soleil disparaisse totalement, et que les feux du camp ennemi nous ramènent à la dure réalité. Je poussais un soupir amer lorsque ma belle se défit de mon étreinte.

– Nous devons y aller, Alek.

Résigné, je rassemblais mon équipement et lui emboitais le pas vers le campement où Henzor nous attendait, entouré de cinq autres soldats.

– Vous voici enfin, gronda l’homme en croisant les bras sur sa poitrine. Si vous ne deviez pas partir sur-le-champ, vous auriez eu droit à quinze coups de fouet.

Je poussais un soupir de lassitude qui n’échappa pas à mon supérieur, dont le visage devint cramoisi. Il m’adressa un regard assassin, mais se garda de commenter mon comportement, et nous

présenta plutôt nos compagnons d'armes. Au vu de leur expression, j'en déduis qu'eux non plus n'avaient pas eu leur mot à dire quant à leur affectation. Mon regard fut tout de suite attiré par un colosse au visage familier. Il était le seul vétéran du groupe, les quatre autres soldats étant des hommes de notre unité. Henzor nous le présenta comme Hoït ; ce serait lui qui dirigerait cette opération. Je creusais dans ma mémoire pour tenter de me souvenir du lieu où je l'avais rencontré lorsqu'il m'adressa un sourire carnassier.

– Alors comme ça te revoilà. Tu t'es bien moqué de nous en faisant le mort, la dernière fois. N'espère pas renouveler cet exploit ; je te broierais le crâne avant de t'abandonner sur le bord d'un chemin, si tu essayes à nouveau de déserter.

Je déglutis avec difficulté ; je l'avais connu après l'attaque de mon village, au royaume d'Ostan. Cet homme possédait une force monstrueuse ; à

l'époque, il n'avait fait qu'une bouchée de l'épaisse porte qui gardait ma cellule.

Les autres guerriers paraissaient fluets à côté du colosse, mais n'en étaient pas moins vigoureux. Plusieurs d'entre eux arboraient de légères blessures, sûrement infligées lors des rixes quotidiennes qui suivaient les soirées bien arrosées. Il ne serait pas facile de passer inaperçu avec une pareille troupe, d'autant plus que nous devrions suivre les ordres de Hoït.

– Je vois que vous vous connaissez déjà, gloussa Henzor en feignant l'étonnement. Il est temps de partir.
– À vos ordres. Nous reviendrons vainqueurs, ou ne reviendrons pas ! tonna le colosse en le saluant.

Notre supérieur lui rendit son salut, signifiant que nous devions nous mettre en route.

Il faisait nuit noire, la lune étant cachée par une épaisse couche de nuages. Seuls les feux du campement adverse permettaient de nous orienter, tandis que les quelques mots que nous échangions nous reliaient au groupe, moins sûrement cependant que le bras que je partageais avec mon amie. Je remerciais la nature de nous offrir de telles conditions ; il nous arrivait de trébucher ou de nous écorcher, mais l'obscurité nous cachait aux yeux de l'ennemi.

Lorsque nous arrivâmes assez près des sentinelles pour pouvoir distinguer le blanc de leurs yeux, nous continuâmes notre progression en rampant sur le sol aride, et nous cessâmes nos signaux sonores. Par précaution, je dégageais silencieusement mon arc de son pan de tissu et l'armais d'une flèche. Les trébuchets, en avant-garde du campement, étaient entourés d'une demi-douzaine de gardes chacun, soit près d'une vingtaine de soldats prêts à nous massacrer à vue.

Notre troupe s'étant arrêtée, j'en profitais pour détailler nos adversaires. La moitié disposait d'une arbalète chargée, tandis que les autres, l'épée au clair, arboraient un large bouclier aux couleurs d'Ostan. Toutefois, quelques-uns s'étaient rassemblés autour d'un tonneau de bière, et ne semblaient plus en mesure de combattre. La boisson coulait sans discontinuer, formant des sillons sur le sol aride. Même si nous disposions de l'effet de surprise, je doutais que notre troupe parvienne à tenir tête à autant d'adversaires. Ce ne fut pas l'avis de Hoït qui, sans crier gare, bondit sur l'ennemi le plus proche et le transperça de sa lame. Aussitôt, mes autres compagnons fonçaient tête baissée dans la mêlée, réduisant d'un quart l'effectif de nos adversaires en seulement quelques coups d'épée. Cependant, leur hébétude ne dura que quelques instants, et ils ripostèrent avec la même hargne. Une volée de carreaux fendit l'air, abatant deux des nôtres. Tapi dans l'ombre, je

décochais mes flèches avec précision, visant le groupe d'arbalétriers qui rechargeaient lentement. Je gardais ma conscience enfouie au plus profond de mon être, pour ne pas penser que chacun de mes tirs mettait fin à une vie humaine. Il ne fallait pas réfléchir, juste tirer. Tirer pour me protéger, et épargner mes semblables d'une mort certaine. Je gardais un œil attentif sur mon amie, qui se battait seule contre quatre hommes, pour pouvoir lui venir en aide au besoin.

Malgré l'énergie que mes compagnons déployaient, les fantassins contraient habilement leurs attaques, cherchant à faire durer le combat en attendant l'arrivée de renforts. De mon côté, je me targuais de mon efficacité ; les unes après les autres, mes flèches transperçaient les arbalétriers. Paniqués par ces projectiles sortant de l'ombre, ils tiraient au hasard vers leur source, mais sans parvenir à m'atteindre. Leurs alliés, distraits par le ballet des carreaux qui les frôlaient, relâchaient peu

à peu leur attention. Cette erreur fut fatale à plusieurs d'entre eux, ramenant ainsi nos effectifs à un contre deux.

Alors que la bataille tournait à notre avantage, les premiers renforts arrivèrent. La dizaine de survivants, soulagés, leur adressèrent de grands signes en courant vers eux. Hoït, impitoyable, s'empara d'une épée trainant au sol et la propulsa à pleine vitesse vers l'un des fuyards ; elle tournoya quelques instants dans les airs puis se ficha dans son dos avec un bruit effroyable.

– Lâches ! hurla le colosse en lançant une nouvelle lame sur un guerrier d'Ostan à portée.

La fureur du combat leur ayant fait perdre notre objectif de vue, les deux autres hommes survivants de notre groupe imitèrent le géant qui poursuivait les rescapés, faisant fi de la vague de soldats qui avançait vers eux.

Je sortais de ma cachette et rejoignais Neige, qui cherchait déjà une solution pour mettre hors d'état

de marche les trois trébuchets avant que toute l'armée ennemie ne se déverse sur nous. Pendant qu'elle coupait une à une toutes les cordes, je perçais les tonneaux de bière, répandant l'alcool inflammable autour des machines de guerre. À la moindre étincelle, les structures de bois finiraient en cendre.

Soudain, Hoït, suivi de ses deux compagnons d'armes, passa devant nous.

– Retenez-les ! ordonna-t-il en continuant de courir vers les collines qui abritaient notre armée.

Simultanément, le sol se mit à trembler sous la masse de guerriers qui approchait ; des centaines d'hommes assoiffés de sang convergeaient vers nous. Sans même échanger une parole, Neige et moi nous élançâmes à la suite de nos compagnons. Je m'emparais d'un flambeau, mais déjà les guerriers arrivaient au niveau des trébuchets ; il était trop tard pour revenir sur mes pas et incendier

les trois engins, même sans espoirs de retour. J'allais abandonner mon fardeau lorsqu'une idée lumineuse me vint. Voyant que j'arrêtais de courir, mon amie vint à mes côtés, prête à me défendre jusqu'à la mort.

– Que fais-tu ? s'écria-t-elle.
– Nous avons encore une chance de rentrer la tête haute.

J'enroulais l'extrémité d'une de mes flèches dans un pan de tissu et y mettais le feu. Après quelques secondes de visée, je décochais le projectile enflammé, en espérant qu'il parvienne jusqu'à la marre d'alcool.

Le trait lumineux fendit la noirceur de la nuit d'une trainée incertaine ; la flamme vacillante semblait prête à s'éteindre à tout moment. Nos ennemis s'étaient immobilisés et suivaient des yeux la trajectoire de notre ultime espoir ; cependant, eux n'avaient pas remarqué le liquide inflammable dans lequel ils pataugeaient.

Anxieux, je portais mes mains à mon cou et serrais mon médaillon. À ma grande surprise, la racine noueuse qui entourait le morceau de fer se désagrégea entre mes doigts. Aussitôt, mon projectile s'illumina d'un halo bleuté, et une traînée enflammée se forma sur son passage. La flèche, désormais transformée en une colonne incandescente, accéléra brusquement en plongeant vers le sol. Le déluge de flammes s'y abattit avec un bruit assourdissant, avant même que l'attroupement de guerriers n'ait le temps de réagir. L'impact engloutit les trois machines de guerre, tandis qu'une puissante onde de choc secouait toute la plaine, nous projetant au sol.

Sonné par la brutalité de ma chute, mes premières pensées furent pour mon amie. Je prononçais son nom, mais le seul son qui parvenait encore à mes oreilles était celui de mon cœur battant la chamade. Je me levais tant bien que mal ; elle était couchée près de moi, mais ne semblait

pas blessée. Malgré les élancements de mon corps endolori, je l'aidais à se remettre sur pieds, avant de reporter mon attention sur le cataclysme. Des gerbes de flammes s'échappaient de la terre calcinée, noircie par l'explosion qui y avait laissé un large cratère. Il ne restait des trébuchets que quelques poutres calcinées, et les hommes qui se trouvaient autour avant l'impact étaient encore plus à plaindre ; seuls quelques corps décharnés témoignaient encore de leur présence quelques instants plus tôt. Le brasier ardent continuait de brûler, entretenu par les centaines de litres de combustible ; l'armée ennemie ne pourrait pas franchir cet obstacle pour continuer notre traque.

Mon ouïe revenant peu à peu, je parvins à différencier les mots que Neige m'adressait du sifflement de mes tympans.

– Alek ? Alek ! Qu'est-ce que c'était ?

– Je n'en sais rien… ça doit être tout cet alcool qui a provoqué l'explosion, tentais-je d'expliquer.
– Et la grande lumière, c'était quoi ?
– Aucune idée, balbutiais-je.

Perdu dans mes pensées, je palpais le médaillon qui pendait à mon cou. La racine qui l'entourait avait disparu, ne laissant qu'une plaque métallique glacée. La décomposition du végétal coïncidait trop exactement avec l'éclair lumineux pour douter du lien qui les unissait. J'ignorais encore quels pouvoirs possédait cette amulette, mais j'étais désormais persuadé qu'elle avait un rapport avec ce déchainement de flammes.

Alors que je cherchais une explication rationnelle, un événement semblable me revint en mémoire, bien que de moindre envergure. Il y a quelques années, alors que je venais de m'échapper du détachement de guerriers d'Ellam censés me conduire au pays, j'avais abattu un cerf dont

l'encolure, à l'endroit où s'était fichée ma flèche, présentait de légères traces de brûlures. Certes, l'explosion d'aujourd'hui n'avait rien à envier à ces quelques flammèches, mais ces épisodes se ressemblaient trop pour laisser croire à une coïncidence. Pourtant, à l'époque, Neige ne m'avait pas encore fait don du médaillon, qu'elle portait alors sur elle à des lieues de ma zone de chasse. Ma seule autre possession, non des moindres, se limitait alors à l'arc trouvé par hasard tandis que j'escaladais le pic du Faïten.

J'exprimais mes doutes à voix haute, mais mon amie m'avoua qu'elle n'en savait guère plus que moi à propos du présent de sa mère. Toutefois, ayant été instruite durant son enfance, elle reconnut dans mes méditations les traces d'une légende.

– Je n'y croyais pas il y a encore quelques jours, mais après ce qui vient de se passer tout me semble possible, me prévint-elle. On dit qu'il y a encore quelques siècles, les hommes

possédaient six armes divines d'une puissance inouïe, qui auraient autrefois appartenu aux anges protecteurs.

– Qui sont-ils ? l'interrompais-je.

Elle leva les yeux au ciel, effarée par mon ignorance.

– Les anges, création du dieu Terh, ont eu pour mission de veiller à ce que l'espèce humaine perdure. Ils ont trépassé sous la colère du créateur qui cherchait à nous anéantir en réponse à notre premier pêché.

Je contemplais mon arc ; la lueur du brasier se reflétait sur toute la longueur de la tige métallique, tandis qu'à chaque extrémité les rubis étincelaient d'un éclat irréel. Ainsi, cette arme serait vieille comme le monde ? En l'observant sous cet angle, avec ses reflets envoutants, je ne parvenais plus à douter de son origine divine.

– Sais-tu comment je pourrais maitriser son pouvoir ?

– Je l'ignore. Il n'est pas fait grande éloge des hommes qui se sont servis de cette puissance ; la terreur qu'inspirait celles-ci leur a permis d'assouvir leurs rêves de conquêtes, mais nul n'a vécu bien longtemps, me sermonna Neige.
– Je n'ai pas cette ambition, la rassurais-je.
– Je sais bien, Alek, mais d'autres seraient prêts à tout pour posséder cet arc. Si quelqu'un apprend qu'il est un armicide, nous ne serons plus en sécurité nulle part.
– Un armicide ? m'étonnais-je une nouvelle fois.
– C'est ainsi que sont nommées ces reliques, précisa-t-elle. Tu prends ton rôle de soldat trop à cœur, ne te crois pas obligé de tout ignorer de notre monde, me taquina-t-elle.

Avant même que je n'ouvre la bouche pour répliquer, trois silhouettes sortirent de l'ombre.

– Vous voilà enfin, grogna Hoït en me bousculant. Qu'avez donc fait ?

– Nous avons fait ce qui était convenu ; les trois trébuchets sont hors d'état de marche, exposais-je avec une fausse modestie.
– Je t'ai vu, c'était de la magie ! cria le guerrier d'une voix nasillarde.
– Allons, ça n'existe pas, la magie, ricana mon amie.

Le colosse nous tourna le dos en cherchant du soutien parmi ses deux compagnons d'armes, qui, bouche bée, n'osaient prendre son parti par crainte de se ridiculiser. Neige esquissa un mouvement de tête dans ma direction, m'invitant à dissimuler mon arc avant que le soldat ne s'y intéresse ; je suivais son conseil tandis que l'imposant guerrier, vaincu, s'en retournait en direction de notre campement. Soulagé que cette mission touche enfin à sa fin, je lui emboitais le pas.

L’assassin

Alors que je marchais l’esprit en paix, je remarquais que le sommet des reliefs qui camouflaient notre armée s’était illuminé de centaines de torches depuis notre départ. J’échangeais un regard inquiet avec Neige ; j’aurais espéré rentrer en toute discrétion et profiter d’une longue nuit de repos, avant de devoir expliquer l’origine du déluge de flammes qui les avait sans doute tous tirés de leur sommeil. En tête du groupe, Hoït pressait le pas, fier que sa

première mission en tant qu'homme de commandement se soit soldée par une réussite. L'étrange explosion semblait lui être sortie de la tête, n'y laissant que son imagination ; même de dos, on pouvait deviner ses signes jubilatoires. Je connaissais suffisamment le personnage pour savoir qu'il chercherait à s'attribuer tout le mérite de notre succès, l'occasion étant trop bonne pour laisser passer une telle chance. Ceci allait simplifier grandement la suite des événements ; nous n'aurions qu'à nous contenter de certifier ses dires pour conserver notre prospérité, sans que quiconque ne puisse soupçonner les étranges pouvoirs de mon arc. J'allais partager mes convictions avec Neige lorsque celle-ci se rapprocha de moi, et me chuchota les mêmes mots à l'oreille, faisant échos à mes pensées. Après un sourire entendu, nous poursuivîmes notre route.

Lorsque nous fûmes suffisamment près de la marée humaine pour que leurs torches découpent nos silhouettes dans l'obscurité, des murmures parcoururent la foule. Seuls les généraux étaient dans le secret de notre mission ; sans doute les soldats s'attendaient-ils à apercevoir plusieurs centaines d'hommes triomphants. Il était difficile de concevoir qu'autant de dégâts aient pu être infligés par une poignée de soldats. Le mur humain s'ouvrit pour laisser passer un prestigieux personnage, suivi d'Henzor, deux pas en retrait.

– Echir, frère du Roi et général des armées d'Ellam, annonça notre officier de vive voix.

L'homme s'arrêta face à nous et nous nous mîmes un genou en terre dans une posture respectueuse.

– Relevez-vous, mes braves.

Nous suivîmes son ordre, et je redressais la tête pour détailler le personnage en prenant soin de ne pas croiser ses yeux, ce qu'il aurait pu prendre pour de l'insolence. Sa tunique était ornée de

somptueux tissus aux couleurs d'Ellam, recouverts par une mince cuirasse d'or. Celle-ci n'avait d'autre utilité que d'indiquer son grade, le général des armées n'ayant jamais connu l'angoisse d'un champ de bataille ; cependant, il dégageait une aura de pouvoir intimidante qui éclipsa les mœurs que les dirigeants m'inspiraient. Il devait être âgé de quatre décennies, comme en témoignaient les rides naissantes sur son front et au coin de ses yeux.

– Ce que vous avez accompli aujourd'hui est un fait d'armes digne des plus grands héros. Contez nous votre périple, que nos instructeurs puissent s'inspirer de votre stratégie, et que votre légende perdure à travers le temps, nous sollicita Echir.

Les deux militaires rescapés de notre groupe se tournèrent vers nous, mais ce fût Hoït qui prit la parole.

– Les soldats ennemis chargés de protéger les trébuchets étaient quatre fois plus nombreux que nous, mais, n'écoutant que mon courage, j'ai engagé les combats. Leur surnombre ne nous a pas empêchés de les anéantir, alors que seuls deux hommes sous mon commandement tombaient, atteints par les flèches de leurs vils arbalétriers. Certains des leurs ont même tenté de fuir, mais je me suis fait un devoir de leur épargner la honte de la désertion.
– Tout cela est impressionnant, mais qu'en est-il de cette explosion que nous avons tous ressentie ? s'enquit le général des armées avec patience.

Hoït hésita quelques instants, mais camoufla son doute en faisant mine de s'éclaircir la gorge, trop lentement toutefois pour être convainquant. Des murmures parcoururent la foule, qui commençait à douter que notre maigre détachement ait pu exterminer autant de nos ennemis.

– Ne nous faites pas languir plus longtemps, le pria Echir.

Voyant que le colosse ne savait que répondre, je prenais mon courage à deux mains pour oublier que des centaines d'yeux me fixaient, et je me lançais dans un discours préparé à la hâte.

– Votre Éminence, si vous le permettez, je me propose de narrer les événements ; Hoït est bien trop modeste pour cela, mentis-je avec assurance.

– Faites.

Je reprenais mon souffle, et portais haut ma voix pour me faire entendre des soldats rassemblés autour de nous. Je devais détourner l'attention de mon exploit pour reporter tout le mérite sur mon supérieur ; il était trop orgueilleux pour le démentir, et ainsi nul ne soupçonnerait l'étrange arme en ma possession.

– Pendant que nous terrassions nos adversaires, leurs renforts faisaient route pour nous

empêcher de mener notre mission à terme. Nous avons donc entreprit de saboter les trois trébuchets en détruisant tout ce que nous pouvions, mais cela n'aurait pas suffi à les mettre définitivement hors d'état de fonctionner. C'est alors qu'en apercevant quelques volumineux tonneaux d'alcool destinés à donner du courage aux soldats de gardes, Hoït a eu l'idée de les répandre. Alors que l'armée ennemie se rapprochait dangereusement, il y mit le feu, et le résultat fut bien au-dessus de nos espérances ; en plus de détruire les machines de guerre, l'incendie toucha également nos poursuivants.

Je me taisais, guettant la réaction des survivants de notre groupe ; mon mensonge ne leur avait pas échappé, mais aucun d'entre eux ne me contredit. Dans l'assemblée, des éclats de voix commençaient à retentir à la gloire de Hoït. Près de moi, Neige paraissait inquiète ; il était peu

probable qu'un incendie ait pu être à l'origine d'une secousse si forte, et sans doute quelques hommes douteraient-ils de ma version, mais il était trop tard désormais pour la corriger.

Echir leva les bras pour faire taire la foule, qui s'apaisa immédiatement. Il marcha jusqu'à moi, et je retins ma respiration. Seul le tambourinement de mon cœur perturbait le silence qui s'installa alors. L'illustre personnage posa une main sur mon épaule, comme il l'aurait fait pour un camarade.

– Tu mens, chuchota-t-il à mon oreille pour que moi seul puisse l'entendre. Je sais reconnaître là l'œuvre d'une arme des anges.

L'angoisse s'empara de moi, et je songeais à tourner les talons pour m'enfuir. Comme s'il lisait dans mes pensées, sa prise sur mon épaule se raffermit.

– Si tu m'obéis, je ne te ferais pas de mal, continua-t-il d'une voix apaisante.

L'homme à la cuirasse d'or se détourna de moi, et alla féliciter chacun de mes compagnons d'armes.

– Ces soldats sont désormais parmi les plus valeureux de notre armée, tonna-t-il. Contez leur histoire au monde, et que nos ennemis tremblent de peur devant notre puissance !

L'engouement du chef des armées stimula les milliers de guerriers, qui poussèrent un cri victorieux.

– Laissons donc ces braves se reposer comme ils le méritent, reprit-il à mon grand soulagement.

La foule se dispersa, les hommes rejoignant leur campement pour fêter le renversement de situation ; la disparition des terrifiantes machines avait fait renaître l'espoir.

Profitant de la cohue, je rejoignais Neige ; si je devais m'enfuir, je ne partirais pas sans elle.

– Echir sait que mon armicide est à l'origine de l'explosion. Nous devons partir, murmurais-je.

– Il est trop tard, répondit-elle en regardant par-dessus mon épaule.

Je me retournais, et repérais immédiatement le général des armées, fendant la foule dans sa somptueuse cuirasse. Il était impensable d'essayer de lui fausser compagnie, maintenant qu'il nous avait remarqués. Résigné, je le rejoignais lorsqu'il m'invita à le suivre.

– Je viens avec toi, s'imposa mon amie.

Occupé comme je l'étais par mes angoisses, je n'eus pas le cœur à la contredire, et nous marchâmes à la suite du prestigieux personnage.

La demeure d'Echir, autour de laquelle s'étaient implantées les tentes, ressemblait à un véritable fort. Une haute palissade, précédée d'une tranchée remplie d'eau, masquait entièrement la bâtisse fraichement construite en son centre. Le maitre des lieux s'arrêta alors que le pont-levis improvisé entamait sa descente pour nous permettre l'accès, et m'amena à l'écart de mon amie.

– Est-elle au courant ? s'enquit le maitre des lieux en la pointant du doigt.

L'intéressée, qui ne nous avait pas quittés des yeux, fronça les sourcils devant ces cachoteries. Devais-je dire toute la vérité, ou cela la condamnerait-elle tout autant que moi ?

– Pas la peine de mentir, tu le fais très mal, rétorqua Echir devant mon hésitation.

Il l'invita d'un geste à nous suivre à l'intérieur de sa demeure, et elle accouru pour me rejoindre, faisant fi du danger. J'ignorais ce qui nous attendait par la suite, mais je me réjouissais que Neige m'accompagne dans cette épreuve, en dépit des risques.

– C'est ce qu'on appelle se jeter dans la gueule du loup, plaisanta-t-elle pour me détendre.

Malgré sa bonne volonté, mon angoisse demeurait toujours ; j'ignorais ce que le général des armées comptait faire de nous. Une telle arme pouvait renverser le cours d'une guerre ; je nourrissais le

vain espoir qu'il se contenterait de s'en emparer, et qu'il nous rendrait notre liberté pour service rendu à la nation.

Nous pénétrâmes dans la bâtisse de bois, richement décorée en son intérieur. Un immense portrait du roi couvrait le mur nous faisant face, tandis que les trois autres murs exposaient divers trophées de guerre. Devant l'effigie du souverain s'étendait un bureau surchargé d'ornements où reposait une carte représentant les deux royaumes. Au plafond, une immense fresque représentait une scène de bataille. Déplacer toutes ces merveilles sans les endommager à chaque mouvement de l'armée devait demander un travail colossal ; je trouvais inconvenant le contraste entre son mode de vie et celui de ses subalternes.

Il congédia ses domestiques et les quelques privilégiés qui avaient accès à ce lieu, et nous invita à nous asseoir, toujours avec la même

politesse. Le prestigieux personnage temporisa un moment, en faisant preuve d'une civilité qui mit mes nerfs à cran, avant de briser le silence.

– À part vous deux, quelqu'un d'autre saurait-il de quoi ton arme est capable ? demanda-t-il sans préambule.
– Les soldats qui nous accompagnaient ont vu en partie ce qu'il s'est passé, mais ils n'ont pas fait le lien avec mon arme, estimais-je
– Je préfère ne prendre aucun risque. Je vous défends d'en parler à quiconque, et ce quel que soit son grade, imposa-t-il.

Sans une explication, Echir s'abaissa et entreprit de rouler le tapis au centre de la pièce. Neige et moi échangeâmes un regard interrogateur, mais le général mena sa tâche à terme sans se justifier, découvrant une trappe enchâssée dans le plancher de bois. Il déverrouilla le loquet, puis nous tourna le dos pour contempler le portrait de son frère d'un air songeur.

Sans un bruit, la trappe se souleva imperceptiblement, et un objet rond glissa sur le sol. Après une brève détonation, il disparut dans une pluie d'étincelles, diffusant un écran de fumée qui emplit toute la pièce. Le voile grisâtre ne tarda pas à se dissiper, découvrant une ombre au centre de la pièce.

– Cesse donc ces artifices, maugréa Echir.

– À votre aise, messire.

Je sursautais lorsque je compris que la voix venait du monticule informe à quelques pas de nous. Celui-ci se redressa ; c'était en fait un homme couvert d'une grande cape surmontée d'un capuchon. Seul son visage était visible sous les nombreuses couches de tissu, aussi sombres que la cave où il vivait.

Lorsque nos regards se croisèrent, je détournais les yeux. Un battement de cils plus tard, je sentais la morsure glacée du métal sur la peau dénudée de mon cou. L'homme s'était déplacé si rapidement

que je n'avais pas eu le temps de réagir. Mon amie esquissa un mouvement pour me venir en aide, mais aussitôt un poignard sortait de son autre manche pour la menacer elle aussi.

– Cela suffit, le stoppa Echir. Ils ne sont pas les cibles.

L'individu encapuchonné nous libéra et alla poser un genou en terre devant le maitre des lieux. J'essuyais machinalement le mince filet de sang qui suintait de l'entaille qu'avait laissée sa lame. L'esprit embrouillé par la peur, je sentais mon cœur cognant contre mes tempes. Il lui aurait suffi d'une flexion de poignet pour mettre fin à nos deux vies. Neige semblait tout autant affectée, mais nous n'échangeâmes aucune parole, nous contentant seulement d'observer la suite des événements.

– Messire, sauf votre respect, nous nous devons de garder mon existence secrète ; ils ne peuvent quitter ce lieu saufs, plaida-t-il.

– Il nous faut préserver ces deux-là, je leur réserve un tout autre destin, trancha Echir. Trouve Hoït et les deux hommes qui ont participé à la mission.
– Qu'allez-vous leur faire ? les coupa Neige.
– Éviter que la rumeur ne se propage, répondit Echir sans faire preuve d'aucune émotion. Tout le monde pensera à un assassinat perpétré par les troupes ennemies, en représailles du carnage auquel ils ont pris part.
– Tuer trois de vos propres soldats ? Vous n'avez pas le droit, c'est monstrueux ! s'entêta mon amie.

Discrètement, je lui soufflais de ne pas insister davantage, bien que les mêmes indignations me traversaient l'esprit. J'avais toujours en mémoire la vivacité de l'assassin qui nous exécuterait à la moindre résistance. Malgré mes mises en garde, elle continua de dévisager l'illustre personnage de son regard le plus noir.

– Sachez, Mademoiselle, qu'en ces lieux je possède tous les droits, affirma-t-il. Vous subirez le même sort si vous continuez à me tenir tête.

D'un geste de la main, le général des armées congédia l'homme encapuchonné, coupant court à la conversation. Celui-ci sortit discrètement, se fondant dans l'obscurité matinale.

Armicides

Depuis le départ de l'assassin, un silence pesant était tombé sur la pièce. Un verre d'alcool à la main, Echir nous dévisageait sans gêne. L'ordre d'exécution qu'il venait de donner ne semblait nullement le déranger, et j'aperçus même un sourire de contentement éclairer son visage, tandis que mon amie bouillonnait intérieurement à mes côtés.

– Puisque les soldats supposeront qu'après avoir occis vos compagnons, les prétendus assassins

ennemis viendront s'en prendre à vous, je vous allouerais une unité de dix hommes chargés de votre protection, commença le général des armées.

– Dites plutôt que vous souhaitez garder un œil sur nous, répliqua Neige.

– Cela va de soi, gloussa l'homme. Désormais, je serais votre seul supérieur ; vous n'aurez cependant aucun droit de commandement, au même titre que mon homme de main.

Je songeais à la cave obscure où le mystérieux personnage vivait ; serions-nous détenus dans les mêmes conditions ? J'eus du mal à m'imaginer couvert de haillons encrassés, arpentant ces lieux obscurs en l'attente d'un ordre. Comme pour répondre à mes pensées, Echir désigna un emplacement sur une carte du campement.

– Vous aurez droit à une tente pour vous seuls ici, dit-il en pointant les abords du fossé qui entourait sa demeure.

Je restais perplexe face à la générosité du maitre des lieux ; les tentes étaient d'ordinaire réservées aux hauts gradés.

– Pourquoi ne prendriez-vous pas mon armicide, pour ensuite nous rendre notre liberté ? demandais-je directement, lassé par tant d'intrigues.

Le général m'adressa un sourire carnassier qui me fit frissonner. Il se dirigea vers son imposant bureau, puis fit pivoter un pied de celui-ci. Un déclic métallique résonna dans la structure, tandis qu'un mince orifice se perça sur le flanc, découvrant un pommeau métallique. Echir la saisit, et défourailla une précieuse épée.

– La voilà, la raison, répondit-il en faisant tournoyer habilement l'arme.

Immédiatement, mon regard se porta sur les sculptures qui ornaient la garde. Semblables à celles de mon arc, celles-ci se terminaient à chaque extrémité par une sphère d'un métal étincelant.

– Un armicide ? balbutiais-je.
– Oui. L'épée d'un ange, capable de plier la terre à sa volonté, cita Echir. Un homme ne peut posséder guère plus d'une de ces reliques, au risque de perdre la vie. J'aurais certes pu charger un autre soldat de mettre cette arme à mon service, mais ce serait trop dangereux ; l'ambition peut pousser certains hommes à trahir leurs supérieurs. Quant à toi, tu n'as pas suffisamment d'aspirations pour en arriver là.

Je sortis mon arc de dessous ma tunique. Le soleil filtrant à travers la fenêtre se refléta sur les rubis, emplissant la pièce de reflets rouge vif. Echir posa des yeux emplis de convoitise sur cette arme éclatante.

– Voulez-vous l'essayer ? demanda Neige avec ironie, sachant que cela le tuerait à coup sûr.

Il ne releva pas la boutade, mais je ne pus m'empêcher de sourire. Lorsque mon amie se pencha vers moi pour me chuchoter qu'elle ne

plaisantait qu'à demi-mot, le maitre des lieux la toisa avec aversion.

– Comment se fait-il que nos armicides n'aient pas tous les mêmes pierres précieuses ? demandais-je pour détendre l'atmosphère.
– Chaque arme des anges permet de contrôler un des éléments qui composent notre monde, répondit-il. Mon épée, sertie de diamants, me permet de manier la terre. Tu l'auras sans doute remarqué, ton arc, avec ses deux rubis, permet de générer le feu.
– Et qu'en est-il des autres armicides ? le questionnais-je.

Echir écarta les bras, puis leva la tête vers le plafond d'un geste théâtral.

– Cette fresque représente le combat des six anges face à Terh, commenta-t-il.

Je portais mon regard sur l'œuvre horizontale. Le dieu du monde n'était représenté que par une silhouette sombre rehaussée de deux fentes, là où

auraient dû se trouver ses yeux. Les anges lui faisaient face, rayonnants de splendeur. Le visage des protecteurs de l'humanité était d'une symétrie parfaite, dénudée d'imperfections. Seul leur crâne chauve dépassait d'une tunique immaculée, et je n'aurais su dire s'il s'agissait là d'hommes ou de femmes. Une rune lumineuse, gravée sur leur torse, trahissait leur appartenance au monde divin. Elle brillait si fort qu'il était possible de la distinguer au travers de leur tunique de tissu.

Si les six possédaient la même apparence, leurs armes permettaient tout de même de les différencier. Le détenteur de l'arc attira tout de suite mon regard. Son arme était en tout point similaire à la mienne, comme si l'auteur du tableau l'avait lui-même détenue. Je fis le même constat pour l'épée d'Echir.

– Ces reliques sont impressionnantes, n'est-ce pas ? Tu connais déjà deux d'entre elles. Le marteau, serti d'or, permet de maitriser la

foudre. La hache, alliée au saphir, commande l'eau. Les émeraudes encastrées dans la dague permettent de plier l'air à sa volonté, énuméra Echir.

– Et le bâton ? questionnais-je.

– J'allais y venir. Il est composé d'un alliage des cinq pierres précieuses. C'est le plus puissant de tous ; son pouvoir est celui de la vie. Il peut tuer au moindre contact, et l'on dit même que son possesseur est en mesure de ressusciter les morts. L'œuvre que vous voyez là est la seule à représenter cet armicide ; de mémoire d'homme, personne n'en a jamais disposé.

Malgré l'impressionnant pouvoir qu'Echir prêtait à cette arme, l'ange sur la fresque pointait le bâton vers ses semblables, et non vers leur créateur. Je répétais mes interrogations à voix haute.

– Terh n'est pas vivant, ils n'ont donc pas pu l'occire de cette manière, répondit-il. Le détenteur du bâton utilisait le pouvoir de la vie

pour régénérer ses alliés, c'est pour cette raison que le combat éprouva tant le créateur ; il a dû attendre que Bâton ait utilisé toute son énergie pour y mettre un terme.

– Les anges portent le nom de leur arme, m'expliqua mon amie pour devancer ma question.

– Il est plus crédible que ce soit nos armes qui portent leurs noms, rectifia Echir avec dédain.

Neige lui jeta un regard noir, que le général des armées s'empressa de lui rendre. Ils se toisèrent ainsi plusieurs minutes durant. Au vu du caractère de notre supérieur, je me doutais qu'il l'aurait déjà fait exécuter s'il n'avait pas eu besoin d'elle pour me contraindre à lui obéir.

Un grincement de porte détourna leur attention. L'instant d'après, l'assassin faisait face à Echir.

– Mission accomplie. Aucun témoin, susurra-t-il.

L'intéressé acquiesça, et son homme de main repartit de lui-même dans la cave.

– C’est monstrueux, le condamna Neige.
– Vous êtes mal placés pour me faire la morale, après le carnage que vous venez de perpétrer. Cependant, quelque chose m’étonne. Même en y mettant toute ta force vitale, ton armicide n’aurait pas pu être en mesure de déchainer le feu dans de telles proportions. D’où as-tu tiré cette énergie ?

Ma main se porta compulsivement à mon médaillon. La racine noueuse qui l’entourait auparavant commençait à réapparaitre, comme si l’objet se régénérait de lui-même. Seul ce bijou pouvait expliquer ce qu’il s’était produit. Je décidais de cacher son existence au général, sans quoi j’étais certain qu’il s’en emparerait afin d’augmenter la puissance de son propre armicide.

– Je n’en sais rien, mentis-je.
– Nous tâcherons de le découvrir. Mais là n’est pas notre priorité à l’heure actuelle, ajouta Echir. Grâce à votre exploit, l’ennemi est

considérablement affaibli. Il nous faut achever leur bataillon, et nous pourrons ainsi pénétrer en Ostan.

Je songeais avec effroi que mon action allait être à l'origine d'une véritable boucherie. Certes, je n'avais fait qu'exécuter les ordres avec brio, épargnant ainsi la vie de nombre de mes semblables, mais qui exposerait mon ancienne patrie à un massacre.

– Reposez-vous quelque peu, reprit le général, nous lancerons l'assaut aujourd'hui même.

Le maitre des lieux nous indiqua la porte où nous attendait un détachement de dix soldats. Ils nous escortèrent jusqu'à la tente qui nous avait été promise.

Bien que celle-ci pût tous nous abriter, les guerriers s'installèrent autour de l'abri. À l'intérieur été dressée une table garnie de mets bien supérieurs à ce dont nous avions droit d'ordinaire.

– Echir essaye d'acheter notre loyauté, constata Neige.
– Il faut bien que nous mangions, la tempérais-je.

Tiraillé par la faim, je me laissai tenter par les plats odorants. Mon amie hésita un instant à succomber aux largesses de notre supérieur, avant de s'attabler face à moi.

Une fois rassasié, je m'affalai sur l'une des deux couchettes. Je n'avais pas dormi depuis l'avant-veille ; il me fallait du repos si je voulais posséder tous mes moyens pour la bataille qui se préparait. Alors que le sommeil me gagnait, Neige, sur le lit opposé, prononça mon nom.

– Qu'y a-t-il ? la questionnais-je.
– N'appréhendes-tu pas ce qui nous attend ?
– Ce n'est pas la première fois que nous livrerons bataille. Et cette fois, je connais la puissance que mon arme peut déchaîner contre ceux qui nous voudront du mal, la rassurais-je.

Elle retira le deuxième médaillon de son cou et me le tendit. Il était toujours ceint d'une racine noueuse.

– Il est évident que l'armicide a puisé l'énergie dans ton talisman. Tu auras besoin du mien en attendant que celui que tu possèdes déjà se régénère.

Je la remerciais ; il devait lui en coûter de se séparer du dernier présent de sa mère.

– De toute façon, il ne m'est d'aucune utilité, reprit-elle. Si je revois ma mère un jour, j'aurais beaucoup de questions à lui poser… tout se passe comme si elle savait que je rencontrerais le détenteur d'un armicide.

L'évocation de sa famille me ramena au plan que préparait Echir. S'il terrassait l'armée protégeant l'entrée du royaume d'Ostan, il aurait tout loisir de déverser ses trompes à l'intérieur du continent, perpétrant les mêmes crimes que ceux dont j'avais

été témoin lors de mon enlèvement. Je répétais mes pensées à voix haute.

– C'est ce que j'appréhende le plus, m'avoua Neige. Nous nous apprêtons à participer à la bataille qui risque de détruire tout un peuple. Ce peuple, ma famille en fait partie, et qui autrefois était nôtre.
– Que pouvons-nous y faire ? me lamentais-je. Si nous refusons de nous battre, cela n'aura d'autre conséquence que de nous condamner nous aussi. À moins que…
– … nous ne changions de camp, acheva mon amie.

Je réfléchissais rapidement à cette alternative. En utilisant le dernier médaillon, nous parviendrions sûrement à rétablir l'équilibre entre les deux factions. Mais pour cela, je devrais de nouveau prendre la responsabilité d'un carnage. Et cette fois-ci, les victimes seraient des soldats que

j'aurais côtoyés des jours durant. Que choisir, entre leur survie ou celle d'innocentes victimes ?

– Je répugne à utiliser mon arme de cette façon une nouvelle fois. Mais je ne peux avoir sur la conscience les massacres qu'Echir est en mesure de perpétrer. Soit, nous nous joindrons donc à l'armée d'Ostan, concluais-je.

Je passais le deuxième médaillon autour de mon cou. Le bois entourant le premier, qui m'avait servi à affaiblir les rangs de ceux que je m'apprêtais à rejoindre, se reconstituait trop lentement pour me venir en aide avant bien longtemps. Même avec l'armicide, faire pencher la bataille en faveur d'Ostan ne se révèlerait pas une mince affaire.

– Penses-tu qu'une fois que nous aurons prêté main-forte aux soldats du royaume d'Ostan, ceux-ci nous permettront de recouvrer notre liberté ? demandais-je, inquiet.

– S'ils refusent, nous pourrons toujours les menacer d'avoir une nouvelle fois recours à la

puissance de ton arc, affirma mon amie. Nous sommes les seuls à savoir que cet exploit ne peut être reproduit à volonté.

– Espérons qu'ils ne nous contraindront pas à en arriver là, répondis-je.
– Quoi qu'il arrive, je serais toujours à tes côtés, m'assura Neige.
– Je n'en ai jamais douté.

Épuisé, je me laissais plonger vers un sommeil sans rêves.

Nouvelle allégeance

Je me réveillais brusquement lorsque le contenu d'un pichet d'eau se déversa sur mon visage. Abasourdi, je vis Neige reposer discrètement le récipient vide sur la table.

– Désolée, Alek, s'excusa-t-elle, tu dormais comme un bébé. Je n'ai pas réussi à te réveiller autrement.

Je me redressais tant bien que mal et m'essuyais avec la serviette qu'elle me tendit. Ces quelques heures de repos n'avaient pas suffi à me revigorer ;

il faudrait pourtant que je dépense jusqu'à mes dernières forces pour les épreuves qui m'attendaient. Je maudissais intérieurement Echir de ne nous avoir laissé davantage de répit.

À ce moment, le personnage en question fit irruption dans la pièce, entouré de deux gardes du corps. Il avait revêtu sa tenue de combat, décorée de toutes parts d'ornements plus encombrants les uns que les autres. Les replis de sa cape ne suffisaient pas à masquer le fourreau d'or étincelant qui renfermait son armicide. Tout ceci n'était que purement décoratif, puisque les généraux ne prendraient pas part à la mêlée.

– Eh bien, vous n'êtes toujours pas prêts ? s'indigna Echir. Mes trois mille hommes n'attendront pas que vous ayez fini votre toilette pour lancer l'assaut.

Je laissais passer la pique ; si tout se déroulait comme prévu, je n'aurais plus à côtoyer l'odieux général. J'enfilais rapidement la tunique renforcée

d'une cotte de mailles qui m'avait été apportée pendant mon sommeil. Elle était accompagnée d'un carquois ainsi que d'une quarantaine de flèches. Cette nouvelle tenue me protègerait davantage que la précédente, désormais réduite à un enchevêtrement de lambeaux, après que Neige l'ait découpée pour soigner mes plaies. Déjà prête bien avant que je ne réveille, ma bienfaitrice toisait notre supérieur avec une hostilité non dissimulée. S'il n'eût été entouré des deux gorilles chargés de le protéger, j'eus la certitude que le prestigieux personnage n'aurait pas même osé croiser son regard.

Ainsi armés, nous aurions sans doute pu espérer l'emporter contre le général des armées d'Ellam et ses deux colosses, mais certainement pas venir à bout de ses loyaux serviteurs en alerte tout autour de la tente. Je gardais un œil sur mon amie, dont l'aversion pour le cruel dignitaire risquait de la pousser à commettre un acte irréfléchi. Après un

moment d'hésitation, il congédia les deux colosses d'un geste de la main.

– La bataille va débuter, annonça Echir avec nervosité. Mais vous m'êtes bien trop précieux pour que je puisse me permettre de vous envoyer dans la mêlée.
– Nous ne combattrons pas ? m'étonnais-je.
– En effet, vous resterez à l'arrière. Cependant, si par malheur la bataille tournait en faveur de nos ennemis, vous utiliserez l'armicide.

Voilà qui allait compliquer grandement nos plans d'assistance à l'ennemi. L'heure fatidique approchant, je me demandais désormais par quel prodige nous arriverions à changer de camp au milieu du chaos d'un champ de bataille. L'esprit embrouillé par la fatigue, je n'y avait pas réfléchi auparavant. Nous suffirait-il d'arracher le blason noir et or cousu sur nos tuniques, signe d'appartenance au royaume d'Ellam, pour changer de patrie ? Cela me semblait improbable. Ma

détermination en fut d'autant plus diminuée que nous avions désormais la possibilité de rester à l'écart des combats, à la condition que nous ne changions pas d'allégeance.

– Votre nouvelle unité vous attend à l'entrée, reprit Echir, interrompant le cours de mes pensées. Ne les faites pas attendre.

Il fit volte-face et disparu à travers le pan de tissu qui faisait office de porte à notre habitat.

– Qu'allons-nous faire ? demandais-je d'emblée à mon amie.

– Cela ne change rien à nos plans, m'assura-t-elle. Nous ne pouvons permettre à Echir de pénétrer sur le continent.

– Comment espères-tu rejoindre les rangs ennemis indemnes ?

– Je pensais simplement retourner nos armes une fois que nous serions au cœur des combats… mais désormais ce ne sera plus possible, se désola ma complice.

Elle défourailla le couteau attaché à sa ceinture et entailla la toile de la tente sur un bon mètre. Discrètement, mon amie passa sa tête à travers l'orifice.

– Nous n'avons qu'une centaine de mètres à parcourir avant d'atteindre le sommet de la colline. Ensuite, seul le no man's land nous séparera de nos nouveaux alliés.

Je m'agenouillais à ses côtés et laissais précautionneusement mon regard se porter vers l'extérieur. Des hommes trottaient en tous sens pour rejoindre leur compagnie avant que l'armée ne se mette en mouvement. Au sommet de la butte paissait un magnifique étalon, sans doute celui d'Echir. Un unique écuyer, distrait de surcroit, s'était vu attribuer la garde de l'équidé. Après tout, qui chercherait à voler le cheval de la personne ayant droit de vie ou de mort sur tous les soldats de ce campement ?

– C’est complètement fou… Mais ça peut marcher ! m’égosillais-je.

Cependant, un détail ne tarda pas à réprimer mes exultations. Parmi tous les enseignements que nous avions suivis, l’équitation, réservée aux élites, n’en faisait malheureusement pas partie. Voyant mon sourire disparaître, mon amie me devança.

– Ne t’en fais pas, Alek, je sais monter un cheval.

– Il faudra un jour que tu me fasses la liste de tes innombrables talents cachés, plaisantais-je.

Cependant, malgré mon apparente décontraction, mon cœur battait la chamade. Avant de parvenir jusqu’au destrier, il nous faudrait parcourir plus de cent mètres sans éveiller les soupçons. Nous ignorions à quel point la mission de la veille avait fait notre renommée, mais également le nombre de soldats chargés de nous surveiller.

Sans crier gare, mon amie me serra dans ses bras, m’arrachant un cri de surprise. Je comprenais

rapidement son geste ; une nouvelle fois, nous risquerions d'être séparés. Nous restâmes ainsi plusieurs secondes sans dire un mot. Enfin, elle s'éloigna et déposa un baiser sur mon front, me faisant monter le rouge aux joues. Je repensais à tout ce que ressentais pour elle. Devais-je lui en parler ? Nous vivions peut-être nos dernières minutes côte à côte.

– Neige…

– Pas maintenant, m'interrompit-elle. Si nous survivons, nous aurons tout loisir de parler.

J'essayais en vain de cacher ma déception. Il est vrai que le temps pressait ; les soldats qui nous accompagnaient ne tarderaient pas à s'impatienter.

– Allons-y, bredouillais-je.

Je m'élançais à la suite de celle qui détenait mon cœur.

Le soleil était haut dans le ciel ; le temps que l'armée atteigne le champ de bataille, la nuit ne serait plus distante que de quelques heures. Ce laps

de temps suffirait néanmoins aux deux camps pour que l'un deux puisse l'emporter. Mon amie et moi marchions à une allure soutenue. Mon instinct me commandait de courir, mais cela risquait d'attirer l'attention sur nous. Les jambes fourmillantes, je me contentais d'avancer, tout en évitant les regards des soldats que nous croisions.

Alors que nous n'avions parcouru que le tiers du chemin, un juron retentit derrière nous. Je me retournais ; un homme en armure se faufila à travers la déchirure de notre tente et croisa mon regard.

– Attrapez ces deux déserteurs ! beugla-t-il en nous pointant du doigt.

Immédiatement, nous nous mîmes à courir, faisant fi des soldats qui convergeaient désormais vers nous. Mon amie, bien plus agile, prit les devants. Un mur humain se forma en face de nous, nous obligeant à nous séparer. Je dégainais mon épée

courte pour tenter de dissuader mes adversaires de se mettre sur mon chemin.

Neige, après avoir effectué une roulade entre les jambes d'un soldat, sauta sur les épaules d'un second et, d'une impulsion, s'envola au-dessus de leurs têtes. Elle atterrit de l'autre côté du mur que formaient les guerriers, et s'élança jusqu'à l'étalon.

Pendant ce temps, j'essayais tant bien que mal de me frayer un chemin au milieu de tous ces hostiles personnages. Les soldats qui devaient nous accompagner sur le champ de bataille se rapprochaient, si bien que j'étais désormais encerclé. Au moins, je pus me consoler en pensant que l'élue de mon cœur avait réussi à s'échapper. Je décidais de me battre jusqu'au bout plutôt que de me livrer ; cela lui apporterait un répit suffisant pour mettre une bonne distance entre elle et le camp avant qu'ils ne se lancent à sa poursuite.

Alors que je m'apprêtais à foncer tête baissée dans la mêlée, les soldats s'écartèrent sur le

passage d'un cheval lancé à pleine vitesse, tandis que ceux qui n'eurent pas cette présence d'esprit se retrouvèrent piétinés.

– Alors, on est à la traine ? s'amusa Neige en me tendant son bras.

Malgré l'aspect dramatique de la situation, je parvins à me réjouir de sa présence et à la gratifier d'un sourire. Je saisis vivement son avant-bras et elle me hissa sur son destrier avec une force que je ne lui soupçonnais pas. Ma protectrice tira sur les rênes de l'étalon qui se cabra, assommant au passage un imposant guerrier d'un coup de sabot et manquant de m'envoyer à terre. Sans perdre de temps, le cheval s'engouffra dans la brèche ainsi formée. Je m'accrochais tant bien que mal à la selle tandis que l'étalon filait au triple galop ; si je tombais maintenant, c'en serait fini de moi.

– Tu peux te tenir à moi, s'égaya mon amie.

Timidement, je suivais son conseil et posais mes mains sur ses hanches pour résister à la force du

vent, conjuguée aux mouvements du destrier, qui risquaient de me désarçonner à tout moment. Nous filions désormais sur le no man's land séparant les deux camps ; seule une troupe d'une douzaine de cavaliers s'était lancée à notre poursuite, mais, malgré la double charge qu'il devait porter, le cheval d'Echir filait bien plus vite que nos poursuivants.

Rapidement, les cavaliers firent demi-tour pour se ranger derrière la colline, guidés par un concert de trompettes. C'est alors que l'armée entra en mouvement. L'une après l'autre, les larges rangées de guerriers dépassaient du sommet de la butte puis poursuivaient leur marche, telle une vague qui se propage. Inexorablement, elle atteindrait le camp ennemi, au centre de la plaine, fourmillant lui aussi d'activité. Nous dûmes contourner le champ de débris et de cadavres qui avait vu une partie de notre armée trépasser plusieurs jours auparavant. J'eus du mal à respirer tant l'odeur fétide des

centaines de cadavres en putréfaction emplissait mes poumons.

Enfin, nous arrivâmes en bordure du campement de l'armée d'Ostan. Le cheval ralentit sa course, pour signifier à nos opposants qu'il ne s'agissait pas d'une quelconque manœuvre militaire.

– Identifiez-vous ! commanda aussitôt un arbalétrier en nous menaçant de son arme.
– Du calme ! le tempéra Neige. Nous venons en paix.
– C'est ce que nous verrons. Suivez-moi.

Nous mîmes pied à terre et emboitâmes le pas au militaire à la tunique blanche et bleue, spécifique aux guerriers d'Ostan. D'autres nous encadrèrent bientôt, et nous pénétrâmes au cœur du campement.

Nos guides s'arrêtèrent en face d'un homme âgé, au plastron orné de nombreuses décorations. Une longue barbe lui arrivait jusqu'au-dessus du nombril. L'arbalétrier lui souffla quelques mots à

l'oreille, avant de se reculer dans une attitude de soumission.

– Tokra, chef de guerre des armées d'Ostan, se présenta-t-il. Qui êtes-vous ?
– Autrefois, nous appartenions à ce royaume, conta mon amie. Malheureusement, les guerriers d'Ellam nous ont capturés lors d'un raid dans les Apales. Ils nous ont contraints à rejoindre leur armée, mais aujourd'hui nous les renions.
– Ce n'est pas votre bras qui changera le cours de cette bataille, maugréa-t-il, visiblement irrité d'avoir été dérangé lors de ses préparatifs. Cependant, je vous accorde ma confiance, nous avons bien besoin d'aide. Vous combattrez aux côtés de mes hommes.

Le vétéran reporta son regard au-delà de son campement. Un nuage de poussière se soulevait sous le pas lourd des trois mille hommes qui avançaient vers sa position.

– Avez-vous des informations importantes à nous fournir ? reprit l'homme à la barbe grisonnante.
– Echir, le général des armées Ellamiennes, compte vous écraser ici même, résumais-je succinctement. Nous ignorons sa stratégie d'attaque.
– Rien que nous ne sachions déjà, se désola Tokra.

Je décidais de lui omettre que je possédais un armicide ; j'ignorais de quelle manière il réagirait sachant que cette même relique avait causé la mort d'une partie de ses troupes, la veille. En utilisant son pouvoir une fois que je serais au cœur d'une bataille rangée, j'espérais ne pas attirer l'attention ; dans l'action, peut être que nos nouveaux alliés ne parviendraient pas à déterminer l'origine de l'assaut magique.

– Seilorion, je rattache ces deux hommes… enfin, cet homme et cette femme, à votre unité,

se rattrapa-t-il devant le regard noir que lui adressa mon amie.

Le dénommé Seilorion adressa un salut à son supérieur et nous invita à le suivre.

– Vous êtes bien une femme d'Ostan, sourit l'homme. On ne trouve un tel caractère que sur notre continent.

Mon amie se contenta de lever un sourcil interrogateur, ne sachant s'il s'agissait là d'un compliment ou d'un reproche. La quasi-totalité des soldats s'étaient rangés et attendaient désormais que l'ennemi, à une lieue de là, arrive jusqu'au campement. Seilorion se plaça en tête d'un groupe d'une quarantaine d'hommes, tandis que me casais aux côtés de Neige dans le rectangle parfait que formait les milliers de soldats.

Quelques minutes plus tard, le campement fut totalement désert. Immobiles, nous attendions avec appréhension le terrible combat qui coûterait la vie à nombre de ces protecteurs du royaume d'Ostan.

Bataille

Tokra, l'épée pointée vers les cieux, poussait son cheval au galop tout le long de la rangée de soldats. Sur son passage, les braves entamaient un chant guerrier et entrechoquaient leurs armes avec un vacarme épouvantable. Bientôt, les voix de ces milliers d'hommes résonnèrent à travers la plaine ; je sentis l'adrénaline monter en moi devant cette marque de patriotisme. Contrairement à leur éternel ennemi, Ostan n'employait au sein de son armée que des hommes et des femmes issus de son peuple ; ceux-

ci étant tous prêts à faire don de leur vie pour protéger leur territoire.

L'armée d'Ellam n'était plus qu'à quelques centaines de mètres ; on eût pu jurer que ceux-ci ralentirent le pas devant la fougue de leurs adversaires. Cependant, leurs supérieurs les contraignirent à presser le pas. Depuis la mission en charge de détruire les trébuchets, les effectifs de l'armée d'Ellam dépassaient ceux de l'armée Ostanienne d'un millier, ce qui reviendrait à combattre à deux contre trois. Cependant, nos nouveaux alliés, avec leurs détachements d'arbalétriers, possédaient un matériel supérieur.

Tandis que les fantassins continuaient leur approche, un clairon annonça l'arrivée de la cavalerie d'Ellam. Les deux côtés de la marée humaine surgirent les deux cent cinquante chevaliers qui faisaient leur fierté. Tokra se replia parmi nos lignes et donna l'ordre à l'infanterie à distance de se préparer. Les mains tremblantes, je

bandais mon arc en attendant que l'ennemi soit à portée. Ils étaient trop dispersés pour que le pouvoir de mon armicide puisse les anéantir efficacement ; je me contenais du mieux que je pus pour ne pas toucher le talisman qui pendait à mon cou.

– Tirez !

Sur l'ordre de Tokra, des centaines de carreaux d'arbalètes prirent leur envol, suivis de près par une de mes flèches, moins rapide. Au même moment, les cavaliers changèrent de trajectoire pour se diriger vers nos flancs.

La masse de projectiles n'atteignit que quelques cavaliers malchanceux ; bien piètre résultat pour un si grand nombre d'arbalétriers. Ma flèche se planta dans le sol bien après les carreaux fulgurants, alors que la cavalerie ennemie filait déjà au loin. « Ils nous contournent » compris-je rapidement. Cependant, je n'eus pas le temps de m'y intéresser davantage ; l'infanterie d'Ellam

avait pressé le pas, désireuse de nous atteindre avant que les arbalétriers n'aient eu le temps de recharger. Sans le secours de ceux-ci, les piquets, en première ligne, se feraient rapidement submerger.

Dans le même temps, j'entendis derrière moi des éclats de voix ; les arbalétriers, en arrière garde, tentaient tant bien que mal d'endiguer la progression de la cavalerie ennemie, munis de leur seule épée courte. L'étau se refermait peu à peu sur nous. Un groupe de soldats dans lequel j'aperçus Neige traversait nos rangs pour essayer de leur porter secours.

N'écoutant que mon courage, je m'élançais aux devants de notre armée, bousculant mes nouveaux alliés étourdis par la défaite proche. Contre tout instinct de préservation, je courrais vers l'armée ennemie, seul entre les deux camps. Sur mon passage, je voyais les visages effarés se tourner vers moi, se demandant sans doute quelle folie

m'avait atteint. Je surgis de la première rangée de piquets sans ralentir. Totalement à découvert, je continuais de courir à en perdre haleine. Des dizaines de flèches surgirent de la masse de guerriers qui me faisait face, sans pour autant enrayer ma détermination. S'il le fallait, je mourrais pour ce peuple qui m'avait vu grandir, pour leur survie et celle de mon amie.

Les flèches sifflaient autour de mes oreilles ; je ramassais précipitamment un bouclier sur le cadavre d'un cavalier d'Ellam et le brandis devant moi. Les projectiles s'abattaient désormais en une pluie continue, mettant à mal ma protection de bois.

Lorsque l'une des flèches m'entailla l'épaule, je lâchais malencontreusement mon bouclier. Quelques instants plus tard, un nouveau projectile se ficha dans mon bassin, m'arrachant un cri de douleur. Je tombais à plat ventre sur le sol, ce qui cassa la tige de bois et intensifia encore la douleur.

Je parvins à ramper jusqu'au cadavre d'un cheval et m'abritais derrière lui. La pluie de flèches cessa ; néanmoins, les guerriers n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres de ma cachette.

Je sortis une unique flèche de mon carquois et me relevai en serrant les dents pour ne pas m'évanouir devant la douleur. Je pointai mon arc bien au-dessus de mes opposants pour atteindre le centre de la marée humaine, et tendis la corde de l'armicide autant que mes forces me le permirent. Un archer, vif, décocha un projectile qui me transperça le ventre. Je lâchais aussitôt la corde qui envoya ma flèche voler loin au-dessus d'eux.

Dans un éclair de lucidité, je saisis mon médaillon à deux mains. La racine noueuse qui l'entourait se désagrégea aussitôt, tombant en poussière entre mes doigts. Une lumière rougeoyante m'ébloui tandis que ma vision se brouillait peu à peu.

Je pris soudain conscience avec horreur des deux flèches plantées en moi. Le froid m'envahi, remplaçant la douleur. Mon sang s'écoulait sans discontinuer des plaies, laissant une trainée brûlante sur ma peau. « Je vais mourir » compris-je. Dans ma main, je percevais encore mon arc, comme s'il eût fait partie de moi. Il m'indiquait, plus haut dans le ciel, mon projectile incandescent. Trop faible pour résister, je lui abandonnais toute mon énergie vitale.

Je me trouvais désormais au sein de la colonne de feu qui plongeait vers l'armée d'Ellam. Je ne disposais plus d'aucun sens, mais j'avais conscience de toute l'énergie m'entourant. Lorsque je m'étais joins à cette puissance fournie par le médaillon, j'avais encore décuplé son pouvoir de destruction. Mon ancien corps n'était désormais plus qu'une coquille vide ; ma conscience reposait dès lors dans cette incandescence.

J’ouvrais mon esprit à la nature qui m’entourait. En dessous de moi, des milliers de soldats couraient en tous sens pour tenter d’échapper à l’impact. Je sus que leurs efforts étaient vains, car d’ici quelques secondes je m’écraserais parmi eux.

Le temps n’ayant pas d’emprise dans ce monde d’énergie, je laissais mon esprit vagabonder sur la plaine. Je décelais non loin de cette armée un artefact semblable à celui qui venait de m’expulser. Il s’agissait de l’armicide contrôlant la terre ; et l’humain en sa possession fuyait vers son continent. Echir. Je me désolais qu’il n’eût été dans la zone de l’impact, mais je n’avais pas le pouvoir de dévier la trajectoire de la traînée flamboyante. Seules les forces de la nature régissaient mon déplacement, et je pris conscience que je n’étais rien de plus qu’un carburant. La volonté des hommes que je m’apprêtais à engloutir m’empêchait de puiser leur énergie, mais je parvins à emprunter celle de la nature. Les arbres,

les buissons et les petits animaux m'abandonnèrent leur puissance, et se joignirent à la colonne incandescente qui ne cessait de grandir.

À l'opposé du général en fuite se trouvaient les humains défenseurs d'Ostan. Ils s'étaient immobilisés, ébahis par le spectacle qui s'offrait à eux. J'ignorais par quelle faculté, mais je sus qu'ils ne seraient pas atteints par la déflagration qui allait suivre. Les cavaliers qui les oppressaient avaient pris la fuite vers le continent d'Ostan ; ils ne survivraient guère plus de quelques jours en ce territoire ennemi.

Mon attention se reporta sur un humain, à l'énergie familière. « Neige » parvins-je à extirper des souvenirs de mon corps déchu. Elle courait vers les reliquats de ce que je fus, autrefois. Heureusement, elle ne serait pas dans la zone de l'explosion, contrairement à mon corps sans vie. Tous les sentiments que j'éprouvais pour cette mortelle peu commune refirent surface. Je crus de

nouveau percevoir son parfum exquis, entendre sa voix suave et tenir ses douces mains. « Impossible, je n'ai plus de sens » me désolais-je. Je savais que ce n'étaient là que des souvenirs, que jamais plus je ne côtoierais celle qui faisait vibrer mon cœur d'homme. Si je n'avais été une entité incandescente, je me serais perdu dans un océan de larmes.

Résigné, j'acceptais mon destin et laissais le temps reprendre son cours. La colonne enflammée percuta le sol de plein fouet, désintégrant les malheureux qui s'y trouvaient. La terre fut balayée, formant un immense nuage de poussière, tandis que la roche sous-jacente se transformait en magma par l'effet de la chaleur. Simultanément, l'onde de choc, d'une puissance inouïe, frappa les survivants, les faisant décoller du sol. La moindre épée devenait un projectile mortel. Bien qu'amoindrie par la distance, la force invisible toucha néanmoins les rangs de l'armée d'Ostan,

jetant à terre les soldats déconcertés. L'armée Ellamienne avait été presque entièrement calcinée, et ses survivants n'étaient plus en état de livrer bataille.

Je sentis mon énergie se dissiper dans l'explosion qui m'étira sur toute la plaine. Avant de disparaitre complètement, je tendais mon essence vers celle qui fut mon unique amie. Elle avait été légèrement sonnée par l'onde de choc, mais, immédiatement après avoir repris ses esprits, celle que je connus sous le nom de Neige s'était précipitée vers mon cadavre. Mon enveloppe corporelle s'était encore dégradée avec le souffle de l'explosion, à tel point que n'importe qui d'autre ne m'aurait pas reconnu. J'aurais préféré que mon ancienne amie ne retrouve pas cette dépouille ; ainsi agenouillée aux côtés de ma chair, elle offrait un spectacle à déchirer le cœur, pour peu que j'en possède encore un. Les larmes coulaient à flots le long de ses joues, y laissant des

sillions étincelants. Elle prit le corps de son ami dans ses bras, indifférente aux regards des soldats qui passaient autour d'elle pour faire prisonnier les survivants de l'armée d'Ellam. En ce moment j'aurais tout donné pour revenir auprès d'elle, ne serait-ce que pour échanger quelques mots… malheureusement, ce temps était révolu. Je sentis le monde flancher autour de moi à ce constat, à moins que ce ne fut mes dernières traces d'énergie qui ne s'effaçaient.

Mon acte épargnerait à la population d'Ostan de sanglants massacres ; je ne doutais pas que l'on veillerait à m'élever au rang de héros pour ce que j'avais accompli. Cependant, cette reconnaissance posthume ne m'apporterait rien, et ne faciliterait pas le deuil de mon amie. Même si j'avais désormais sur la conscience le meurtre de milliers de soldats, j'eus au moins le réconfort de penser que, sans mon intervention, cette guerre aurait fait encore davantage de victimes.

Le monde disparu soudainement, et je m'éteignis avec lui.

Terh

Je n'étais plus. J'étais juste mort. Finis, les entrainements du matin au soir, ponctués par des batailles toutes plus sanglantes les unes que les autres. Jamais je n'aurais plus à subir la barbarie des hommes. Il était tellement plus simple d'être mort, même si cela incombait de vivre d'un ennui éternel. Je songeais brièvement à mon amie, Neige, qui devait être terrassée par le chagrin en ce moment même. Pourquoi ne mourrait-elle pas elle aussi ? Ainsi, nous serions réunis à jamais. Cela me semblait évident.

Cependant, un doute s'immisça bientôt en moi. Quel que soit l'endroit où je me trouvais, il devait y avoir des milliers d'autres âmes, puisque j'avais moi-même provoqué leur perte. Mais j'avais beau scruter les alentours, je ne décelais rien. « D'ailleurs, je ne suis moi-même rien du tout » pensais-je en tentant de prendre conscience de ce dont j'étais composé. Mes sens avaient disparus en même temps que j'avais quitté mon corps ; j'aurais aussi bien pu me trouver au beau milieu d'un océan que dans un minuscule bocal.

Je rendis compte que j'étais immobile uniquement lorsqu'une force invisible m'aspira vers ce qui me semblait être le haut. Je ne saurais dire combien de temps se passa ainsi, avant que ma consistance ne subisse un nouveau changement. Un mince tissu immaculé s'enroula autour de moi, me redonnant une silhouette semblable à celle de mon corps défunt. En même temps, la lumière refit

son apparition, dévoilant l'espace d'un blanc étincelant qui m'entourait.
J'empruntais l'immense escalier qui me faisait face, se perdant dans les nuages qui le surplombaient. Une éternité passa avant que je n'atteigne une immense porte, qui s'ouvrit pour me laisser passer. Sans un regard en arrière, je continuais ma progression dans ce monde d'étrangetés.

Dès lors que je franchis le seuil, une pièce m'apparut. Elle était à l'image de ce que j'avais pu voir jusque alors : fade, et d'une blancheur insipide. La porte se referma derrière moi, me plongeant brutalement dans l'obscurité. Une lumière rouge vif s'alluma, dévoilant un objet reposant sur un bloc immaculé. Je n'eus aucun mal à l'identifier comme étant mon armicide, reconnaissable à ses deux rubis. J'aurais pu jurer qu'il ne se trouvait pas là quelques instants plus tôt. Je m'avançais vers son socle, mais une

puissante force me repoussa, m'empêchant de l'atteindre. Un fauteuil de marbre sortit du sol derrière moi, et je fus contraint de m'asseoir. Je ne voyais rien qui m'entravais, pourtant je ne pouvais bouger ne serait-ce que le petit doigt.

– Quel est votre nom ?

La voix caverneuse résonna dans toute la pièce, faisant vibrer mon siège. Je plissais les yeux pour tenter de percer l'obscurité, sans résultat.

– Alek, bredouillais-je.

J'avais rassemblé tout mon courage pour parler d'une voix assurée, mais la crainte me donnait un timbre fluet. Il se passa un moment avant que l'inconnu daigne reprendre la parole.

– Alek. Vous avez usé d'une arme interdite aux humains, dans le but de faire du tort à vos semblables. Tout mortel usant d'un armicide de la sorte ne peut espérer goûter au repos. En agissant ainsi, vous vous êtes condamné à la damnation éternelle, expliqua-t-il.

– Mais…
– Silence ! tonna la voix.
Le sol trembla lorsque l'inconnu marcha vers moi. Je vis une forme se découper près de la table faiblement éclairée où reposait mon arc. Lorsqu'il s'arrêta, la lumière revint.

Devant moi se tenait un être immense ; il avait apparence humaine, mais sa peau paraissait de glace tant elle était transparente. Seul un pagne immaculé lui enserrait la taille, laissant apparent le reste de sa personne. Son corps correspondait tout à fait l'idée que je me faisais des parfaites proportions, pour un homme du moins. Le géant était complètement chauve, et ses yeux aux iris d'un blanc laiteux me fixaient sans sourciller. Curieusement, la salle semblait avoir été spécialement conçue pour lui, puisqu'il frôlait le plafond haut de quinze mètres. Il n'y avait aucune décoration, mis à part un trône semblable à celui qui me retenait, mais en bien plus grand.

– Je suis Terh, se présenta-t-il. Je vous ai créés, vous et tout ce dont vous avez connaissance.

Je sentis les liens invisibles qui me retenaient se desserrer, mais je n'entrepris pas pour autant de bouger. J'étais tétanisé par la crainte, face à ce colosse vieux comme l'éternité.

– Vous pouvez vous réconforter d'avoir rendu service à votre créateur, concéda-t-il. En trépassant l'arme en main, vous avez rapporté celle-ci dans l'au-delà. Voilà plusieurs siècles que cela n'était plus arrivé.

Il posa une large main au-dessus de l'arc qui reposait sur la table de pierre, et celui-ci disparu dans un halo rougeoyant.

Aussitôt, le sol s'effondra autour de moi, creusant une tranchée vertigineuse. Du magma en fusion éclairait le fond, à des lieues de profondeur. Je m'agrippais à mon siège, toujours immobile au-dessus du gouffre.

– Humain, es-tu prêt à recevoir ton châtiment ? me consulta le dieu.
– Attendez, balbutiais-je. Je ne suis certes pas innocent, mais je n'ai cherché qu'à empêcher le massacre d'un peuple.
– Votre dernière bataille ne fut pas ton premier crime, me reprocha Terh. Vous avez auparavant ôté la vie à des centaines d'hommes.

Je me creusais rapidement la tête pour trouver un moyen d'éviter que le dieu ne me projette dans l'abysse. La peur qui me tenaillait le ventre, alliée à la chaleur étouffante qui se dégageait du gouffre ne facilitait certes pas mes réflexions, mais une idée s'imposa tout de même à moi.

– Terh, si vous m'épargnez et me renvoyez sur terre, je pourrais récupérer pour vous les autres armicides, le raisonnais-je. Echir détient l'épée, je saurais la lui reprendre.

Le dieu frappa la table du poing, la faisant voler en mille morceaux.

– Comment osez-vous négocier avec votre créateur ! s'énerva-t-il.

Penaud, je me tassais autant que je le pus dans mon siège. Terh fulmina un instant, tournant autour de l'abysse qui avait éventré la pièce. Perdu dans ses pensées, il se désintéressait totalement de moi.

Je sus que j'avais gagné lorsque, d'un geste de la main, il commanda à la nature de refermer le gouffre.

– Vous avez du courage, petit homme. Je vous fais confiance pour récupérer les derniers armicides présents sur terre. Deux me sont déjà revenus, mais trois demeurent encore.

Je poussais un soupir de soulagement.

– En cas d'échec, votre punition ne se limitera cependant plus à une combustion éternelle, reprit Terh.

Devant cette menace, je déglutis difficilement. Que pouvait-il y avoir de pire que de brûler interminablement dans un magma visqueux ?

– Si vous voulez que je mène cette mission à bien, il me faudrait une arme, avançais-je.

Au vu de l'expression effarée que le dieu afficha, je crus que j'avais prononcé le mot de trop. Cependant, après avoir contracté les poings pour se retenir de me désintégrer, il se résigna et fit réapparaitre mon arc.

– Merci, murmurais-je, la voix tremblante.

– Tâchez de ne pas me décevoir, gronda-t-il. Vous devez faire en sorte que les détenteurs de l'épée, de la dague et du bâton trépassent avec leur arme, afin que celles-ci me reviennent.

J'acquiesçais. Un détail tout aussi important me traversa l'esprit.

– Et, heu… Comment puis-je retourner sur terre, au juste ? demandais-je maladroitement.

– Il me suffit de vous ressusciter, m'expliqua le colosse comme si cela était une évidence
– Vous allez me renvoyer sur le champ de bataille ? le questionnais-je.
– Bien sûr que non, répondit-il en levant les yeux au ciel comme si j'étais le pire des ignorants. Près d'une année s'est déjà écoulée depuis que vous avez trépassé, il ne reste pas grand-chose de ce que vous étiez. Je vais recréer votre enveloppe corporelle.

Je restais abasourdi devant les révélations du dieu. Une année… Dans l'au-delà, il ne me semblait s'être passé guère plus d'une heure. Le monde avait eu le temps de changer en mon absence ; de plus, Neige n'était sûrement plus sur le lieu qui m'avait vu passer l'arme à gauche. Elle me croyait mort, et peut être que cela était mieux ainsi. Je serais le seul à risquer ma vie pour mener à bien ma quête.

Terh approcha sa large main de moi, comme s'il eut voulu m'attraper. Une nouvelle fois, mes muscles ne me répondirent plus, bien que je n'avais pas l'intention de fuir. Une faible lueur illumina sa main, produisant de petites étincelles indolores au niveau de ma poitrine. Lorsque je pus enfin bouger, je portais mon regard à l'endroit où le dieu avait usé de sa magie. Une marque phosphorescente brillait faiblement au milieu de mon torse.

– Qu'est-ce que c'est ? demandais-je.
– Je vous ai apposé ma marque pour sceller notre pacte. Le moment venu, elle vous permettra de rejoindre le royaume de cieux une nouvelle fois.

Je songeais qu'il aurait pu en imprimer une plus discrète. Ainsi marqué, il me serait difficile de me fondre dans l'obscurité.

– Elle me permettra également de garder un œil sur vous, ajouta-il.

– Je croyais que vous me faisiez confiance ? m'étonnais-je.
– J'ai de bonnes raisons de me méfier des hommes, se défendit-il. Cela fait des millénaires que je vous observe.

À l'expression qu'affichait le colosse, je me doutais qu'il ne devait pas affectionner particulièrement notre race. Autrefois, elle avait fait sa fierté, mais suite à l'incident avec Hom et Fam, son amour s'était mué en rancune. Même après des milliers d'années, celle-ci ne s'était pas éteinte ; il valait donc mieux pour moi que je réussisse ma mission si je ne voulais pas goûter aux fruits de sa haine.

Je le détaillais plus attentivement. Au premier abord, j'avais cru que sa peau était parfaitement lisse, mais en y regardant une seconde fois je discernais des cicatrices à moitié effacées. Ce devait être les séquelles de son combat contre les anges, qui s'effaçaient peu à peu. Voilà pourquoi il

cherchait à récupérer leurs armes ; elles seules avaient le pouvoir se menacer sa pérennité. Il semblait encore gravement atteint, malgré le temps passé. Voyant que je l'observais, il reprit la parole.

– Pour mener à bien votre mission, vous devez savoir que la situation de votre continent a radicalement changé depuis votre départ.

Cette révélation jeta un froid sur mon esprit. Mon sacrifice contre l'armée d'Ellam n'avait-il pas suffit à les repousser ? Je savais que la bataille à laquelle j'avais pris part n'opposait pas toutes les forces armées des deux patries, mais tant que l'une des factions contrôlait le territoire de Vermeil, il était impossible pour ses opposants d'accéder en masse à l'autre continent.

Une profonde angoisse s'immisça en moi au souvenir des derniers événements. J'avais rejoint l'armée d'Ostan avec mon amie, Neige. Si les guerriers d'Ellam avaient pu pénétrer dans le

continent, c'est que ce détachement avait été défait.

– Ostan a été envahie ? demandais-je, inquiet.
– Non. En revanche, les humains d'Ostan occupent le continent d'Ellam. Par ailleurs, ils ont commencé leur attaque sitôt après que vous ayez renversé une grande partie des troupes de leur ennemi, me révéla le dieu.

Je ressentis un profond malaise. En me mettant sous le commandement de Tokra, chef des armées d'Ostan, je n'avais pas imaginé qu'il puisse être de la même trempe qu'Echir. Ce dernier, s'il avait été à sa place, aurait procédé à l'identique. Quelle que soit ma façon d'agir dans cette guerre, un peuple en aurait souffert. Tout était bon pour affaiblir leur adversaire, au dépend d'individus innocents.

– Tous les mêmes, murmurais-je avec rancœur.
– Je ne le sais que trop, soupira Terh. Voilà des millénaires que j'assiste à votre barbarie.

– Mais vous êtes le créateur de tout ceci ! m'indignais-je. Pourquoi ne pas intervenir pour mettre fin aux conflits entre les hommes ?

La mâchoire du dieu se contracta vivement. S'il avait été humain, son visage aurait viré au rouge. Je voyais qu'il faisait appel à toute sa volonté pour se retenir de me broyer.

– Vous oubliez à qui vous avez affaire, gronda le colosse. Les hommes ont trahi ma confiance, et sont à l'origine des tous les maux qui agitent ma création. Lorsque j'en aurais la force, je vous balayerai tous de la surface de mon monde.

Je me contenais pour ne pas laisser échapper d'autres critiques, sans quoi Terh ne manquerait pas de passer sa rage sur moi. Tapi dans son royaume céleste, il comptait les siècles en attendant de retrouver sa puissante d'antan, dans le seul but de nous exterminer. Pour lui, nous n'étions qu'une esquisse défaillante. Au lieu de tenter de

corriger nos imperfections, il effacerait tout pour recommencer depuis le début.

J'ignorais combien de temps le dieu mettrait à récupérer suffisamment de forces pour anéantir ma race, mais je ne pus m'empêcher de me sentir concerné. J'aurais préféré ne rien apprendre des desseins du créateur, car ma conscience me poussait désormais à trouver un moyen d'empêcher ce massacre. L'humanité ne méritait pas de succomber à cause des méfaits de certains. Mais c'était peine perdue, je le savais. Comment un seul humain pouvait-il s'opposer à la volonté d'un dieu ? Il fallait que je le résonne.

– Terh, vous ne pouvez détruire les hommes, le suppliais-je. Vous êtes le dieu du monde et de la vie, le gardien du bonheur des hommes.

Le colosse partit d'un rire diabolique qui me fit froid dans le dos.

– Vous semblez l'ignorer, mais je suis également le dieu des enfers et de la mort, ricana-t-il.

Votre espèce est corrompue, il me faut l'éliminer.

Soudain, la salle perdit son blanc éclatant et tout ne fut plus que noirceur. Face à moi, Terh s'était lui aussi changé. Son corps avait toujours la même forme, mais brillait désormais d'un rouge agressif, comme s'il eût été un récipient à magma. « C'est le diable » compris-je. Il n'avait ni queue ni corne, contrairement à ce que laissaient croire ses représentations, mais il dégageait une aura malveillante qui me fit serrer les dents. Tout paraissait brûlant, désormais, et je me pris à surveiller mon siège pour s'assurer qu'il ne fonde pas. Devant ma mine déconfite, le dieu montra ses crocs pour ce qui devait être un sourire.

Je laissais tomber mes tentatives pour raisonner Terh ; ma volonté ne suffirait pas à changer une rancune vieille de plusieurs milliers d'années.

– Je suis prêt à retourner sur terre, lui dis-je pour couper court à la conversation.

Il reprit sa forme immaculée. Un rictus à donner froid dans le dos déformait encore son visage. Le créateur ne semblait pas s'inquiéter outre mesure de ma résolution de l'empêcher d'exterminer ma race. Sans doute croyait-il que je me contenterais de mener ma mission à bien, en espérant que ses desseins ne se réalisent pas de mon vivant. Mais c'était mal me connaitre. Je ne laisserais pas mes descendants mourir du caprice d'un dieu, si lointains soient-ils.

Après ce que j'avais vu, il était évident que la raison seule ne suffirait pas à le convaincre. Je devrais recourir à la force pour renverser Terh. Comment réussir là où six anges bien plus puissants que le mortel que j'étais avaient failli ? Certes, je disposais de l'armicide d'Arc, et le dieu présentait encore des séquelles de son dernier combat, mais mes chances de réussites avoisinaient tout de même le zéro. Une part de mon cerveau me criait que j'étais fou, mais je lui faisais la sourde

oreille. Il restait trois autres armicides sur terre, ce qui faisait trois alliés potentiels de plus.

– Préparez-vous, ressusciter est bien plus douloureux que l'on ne se l'imagine, me prévint Terh.

Je serrai les dents et m'agrippai au fauteuil de pierre alors que le colosse tendait la main vers moi. Sa paume s'illumina et je fus projeté violemment en arrière. Au même moment, les grandes portes s'ouvraient pour me laisser le passage. Je vis les interminables escaliers défiler à vive allure tandis que je chutais, immobilisé par mon siège.

Lorsque le palais du dieu ne fut plus qu'un point perdu au milieu des nuages, le fauteuil passa à travers le même voile qui m'avait redonné forme humaine, à mon entrée dans le royaume des cieux. Aussitôt après l'avoir franchi, ce monde disparu, et je retournais à l'état d'énergie.

Réincarnation

Terh avait raison. Se réincarner était douloureux, à tel point que je regrettais mon choix de revivre. Je ne me souvenais pas avoir autant souffert un jour, pas même lorsque j'étais passé de vie à trépas.

Après avoir chuté longuement, mon esprit s'était écrasé sur le sol caillouteux de la région de Vermeil, précisément là où mon existence avait pris fin. Etant immatériel, je n'ai causé aucun dégât, malgré la vitesse astronomique avec laquelle j'avais percuté le sol. J'en avais néanmoins retiré

une douleur abominable. L'impact passé, mon corps se reconstituait peu à peu à partir de la terre qui m'entourait. Ma perception changea lorsque mon visage fut remodelé ; je ne discernais plus les énergies du monde qui m'entourait, mais simplement ses formes et ses couleurs.

Dès que je pus de nouveau bouger, je me tordais de douleur en suppliant le ciel de mettre fin à ce supplice. Mais je savais que je pouvais l'implorer à en perdre haleine, il ne m'aiderait pas. Même s'il me paraissait évident que Terh avait le pouvoir d'affaiblir ma douleur, il se délecterait trop de mes souffrances pour y mettre fin. Après tout, il était le diable.

J'ignore combien de temps je passais à me tordre ainsi sous un soleil de plomb, mais je repris peu à peu mes esprits. Lorsque j'eus suffisamment de forces pour me sur les coudes, mon arc apparu comme par enchantement face à moi. J'attendis un instant, mais rien d'autre ne vint.

– C'est tout ? grommelais-je.

J'étais nu comme un ver, au milieu de nulle part. En jetant un regard vers le ciel, j'aurais juré apercevoir un nuage me faire un pied de nez. Sur mon torse brillait toujours la marque de Terh, me rappelant que tout ceci n'était pas qu'un rêve.

Je me relevais péniblement et ramassais mon armicide. Si on me surprenait, il ne me serait d'aucune utilité pour me défendre ; je n'avais aucun projectile, ni même la force nécessaire pour tendre la corde. Il me fallait du repos avant tout. Je me dirigeais en titubant vers un bosquet d'arbres plantureux, et m'y laissais tomber avec un soupir de soulagement. Le soleil était encore haut dans le ciel, mais la végétation me protégeait des rayons brûlants. Au vu de la température qui régnait sur la région de Vermeil, j'en déduis que nous devions être en plein été. Il devait donc s'être écoulé entre dix et onze mois depuis mon départ. Après avoir rangé cette information dans un coin de ma tête, je

fermais les yeux et plongeais aussitôt dans un profond sommeil.

Lorsque j'ouvrais de nouveau les paupières, je ne reconnus rien de l'endroit où je me trouvais. Les vastes plaines arides s'étaient changées en une forêt tropicale foisonnante de vie. Sans savoir comment, j'étais debout et je regardais un ciel rougeoyant, déchiré par des éclairs menaçants.

– Il va les déchainer les forces de la nature contre eux.

Je mis un moment avant de comprendre que ces paroles n'avaient été prononcées par nul autre que moi. J'essayais de bouger, en vain ; j'étais prisonnier de mon propre corps. Mais lorsque, toujours impuissant, je fis volte-face, je me rendis compte que ce corps ne m'appartenait pas.

Devant moi se tenaient des êtres d'un autre temps. Leur visage était d'une symétrie parfaite,

dénudée d'imperfections. Une tunique immaculée ne laissait dépasser qu'un visage irradiant la sagesse. Chacun d'eux tenait dans sa main une arme sertie de pierres précieuses. Épée, Marteau, Bâton, Hache et Dague me regardaient fixement de leurs yeux laiteux.

– Puisqu'il en est ainsi, nous allons devoir l'affronter, soupira Épée, à quelques pas seulement de moi.

Lorsqu'il prit la parole, mon regard croisa le sien et je pus entrapercevoir mon reflet. « Je suis Arc » m'étonnais-je.

Un éclair zébra le ciel pour s'abattre sur un arbre proche, le pulvérisant sur le coup. Un incendie se déclara, poussé par le vent violent qui montait peu à peu.

– Nous aurons besoin d'énormément d'énergie, annonça mon hôte. Puisez-la dans cette forêt.

Il désigna de la tête le feu qui se propageait

– De toute manière, elle est perdue quoi qu'il arrive. L'incendie l'aura rasée d'ici demain.

Ses semblables le regardèrent comme s'ils n'en croyaient pas leurs oreilles.

– Le créateur nous a défendu d'utiliser ce pouvoir aussi massivement, bafouilla Hache.

– Peu importe, reprit la voix d'Arc, vu que nous nous apprêtons à le défier.

Les protecteurs de l'humanité posèrent une main au sol et fermèrent les paupières, si bien que je ne vis plus rien de ce qui se passait. Je sentis un fourmillement remonter le long du bras d'Arc et se répandre dans son corps. Après d'interminables minutes, il se releva et ouvrit les yeux.

Toute verdure avait disparu ; le sol n'était plus recouvert que par des fougères disparates, comme si la terre avait aspiré la végétation. Seuls des arbres morts perduraient encore, mais leur tronc était désormais d'un gris maladif. Le silence était tombé brusquement ; la vie s'était volatilisée, ne

laissant que le bruissement des feuilles brunâtres tombant des arbres. Les pierres précieuses de chacun des armicides étincelaient désormais de puissance.

– Préparez-vous au voyage, il ne faut pas le laisser descendre sur terre, avertit le détenteur de l'arme d'Echir.
– Nous n'avons pas la moindre chance, maugréa un autre.
– Certes, concéda Épée. Mais il nous faut honorer notre serment, même si celui-ci s'avère être vain, ajouta.

Les protecteurs de l'humanité passèrent les deux mains au travers de leur tunique et les plaquèrent sur leur torse. Aussitôt, une lumière familière scintilla, dessinant les contours d'une rune. Je reconnus la marque que Terh m'avait apposé pour sceller notre pacte. Leur silhouette ondoya, et ils disparurent. L'ange par qui je voyais les imita, et

nous nous retrouvâmes bientôt dans un lieu familier.

– Anges, que faites-vous dans mon royaume céleste ? gronda un géant, assis sur son immense trône.

Je reconnus aussitôt Terh, sous sa forme diabolique. Nous nous agenouillâmes face à lui en signe de respect.

– Vous ne pouvez mettre à mort les hommes, plaida Bâton en relevant la tête. Sans quoi nous serons dans l'obligation de vous en empêcher.

– Est-ce une mutinerie ? rugit le diable, encore plus rouge que d'ordinaire.

– Non, seigneur, dit la voix de mon hôte. Nous avons juré de protéger l'humanité contre toute menace, et ce même si vous vous révéliez être celle-ci.

Le dieu hurla de rage, tandis qu'une boule de magma en fusion se formait dans chacune de ses

mains. Aussitôt, les anges se dispersèrent, et menacèrent Terh de leur armicide.

– Renoncez, lui conseilla Dague.

– Jamais ! tonna le maitre des cieux.

Il envoya les deux sphères en fusion vers l'ange le plus proche, qui les esquiva de justesse en se jetant sur le côté. Sa tunique avait noircie, tant la chaleur dégagée par le projectile était forte. Il s'en était fallu de peu ; sans ses impressionnants réflexes, il aurait fini calciné par mille deux cents degrés.

Les armicides des six protecteurs de l'humanité se mirent alors en mouvement, harcelant Terh de toutes parts.

Je me réveillais en sursaut. Il faisait nuit noire, mais la marque sur mon torse brillait de mille feux. J'avais encore l'impression d'apercevoir les éclairs lumineux du combat d'un autre temps, comme s'ils

s'étaient imprimés sur ma rétine. « Ce n'est qu'un cauchemar » tentais-je de me convaincre, en vain.

Je savais que ce que j'avais vu s'était réellement produit, il y a des milliers d'années. La scène ressemblait trop à la fresque que m'avait montrée Echir pour que l'on puisse croire à une coïncidence. Sans doute l'auteur de cette peinture avait-il lui aussi assisté à cette bataille lors d'un rêve. Sans savoir comment, j'avais vécu les souvenirs d'Arc.

Si je voulais avoir une chance de sauver le monde, il me faudrait l'aide des trois autres détenteurs d'armicides. Pour l'instant, le seul dont j'avais connaissance était le propriétaire de l'épée, si tant est qu'Echir ait survécu à l'invasion de son continent. Je ne me préoccupais pas encore de la façon dont j'allais procéder, mais je décidais de retrouver le général des armées d'Ellam en premier ; il me fallait bien commencer quelque part.

J'ignore combien de temps j'avais dormi, mais le soleil ne tarda pas à se lever. Je restais allongé jusqu'en fin de matinée, lorsque le soleil fut trop haut pour que les buissons puissent m'en protéger. J'arrachais quelques branches feuillues pour me fabriquer des vêtements, mais je n'étais pas très habile de mes mains ; je ne réussis à concevoir rien de plus qu'un maigre pagne. Je pris conscience que ma pudeur risquait de me coûter la vie lorsque mon estomac cria haut et fort son appétit.

Théoriquement, ce corps-là n'avait jamais mangé, il fallait donc que je trouve de quoi m'alimenter si je ne voulais mourir une seconde fois. La fin et la soif me motivèrent à chercher la civilisation, même si je n'avais pas encore récupéré toutes mes forces. Je me relevais et marchais en direction de l'est, vers le royaume d'Ellam.

Après quelques minutes à déambuler sous un soleil de plomb, j'aperçus un point d'eau à l'ombre d'un attroupement de figuiers. Je m'y précipitais

afin d'étancher ma soif, et me délectais des rares fruits que je pus trouver. Alors que je me dirigeais vers un arbre dans l'intention de m'accorder un instant de repos, j'aperçus une forme derrière la végétation. Je pressais le pas et m'agenouillais devant une croix, plantée dans la terre aride. Sculpté avec soin, je reconnus l'écriture de Neige : « Ici repose Alek, celui qui a donné sa vie pour sauver Ostan ». Une larme glissa le long de ma joue lorsque les souvenirs de tous les moments que nous avions passés ensemble refirent surface.

Un médaillon reposait sur la terre meuble, couvert de poussière. Si on n'y prêtait pas attention, il ressemblait à une simple racine sortant de terre ; sans doute était-ce cette apparence qui l'avait sauvegardé des pillards. Je dégageais le cadeau de Neige. Au besoin, je pourrais à nouveau utiliser sa puissance puisque le bois noueux s'était reconstitué autour de la plaque métallique, comme s'il avait toujours été présent. Encore faudrait-il

que je trouve des projectiles, au milieu de nulle-part. Autrefois, les protecteur de l'humanité avaient aspiré l'énergie de la forêt qui couvrait Vermeil, lui donnant son aspect stérile d'aujourd'hui. Je songeais que mon médaillon devait probablement fonctionner de la même sorte, mais en beaucoup plus concentré que la source qu'avaient utilisé les anges. Je passais le talisman autour de mon cou et reprenais ma route.

Je marchais pendant toute une journée sans encombre, mis à part le soleil estival qui brûlait ma peau nue. La corne de mes pieds avait durcie à force de progresser sur le sol caillouteux, si bien que je pus accélérer ma cadence. J'étais rouge de la tête aux pieds, à tel point que n'importe qui douterait de mon appartenance au genre humain. La rune lumineuse sur mon torse amplifiait d'autant mon étrange apparence, mais je n'avais rencontré âme qui vive depuis le début de mon

voyage. Les premiers signes de civilisation ne virent qu'en fin de journée ; c'était en fait les ruines d'une ancienne tour de guet. J'en déduis que je devais être à la frontière d'Ellam, du moins avant que le continent ne se fasse envahir. Je m'approchais des décombres avec précaution, dans l'espoir de trouver quelque chose d'utile.

Je dégageais un meuble des débris qui l'encombraient, manquant de peu de me faire ensevelir sous le pan de mur qui s'effondra. J'y dénichais, entre autres, plusieurs tenues de soldats aux couleurs d'Ellam. Certes, je risquais d'attirer l'attention, mais je préférais me faire capturer ainsi plutôt qu'à moitié nu. De plus, elle me serait utile si je voulais m'introduire dans la forteresse de Katal, afin de convaincre Echir d'empêcher le créateur de détruire les hommes. Le scintillement de la marque sur mon torse disparu presque entièrement derrière ma tunique rehaussée d'une cotte de mailles. Je ne trouvais malheureusement

aucun projectile qui put faire office de flèche ; je me contenterais donc d'un poignard rouillé. Je passais l'arme émoussée à ma toute nouvelle ceinture, et suivais le chemin qui filait droit vers le nord.

En fin de journée, j'atteignais un village près de la côte, à quelques lieues seulement du château d'Ellam. On ne pouvait distinguer que sa silhouette, ses alentours étant régulièrement couverts par le brouillard été comme hiver. Quelques souvenirs de l'entrainement que j'y avais subit me revinrent en mémoire. Notock, qui nous avait instruits à l'art de la guerre, devait sans doute encore se trouver dans l'édifice, si tant est que les Ostanniens n'aient pas assassiné tous leurs opposants. Peut-être le vieux précepteur pourrait-il m'être d'une quelconque aide pour convaincre Echir de s'allier à moi ; j'avais décelé en lui une certaine affection à mon égard, à l'époque.

Je restais tapi dans la forêt, en attendant de pouvoir pénétrer dans la bourgade sans risquer de me faire démasquer. Les rues étaient peu fréquentées par les habitants ; j'aperçus plus de soldats aux couleurs d'Ostan que d'Ellamiens. Un coucher de soleil vint me tenir compagnie, rendant le temps moins long.

Sitôt le disque lumineux disparu à l'horizon, je rejoignais prudemment le village. Un couvre-feu avait dû être instauré par les Ostanniens, car je ne vis personne d'autre que des patrouilles armées. Malgré l'épaisseur de mes vêtements, une mince lueur émise par ma rune les traversait encore, m'obligeant à être encore plus vigilant. J'ignorais ce que pouvait encourir un homme avec une tunique aux couleurs d'Ellam en territoire occupé, et je ne préférais pas le savoir. On me prendrait sûrement pour un assassin. Sans bruit, je passais de

porte à porte dans l'espoir d'en découvrir une qui ne soit pas verrouillée. Il me répugnait de devoir voler quoi que ce soit à ces gens, mais il me fallait une tenue plus discrète si je voulais continuer à avancer vers la forteresse. Il n'était pas difficile d'éviter les patrouilles, puisque leurs torches les rendaient facilement détectables dans la noirceur de la nuit.

Je me cachais dans l'ombre d'un bâtiment lorsque un énième garde apparu à l'entrée d'une ruelle, une vingtaine de mètres devant moi. Je retins ma respiration lorsqu'il me dépassa sans me voir.

Alors que je me félicitais déjà de mes talents de camouflage, un objet non identifié siffla à mon oreille et atteignit le soldat derrière la tête. Il poussa un glapissement de surprise et laissa tomber sa torche, qui s'éteignit dans un crépitement de braises. L'Ostannien ramassa le projectile tombé à terre ; ce n'était qu'un minuscule caillou.

– Sales gamins, grogna-t-il, comme s'il avait l'habitude de ces assauts.

Il porta son regard dans ma direction, mais la pénombre me cacha à ses yeux. Il soupira et s'abaissa pour récupérer sa torche.

– Aïe !

Je plaquais mes mains sur ma bouche, mais il était trop tard. Un cri m'avait échappé lorsqu'un autre caillou était venu frapper le coin de mon œil. Aussitôt, le soldat bondit sur ses pieds et dégaina son épée.

– Qui va là ? demanda-t-il d'une voix autoritaire.

Il m'aperçut avant que je ne puisse prendre mes jambes à mon cou. Je défouraillais mon poignard, prêt au combat. Mes chances étaient minces face à une épée, mais je ne comptais pas me rendre. Le passé m'avait appris à lutter contre mon destin.

En me voyant sortir mon arme, le soldat chercha des yeux une autre patrouille qui pourrait lui venir en aide, et je profitais de ce moment d'inattention

pour tenter de le désarmer. Je comptais lui entailler le poignet pour qu'il lâche sa lame, mais l'homme reporta son attention sur moi au même moment. Dans sa surprise, il écarta son épée de la trajectoire de mon poignard, me faisant rater ma cible. Déséquilibré, je m'affalais à plat ventre sur le sol. Je roulais sur le côté pour reprendre le combat, mais le contact glacial du fer dans mon cou me dissuada de me relever.

– Si tu essayes de t'enfuir, je t'égorge, marmonna-t-il entre ses dents.

Il donna un coup de pied à mon poignard qui se perdit dans l'ombre.

– Maintenant, pose ton arc à terre, reprit le soldat.

J'essayais de lui expliquer que n'ayant pas de flèche en ma possession il n'était pas dangereux, mais l'homme s'obstina. J'obéis à ses ordres. Je n'étais pas en position de marchander à cause de la pointe de son épée qui me menaçait. Lorsqu'il se

baissa pour ramasser mon armicide, une ombre surgit derrière lui. Un gourdin décrit un arc de cercle avant de l'atteindre derrière la tête, lui faisant mordre la poussière. Je me relevai précipitamment, mais une vive douleur derrière la nuque me fit perdre instantanément connaissance.

La Résistance

Je me réveillai en sursaut. J'étais allongé sur un lit de paille, entouré d'obscurité. Un bandage m'enserrait la tête, couvrant l'énorme bosse que j'avais derrière la tête. Les seules sources de lumières de la pièce étaient la lune scintillant à travers les fenêtres et l'éclairage d'une torche filtrant sous l'unique porte, à ma gauche. J'entendais des voix étouffées dans la pièce d'à côté, et je crus entendre les mots « tuer » et « guerrier Ellamien ». Ils semblaient se disputer

sur mon sort. A première vue, cela ne présageait rien de bon pour moi. Je me levais dans l'espoir de m'enfuir avant que mes geôliers ne viennent me retrouver, mais j'avais surestimé mes forces ; je n'étais pas encore remis du coup que j'avais reçu derrière la tête. Je perdis l'équilibre et manquais de me rattraper au barreau du lit, avant de m'effondrer sur le plancher avec un boucan abominable. J'avais connu plus discret, comme tentative de fuite.

Dans la pièce d'à côté, les discussions avaient cessé et la porte ne tarda pas à s'ouvrir.

– Je vois que notre pensionnaire s'est réveillé, plaisanta une voix d'homme.

Ils s'étaient immobilisés dans l'encadrement de la porte, si bien que je ne distinguais que leur silhouette. Ils étaient cinq, je n'avais donc aucune chance de m'enfuir. La lumière derrière eux m'aveuglait, après être resté si longtemps dans l'obscurité.

– Ne m'approchez pas, les mis-je en garde.

– Ne t'en fais pas, me rassura l'homme à la carrure athlétique. Nous ne te ferons pas de mal. Apparemment, tu as tapé dans l'œil d'Althéa.
– Ne dis pas n'importe quoi, marmonna l'intéressée en lui donnant un coup de coude dans les côtes. Nous avons besoin d'alliés, surtout par les temps qui courent.

Les inconnus s'écartèrent pour me laisser passer, et m'escortèrent jusqu'à un salon délabré. La pièce avait été vidée de ses meubles, ne laissant en son centre qu'un établi où reposaient divers objets. J'aperçus d'emblée mon armicide, au-dessus d'une vaste carte de la région. Je m'emparais de l'arc et le passais en bandoulière ; contrairement à ce que je pensais, personne n'émit de protestation. Ils se regroupèrent autour de la table, et me laissèrent une place pour me joindre à eux.

– Qui êtes-vous ? les questionnais-je.

– On nous appelle de diverses manières, commença un homme à la barbe grisonnante. La résistance, la rébellion, ou même l'espoir d'Ellam. Mais cette dernière étiquette se fait plus rare, depuis que les forces d'Ostan ont réduits nos rangs.

Le vieil homme me rappelait vaguement quelqu'un, mais je n'aurais su dire qui. J'avais beau me concentrer, je ne parvenais pas à mettre un nom sur son visage. Il avait dans son regard une tristesse indélébile, comme si tout ce à quoi il tenait avait disparu. Une large cicatrice lui barrait le front, lui donnant un aspect terrifiant.

Je m'imaginais mal comment trois hommes, un vieillard et une femme pouvaient tenter à eux seuls de renverser l'invasion de leur continent. Je cherchais un moyen de lui poser la question sans l'offenser lorsqu'il me devança.

– Tu dois sans doute penser que nous ne faisons pas le poids ? Mais nos effectifs ne se limitent

pas aux personnes ici présentes. Nous sommes encore plusieurs dizaines à lutter activement pour reprendre le contrôle de nos terres. Jusqu'alors, notre confrérie a détruit toutes les armes de siège qui tentaient d'atteindre la forteresse. Sans nous, il y aurait longtemps qu'elle aurait été rayée de la carte.

Il me présenta ses compagnons, qui me jaugeaient du regard. À ses côtés se tenait Lenan, l'homme à la carrure athlétique que j'avais remarqué auparavant. Sa voisine, Althéa, rougit lorsque je lui adressais un salut. J'interrogeais le vieil homme du regard, mais il resta impassible. Qu'avais-je fais pour l'embarrasser ainsi ? Les deux résistants semblaient tout aussi jeunes que moi.

Venaient ensuite Arok et Kora, deux jumeaux strictement identiques. Je me demandais comment l'homme à la barbe grisonnante parvenait à les différencier. Tous les quatre portaient de simples

tuniques de villageois, afin de se fondre dans la masse.

Le vieil homme, lui, se prénommait Notock. Une seconde plus tard, un déclic se produisit dans mon esprit.

– Notock ! m'exclamais-je. Le précepteur ?

Intrigué, il s'approcha de moi et retira le bandage qui couvrait une partie de ma tête.

– Je te reconnais… tu étais l'un de mes élèves, avant l'invasion, bredouilla-il.

J'avais eu du mal à l'identifier. En une année, il avait vieilli davantage que lors des vingt-quatre mois de notre formation de guerriers. Mais le plus grand changement restait néanmoins la balafre qui couvrait son visage. Il avait laissé pousser sa barbe, qui atteignait désormais le haut de son torse. Mon ancien instructeur portait lui aussi des habits de villageois, ce qui ajoutait encore à ma confusion. C'était la première fois que je le voyais sans son armure.

– Vous ne formez plus les jeunes soldats ? demandais-je.
– Ce temps est révolu, se désola Notock. L'armée d'Ellam a été écrasée. Seule la forteresse demeure encore, mais nous devrons bientôt capituler à cause de ce satané blocus.
– Nous faisons du mieux que nous pouvons pour la réapprovisionner en eau et en nourriture depuis l'extérieur, mais nombre d'entre nous ont péri pour cette tâche, ajouta Lenan.

Je jurais intérieurement. Il ne serait pas aisé de pénétrer dans la forteresse si je ne pouvais pas même m'en approcher. Peut-être les résistants m'aideraient-ils à trouver Echir sous couvert de ravitailler le château.

Alors que je regardais la carte qui représentait divers passages secrets ainsi que les positions ennemies, une fronde, posée sur la table, attira mon attention. Elle était encore chargée d'une petite pierre, comme celle que le soldat Ostannien avait

reçue. Les événements passés me revinrent rapidement en mémoire.

– C'est vous qui avez attiré le soldat vers moi ! m'indignais-je.
– Tu aurais fini tôt ou tard par te faire attraper, se défendit Althéa. Je suis désolée de t'avoir assommé, j'ignorais comment tu réagirais si je te demandais de me suivre.
– Je me débrouillais très bien jusqu'à ce que vous arriviez, bougonnais-je.

La jeune femme m'adressa un sourire confus, et je ne sus que répondre.

– Il faut être fou pour s'afficher ainsi avec une tenue militaire d'Ellam. Qu'est-ce qui t'amène ici ? m'interrogea Notock.
– Je suis à la recherche d'Echir. Et aussi… d'une amie. Elle s'appelle Neige.
– Je me souviens d'elle, affirma le vieil homme. Une élève brillante. Mais je n'ai pas entendu parler d'elle depuis votre départ pour Vermeil.

J'essayais de cacher ma déception. Elle pouvait être n'importe où. Trois jours n'étaient pas suffisants pour reconstituer mon ancienne vie.

– Quant à Echir, reprit-il, il loge au sein de la forteresse. Il est toujours le général des armées d'Ellam ; enfin, pour ce qu'il en reste.
– Le prochain ravitaillement a lieu demain, après le coucher du soleil. Tu pourras nous accompagner, offrit l'un des deux jumeaux.

Je les remerciais et retournais m'allonger dans l'autre pièce, sur ma paillasse. J'étais encore étourdi par le coup que m'avaient asséné mes nouveaux alliés. Je gardais mon arc sous le bras ; au cas où. Le sommeil me gagna dès que ma tête reposa sur l'oreiller rembourré de paille.

Lorsque j'ouvris de nouveau les yeux, j'étais au cœur d'une bataille spectaculaire. Je rêvais de nouveau, et, chose étrange, mon rêve avait repris pile là où il s'était arrêté. Les anges harcelaient Terh à renfort de leur armicides, mais le dieu était

d’une trop grande puissance pour être anéanti si facilement. Bâton usait de son pouvoir sur la vie pour soigner ses semblables du mieux qu’il pouvait, mais son énergie s’amenuisait. Le créateur était toujours sous sa forme diabolique, et combattait en faisait étal de toute sa force. Il crachait des jets de lave par la bouche, tout en frappant les anges de ses mains. Elles étaient recouvertes de piques rocheuses effilées comme les lames d’un rasoir. Le dieu présentait de nombreuses blessures d’où s’écoulait une substance dorée, mais il n’y prêtait pas attention.

Mon hôte, Arc, envoyait flèche sur flèche, mais la plupart se voyaient fauchées par le diable. À chaque fois que l’ange prélevait un projectile dans son carquois, un nouveau s’y matérialisait comme par magie. Etant étroitement lié, je percevais son énergie diminuer à chaque fois qu’il ordonnait à une flèche de se transformer en trait incandescent. Il ne tiendrait plus longtemps à un tel rythme.

Lorsqu'il jeta un bref coup d'œil à ses alliés, je pus me rendre compte qu'eux aussi s'affaiblissaient. Bâton se contentait désormais d'apaiser la douleur les autres anges, n'ayant plus la force de soigner leurs blessures.

Dague se déchainait dans un corps à corps avec Terh, lui entaillant les mollets de sa courte lame. La puissance de l'air accélérait ses coups, à tel point qu'il était difficile de suivre ses mouvements. Lorsque le dieu fit volte-face pour tenter de le pulvériser, l'ange frappa le sol du plat de sa dague, se propulsant ainsi à dix mètres au-dessus du plancher. Un torrent de lave se déversa là où il se trouvait un instant plus tôt.

Mon hôte regardait Dague avec effroi, sachant ce qui allait suivre. L'ange usait de toute sa puissance pour rester suspendu dans les airs, sans quoi il atterrirait dans la mare de magma en fusion. Il n'eut ni le temps ni la force d'esquiver le poing acéré que le géant lui asséna. Il fut propulsé à

l'autre bout de la pièce, avant d'être stoppé par un mur qui trembla sous l'impact. Arc détourna les yeux du corps brisé de son ancien ami, et reprit le combat avec hargne.

Une lumière m'aveuglait, et je me rendis compte que je ne dormais plus. Les rayons du soleil matinal filtraient à travers la fenêtre, malgré l'épaisse couche de poussière qui la recouvrait. Je songeais encore au rêve que je venais de faire ; le dieu avait brisé un ange comme s'il n'était qu'une vulgaire brindille. Comment pouvais-je espérer l'emporter dans ces conditions ?

Soudain, j'eus la désagréable impression d'être observé. La veille, il faisait trop sombre pour que je puisse m'apercevoir qu'il y avait une douzaine d'autres lits dans la pièce. A côté du mien, Althéa me regardait de ses yeux bleus clairs. Elle était assise sur le bord de son lit et passait les doigts

dans ses cheveux blonds, bien qu'ils fussent déjà parfaitement coiffés.

– Ah, tu es enfin réveillé, constata-t-elle.
– On dirait bien.
– Tu as dû faire un terrible cauchemar, car tu n'arrêtais pas de murmurer des mises en garde, m'apprit la jeune femme.

Je songeais que cela n'avait rien d'étonnant, après le rêve de cette nuit. J'essayais sans doute de prévenir les anges du destin funeste qui les attendait.

– Que fais-tu là ? demandais-je, avant de me rendre compte que c'était sûrement sa chambre.
– Je veille sur toi. Je m'en veux de t'avoir assommé, avoua Althéa en détournant le regard, l'air gênée.
– Euh… ce n'est rien, balbutiais-je. Pourquoi y a-t-il autant de lits ?

Son regard s'assombrit, et je regrettais aussitôt d'avoir posé la question.

– Avant, nous étions bien plus nombreux. Mais les Ostanniens mènent une traque sans merci contre tous ceux qui s'opposent à leur domination. Notock et les jumeaux ont chacun une maison à la périphérie de village. Lenan et moi vivons ici.

Je comptais les lits. Il y en avait quinze dans cette pièce, ce qui voulait dire que la rébellion avait déjà perdu au moins treize résistants.

– Mais… Lenan et moi, nous ne sommes qu'amis, s'empressa-t-elle d'ajouter.

Un silence embarrassant demeura quelques instants, avant qu'Althéa ne me tende des vêtements de villageois.

– Mets ça, il vaut mieux la jouer discret si tu tiens à rester en vie.

J'attendis qu'elle referme la porte derrière elle, et enfilai l'ensemble, légèrement trop étroit pour ma

carrure. Quelques coutures cédèrent avec un craquement, mais les vêtements demeurèrent intacts. J'époussetais le miroir accroché près de la porte ; cela faisait longtemps que je ne m'étais plus vu.

Mon corps ne semblait pas avoir vieilli de l'année passée dans le royaume de cieux. Ma peau était légèrement plus foncée, mais cela devait tenir du fait que j'avais marché des dizaines d'heures sous un soleil de plomb. J'avais les cheveux en bataille, et une petite bosse pointait encore au somment de mon crâne, vestige du coup qui m'avait assommé la veille. La seule trace de mon passage dans l'antre du créateur était sa marque, qui scintillait sur mon torse. Auparavant, le cuir épais de ma tenue militaire d'Ellam la rendait quasiment imperceptible, mais le tissu mince de mes nouveaux habits laissait transparaitre la marque. Je dénichais d'autres vêtements sous les

lits poussiéreux et les enfilais par-dessus, jusqu'à ce que la rune lumineuse ne soit plus visible.

Je rejoignais ensuite Althéa qui m'attendait dans l'autre pièce. Elle haussa un sourcil interrogateur devant ma tenue ; apparemment, elle aurait préféré que je ne me vêtisse que de l'étroite chemise qu'elle m'avait donnée.

– Dois-je te rappeler que nous sommes en plein été ? s'inquiéta-t-elle.

Elle avait raison ; je commençais déjà à étouffer sous les nombreuses couches de tissu. Cependant, je préférais nettement succomber à la chaleur du soleil qu'à celle d'un bûcher. C'était une pratique courante pour éradiquer les praticiens de magie noire, à Ellam.

– Ça ira. Je préfère sortir couvert, mentis-je.

Elle me gratifia d'un sourire amusé, comme si elle me voyait déjà peiner par trente degré sous un soleil brûlant.

– Dans ce cas, suis-moi, reprit-elle. Nous devons aller chercher les provisions que les jumeaux et toi transporterez ce soir.

Elle ouvrit la porte et je m'engageais à sa suite. Les rues étroites étaient peu fréquentées, mais bientôt elles s'élargirent lorsque nous approchâmes du centre du village. Des étals regorgeant de nourriture s'alignaient tout au long de la grande rue qui traversait le village, et tout le monde semblait s'être rassemblé pour l'occasion. Des gardes d'Ostan patrouillaient dans la foule ; je me sentais nu à me promener parmi eux sans arme. Je tachais de me peindre une expression neutre sur le visage, mais la panique s'empara de moi lorsque j'aperçus le soldat que j'avais combattu la veille. Je murmurais mes appréhensions à l'oreille de la jeune femme en tâchant de ne pas croiser le regard de mon ancien adversaire.

– Ne t'inquiètes pas, me rassura-t-elle. Il faisait trop sombre pour qu'il puisse te reconnaitre.

Elle continua sa route et je lui emboitais le pas, guère rassuré.

À chaque étal qu'elle visitait, les propriétaires lui offraient une partie de leurs stocks, sans lui demander d'argent. Lorsque je la questionnai à ce sujet, elle m'expliqua que la plupart des marchands donnaient une portion de leurs vivres pour soutenir les dernières forces d'Ellam, recluses dans la forteresse. Tous avaient espoir qu'ils reverseraient l'armée ennemie et libèreraient le continent.

Je dus retourner plusieurs fois au refuge des résistants pour décharger la nourriture que l'on nous offrait. J'étais épuisé, à force de porter de lourds sacs de toile tandis que la température extérieure ne cessait d'augmenter.

Intrusion

Plusieurs heures passèrent avant que le marché ne commence à se vider. Althéa et moi rentrâmes alors à la demeure secrète de la résistance, et je m'effondrais sur ma paillasse, épuisé. La jeune femme m'imita, et se mit à somnoler aussitôt. J'aurais aimé en faire de même, mais je n'arrivais pas à trouver le sommeil, torturé par la perspective de la dangereuse mission qui m'attendait le soir même.

Se faufiler au travers du blocus pour pénétrer dans la forteresse sans périr me semblait déjà relever du miracle, alors j'imaginais mal comment je pourrais cumuler cet exploit avec une rencontre avec Echir.

À l'aide de mon armicide, j'avais anéanti une grande partie de son armée, ce qui avait engendré sa défaite à la bataille de Vermeil ainsi que la chute de sa patrie. Ceci, ajouté au tempérament malveillant du général des armées d'Ellam, risquait de me précipiter vers une mort certaine. Je savais qu'il me serait difficile de le convaincre de s'allier à moi, et d'autant plus que ce serait dans le but de sauver aussi bien ses alliés que ses ennemis.

Cependant, je ne pouvais me permettre d'échouer ; le sort de l'humanité toute entière pesait sur mes épaules. Il fallait que nous combattions Terh, comme l'avaient fait les six anges des millénaires avant nous. Même si nos chances de le vaincre étaient quasi nulles, nous

pourrions peut être l'affaiblir suffisamment pour offrir à notre race quelques siècles de répit. Un frisson me parcouru lorsque je repensais à Terh sous sa forme diabolique, brisant un ange d'un simple coup de poing.

Alors que je m'efforçais de chasser ces sombres pensées de mon esprit, d'autres souvenirs me revinrent en mémoire. Une grande partie des forces d'Ostan devait s'être mobilisée pour former le blocus autour de la forteresse, il y avait donc des chances pour que mon ancienne amie, Neige, en face partie. Cependant, j'ignorais si elle appartenait toujours à cette armée. Connaissant son tempérament, je me doutais qu'elle avait dû s'opposer à l'invasion d'Ellam. J'espérais qu'elle se soit retirée indemne des conflits, sans chercher à changer une nouvelle fois de camp.

Le monde me semblait bien trop vaste pour que nous puissions nous rencontrer de nouveau. Si dangereuse soit ma nouvelle mission, j'aurais aimé

l'avoir à mes côtés. Rêveur, je me mis à penser à mon futur, dans le cas où nous triompherions du cruel dieu. Cela n'éclipserait pas le malheur des hommes, mais l'humanité disposerait de plus de temps pour réparer ses erreurs et rentrer dans le droit chemin.

Quant à moi, je me promis d'en finir avec ma vie d'aventurier ; je n'aspirais qu'à une existence simple. Sitôt ma quête accomplie, je retournerai dans les Apales à la recherche de celle qui ferait toujours vibrer mon cœur. Si Neige avait déserté, elle devait s'être rendue auprès de sa mère, dans le village fortifié où elle avait grandi.

– Alek ? Alek !

Je me redressais vivement. Un instant, j'avais cru entendre la voix de Neige ; mais ce n'était qu'Althéa. Perdu dans mes pensées, je n'avais pas remarqué le soleil descendre rapidement vers l'horizon. La jeune femme aux cheveux blonds était penchée vers moi, et me regardait avec

insistance. Elle avait troqué sa tenue de villageois contre une tunique sombre renforcée de cuir. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'elle avait quitté la pièce quelques instants plus tôt pour se changer.

– Il est temps de se mettre en route, m'apprit-elle. Les jumeaux chargent déjà la charrette avec les provisions.
– Tu nous accompagnes ?
– Oui. Une épée de plus ne sera pas de trop pour franchir le blocus, s'expliqua-t-elle.

Je m'étonnais qu'elle ne se décide à se joindre à l'expédition qu'après ma demande pour y participer, mais je m'abstins de le lui faire remarquer. Elle m'offrit un petit carquois de tissu contenant une douzaine de flèches, que j'attachais à ma ceinture.

– Etrange, ton médaillon, dit Althéa en pointant l'objet qui pendait autour de mon cou.

– Euh… c'est un cadeau. Il n'a qu'une valeur sentimentale, balbutiais-je.

Je ne lui avais pas menti, mais je préférais ne pas révéler toute la vérité à mes nouveaux alliés. Bien qu'ils me paraissent tous honnêtes et sans préjugés, j'ignorais comment ils réagiraient si je leur avouais que j'avais supprimé une partie de leur armée, provoquant la déchéance de leur continent. De même, je ne me voyais pas leur expliquer que je revenais du royaume des morts après avoir conclu un pacte avec le créateur de toute chose, ni que je m'apprêtais à m'opposer à ce dieu adulé par tant d'autres.

La jeune femme quitta la pièce et je me servis dans le vaste placard pour dénicher une tenue plus apte au combat. J'enfilais une tunique et un pantalon de toile, une paire de lourdes bottes ainsi qu'un plastron au cuir usé. J'ajustais ce dernier afin que la marque du dieu, qui brillait toujours d'une égale intensité sur mon torse, ne trahisse pas

notre groupe dans l'obscurité nocturne. Ces vêtements me permettraient aussi bien de me déplacer avec discrétion que de combattre, si j'en étais contraint. Elle ne me protégerait pas aussi efficacement que l'ensemble aux couleurs d'Ellam que j'avais déniché dans la tour en ruines, mais ce dernier était beaucoup plus encombrant.

Je rejoignais Althéa, qui s'affairait déjà à charger les sacs de provision en compagnie de Lenan, ainsi que des deux jumeaux Arok et Kora. Notock s'était assis à l'avant du chariot et tenait les rênes. Un âne y était attelé ; il n'aurait pas la force de porter davantage de poids que celui des vivres et de mon ancien instructeur. Nous devrions donc couvrir les nombreuses lieues qui nous séparaient de la forteresse à pied. Je songeais à faire demi-tour pour m'enquérir de bottes plus légères, mais Lenan me héla pour que j'aille leur prêter main-forte. Je les rejoignais et m'attelais à la tâche.

Nous vînmes bientôt à bout des tonnes de nourriture, et le chariot commença à avancer lentement vers un chemin de campagne. Notock guidait son animal sur des routes éloignées de la ville, afin de ne pas risquer de rencontrer une patrouille. De temps à autre, nous devions pousser le chariot pour lui permettre de franchir une montée, l'âne n'ayant pas la force de tracter les montagnes de vivres sur un chemin incliné.

Les derniers signes du soleil s'effacèrent, et le crépuscule laissa place à une nuit noire. Seule la lune éclairait encore le monde d'une lueur blanchâtre. Nous ne pouvions guère voir plus loin que quelques mètres devant nous, mais Notock nous interdit d'allumer une torche, de peur que quelqu'un puisse nous apercevoir. Nous marchions en nous tenant au chariot, autant pour l'aider à progresser plus rapidement que pour nous éviter de tomber.

Cela n'empêcha pas mon pied de butter contre un caillou, me faisant m'étaler de tout mon long sur la route irrégulière. Je jurais intérieurement devant ma maladresse. De l'autre côté du chariot, j'entendis Althéa se retenir de rire tandis que je me relevai. Mon pantalon de toile était désormais troué aux deux genoux, mais ma peau n'était que légèrement écorchée. L'air idiot, je rattrapais le convoi qui avait ralenti l'allure pour m'attendre, en prenant bien soin de regarder où je mettais les pieds.

Il se passa une éternité avant que nous ne puissions apercevoir les lumières de la forteresse. Les milliers de flambeaux découpaient sa silhouette dans le ciel nocturne, et se reflétaient sur l'océan qu'elle surplombait. La place forte du continent d'Ellam était bâtie sur le bord d'une falaise, ce qui lui valait régulièrement quelques effondrements. Cependant, cette position la rendait pratiquement inaccessible, car au fil des années les

douves s'étaient érodées pour atteindre une profondeur vertigineuse. Seul le pont levis permettait d'y accéder en toute sécurité, ce qui la rendait quasiment imprenable lorsqu'il était levé.

Tout autour de la forteresse, des torches trahissaient la présence de l'armée Ostanienne. Les tentes s'agglutinaient à quelques centaines de mètres seulement des murailles, afin de bloquer toute entrée ou sortie, en restant hors de portée des archers postés sur les remparts.

Lorsque nous rencontrâmes un obstacle sur la route, Notock tira sur les rênes au lieu de le contourner. Sous des poutres de bois calcinées, on pouvait encore identifier quatre roues circulaires rattachées par un châssis. Malgré la faible luminosité, je reconnus aussitôt la forme comme un trébuchet d'Ostan. Les résistants se regroupèrent autour des débris sans une explication. Je me joignais à eux, inquiet.

– Huit résistants ont péri ici même pour empêcher cet engin d'annihiler le dernier espoir de notre patrie, m'expliqua Lenan à voix basse.
– Que Terh leur réserve l'honneur du champ des héros, pria l'un des deux jumeaux.

Je n'aurais su dire lequel des deux jumeaux avait parlé ; il était impossible de les différencier dans la pénombre. J'ignorais quel était le champ des héros dont il parlait, mais je connaissais suffisamment le dieu pour savoir qu'il se désintéressait totalement du sort des hommes. Cependant, je gardais ces pensées pour moi ; Terh ne pouvait pas lire dans mon esprit, mais il avait tout le loisir de m'observer depuis le royaume des cieux. Je préférais repousser au maximum le moment où il se rendrait compte que je n'avais d'autres desseins que de l'empêcher de nuire aux hommes. Il le saurait bien assez tôt, dès lors que je ferais part de mes intentions à Echir ; mais j'ignorais quels

pouvoirs le dieu pouvait déployer sur terre pour m'anéantir.

Nous nous recueillîmes en silence plusieurs minutes durant, puis mon ancien instructeur nous invita à reprendre la route. À la lueur de la lune, j'aurais juré apercevoir une larme rouler le long de sa joue. Cette guerre avait brisé la carapace de fermeté derrière laquelle il se s'abritait autrefois.

Je sentais la tension monter en moi tandis que nous approchions dangereusement du campement des forces d'Ostan. J'allais demander à Notock s'il comptait se faufiler entre les tentes, lorsque le chariot bifurqua vers la côte. Nous nous engageâmes dans un sentier étroit qui serpentait entre les falaises, jusqu'à la mer. Il était tellement escarpé que nous dûmes retenir la charrette, sans quoi elle se serait brisée contre les parois rocailleuses. Bientôt, nous débouchâmes sur une plage de galet, où deux hommes se réchauffaient auprès d'un feu.

– Bande d'imbéciles, éteignez-le ! gronda Notock. Vous allez rameuter tous les Ostanniens des environs.

Confus, les deux guerriers s'exécutèrent, en bredouillant quelques excuses. L'ancien instructeur fit avancer son âne jusqu'au bord de l'eau, malgré les protestations de l'animal. Celui-ci s'abaissa pour étancher sa soif, mais il hennit lorsqu'il se rendit compte qu'elle était salée. Je ne pus m'empêcher de penser que de l'autre côté de cette mer se trouvait peut-être Neige, ma meilleure amie. Je me pris à rêvasser en regardant vers l'horizon sans le voir, lorsque la voix pressée d'un de mes compagnons me ramena à la réalité.

Nous commençâmes à décharger les provisions en les déposants dans l'embarcation échouée sur la grève. Les hommes en tenue militaire d'Ellam nous prêtèrent main-forte, si bien que l'opération ne nous prit que quelques minutes. J'embarquais en compagnie de Lenan, Althéa et des deux

guerriers Ellamiens. Arok, Kora et Notock reprirent immédiatement la route du village, afin de ne pas être surpris par l'aube.

Nous prîmes chacun une rame et nous commençâmes à pagayer énergiquement, afin de déplacer les centaines de kilos de notre chargement.

J'étais soulagé que nous soyons parvenus indemnes jusqu'ici, mais tout danger n'était pas écarté. Plusieurs bâtiments Ostanniens mouillaient à proximité de la falaise, entourant la façade maritime de la forteresse. Nous glissions sur l'eau en tentant de faire le moins de bruit possible, dans l'espoir que les sentinelles de garde sur les navires de guerre ne nous aperçoivent pas. La cargaison alourdissait notre embarcation, qui fendait les vagues avec un clapotis suspect.

Lorsque les récifs menacèrent de nous envoyer par le fond, nous nous éloignâmes de la côte, nous

rapprochant ainsi davantage des sombres bâtiments.

À la barre, Lenan se frayait un chemin entre les bateaux, les frôlant de si près que j'aurais pu toucher leur coque rien qu'en tendant le bras. Je compris qu'il manœuvrait ainsi afin de nous cacher dans l'ombre des navires, rendant notre petite embarcation invisible à leurs yeux. J'avais les doigts crispés sur le manche de ma rame, tant l'anxiété me tenaillait le ventre.

Alors que nous dépassions le dernier bâtiment de guerre, un marin penché sur le bastingage croisa mon regard. J'encochais aussitôt une flèche à mon arc, et le pointais vers l'homme qui nous regardait, bouche bée.

– Tue le, me chuchota le guerrier Ellamien devant moi.

Je savais qu'il risquait de donner l'alarme si je ne l'exécutais pas, mais je ne pus me résoudre à lui ôter la vie ; j'avais trop de fois commis cet acte par

le passé. Etrangement, le matelot se retourna en sifflotant, et porta son regard vers le ciel, agissant comme s'il ne nous avait pas vus. Je rangeais ma flèche dans son carquois tandis que notre embarcation glissait sur les vagues en direction de la falaise. L'Ellamien assis sur la rangée devant moi marmonna quelques paroles quant à ma lâcheté dont je ne compris le sens.

– Alek a bien agit, me défendit Althéa.
– Cet homme n'était qu'un simple matelot, pas un soldat, renchérit Lenan. Le tuer n'aurait servi à rien, et, même s'il donnait l'alarme, ils ne pouvaient plus nous intercepter.

Le guerrier acquiesça, mais je me doutais que c'était simplement pour ne pas entrer en conflit avec mes deux compagnons. S'il avait été ma place, j'étais certain que l'homme aurait abattu quiconque portait les couleurs d'Ostan.

Nous accostâmes le long de la falaise, sous l'impressionnante muraille qui la surplombait. Des

pans entiers de murs gisaient çà et là, tombés après les innombrables effondrements dus à l'érosion de la roche.

Lenan prit la tête du groupe et nous guida à travers les rochers épars, sans prendre la peine de vérifier si nous le suivions. Il pénétra dans une cavité, et écarta une planche de bois peinte en gris. Derrière attendaient une douzaine d'hommes à moitié assoupis.

– Le chargement est arrivé, dit-il d'une voix ferme. Au travail.

Les guerriers le saluèrent et quittèrent l'abri pour décharger notre embarcation. Je m'étonnais qu'ils obéissent ainsi à un homme plus jeune qu'eux. Althéa dut lire mes émotions sur mon visage, car elle se rapprocha de mon oreille et chuchota :

– Lenan est le fils d'Echir, même s'il ne s'en vante pas.

Un frisson me parcouru. J'ignorais si cela allait jouer en ma faveur ou me priver de l'un de mes

rares alliés. Même en ayant connu son père, je n'aurais jamais pu me douter de leur lien de parenté, tant leurs caractères étaient à l'opposé l'un de l'autre. Nous ne nous connaissions que depuis la veille, mais le jeune homme m'avait accepté au sein de son groupe et me traitait en égal.

Je m'engageais à sa suite dans l'étroit escalier en colimaçon. Je me réconfortais à l'idée de ne pas devoir l'emprunter les bras chargés des sacs de provision ; cela ce serait avéré être une tâche périlleuse. Maladroit comme je l'étais, je n'aurais pas manqué de me casser le cou. Lorsque je vins enfin à bout des innombrables marches, j'étais épuisé, tant par l'effort que je venais de fournir que par le manque de sommeil.

Ne nous laissant aucun répit, Lenan continua à travers le dédale des couloirs sinueux. Il devait avoir passé toute son enfance dans la forteresse, car il n'hésitait jamais sur la direction à suivre. J'essayais, en vain, de mémoriser le chemin pour

pouvoir quitter la place forte si mon plan ne se déroulait pas comme prévu. Après être venu à bout d'un interminable escalier, menant à l'une des tours les plus hautes du château, le jeune homme s'arrêta enfin.

Confrontation

A bout de souffle, je m'appuyai sur les remparts et mon regard se porta en contrebas. Nous étions désormais à deux cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, entourés par un panorama à couper le souffle. D'ici, je pouvais observer toute la région, et même au-delà. Par temps clair, il devait être possible d'apercevoir la côte du royaume d'Ostan, non loin de l'endroit où j'avais vu le jour. À cette hauteur, le vent marin nous parvenait avec davantage de

force, donnant à la tour de guet un aspect inquiétant. Un domestique Ellamien nous avait suivis, et Lenan lui murmura des consignes à l'oreille. Le valet s'inclina et fit demi-tour d'un pas pressé.

– Que faisons-nous ici ? questionnais-je.
– Tu vas pouvoir rencontrer Echir, m'apprit Lenan. Il se trouve qu'il m'attendait.

Mes doigts se crispèrent sur la pierre froide ; j'aurais préféré retarder au lendemain le moment où je devrais me confronter à mon ancien supérieur. Je devais lutter à chaque instant pour empêcher mes paupières de se fermer d'elles-mêmes. De plus, j'ignorais comment convaincre le général d'Ellam d'abandonner son poste pour combattre un ennemi autrement plus lointain, en qui il ne croyait peut-être pas. Comme si cela ne suffisait pas, Althéa et Lenan étaient à mes côtés, et ils entendraient forcément les vérités dont j'avais omis de leur parler. Ils apprendraient que

j'étais le monstre qui avait défait une grande partie de leur l'armée. Je songeais à prendre mes jambes à mon cou lorsque la silhouette que je redoutais tant déboucha de l'unique accès à la tour.

– Père, le salua Lenan.

– Lenan, mon fils, répondit-il sans chaleur. Qui nous amènes-tu là ?

Echir plissait les yeux pour nous détailler, mais l'obscurité l'empêchait de nous voir distinctement. Paralysé par la peur, je ne savais que répondre.

Sans prévenir, le domestique déboucha de l'escalier, une torche à la main. Le général des armées d'Ellam écarquilla les yeux lorsque la lumière lui dévoila mon identité.

– Toi !

Dans un premier temps, son visage était devenu aussi blême que s'il avait vu un fantôme, mais il virait désormais au rouge écarlate. Il défourailla l'épée qui pendait à sa ceinture et me mit en garde. Les deux diamants sertis à l'extrémité du

pommeau trahissaient l'appartenance divine de cette arme. Je bandais mon arc et encochais une flèche ; je voulais simplement le dissuader d'approcher, le temps que je puisse le raisonner.

Althéa et Lenan avaient eux aussi sortis leur épée, mais nous regardaient tour à tour en se demandant quel parti prendre.

– Père, expliquez-vous, supplia-il.
– Traitre à ta famille ! rugit Echir. Tu as ramené le démon du feu au sein même de notre forteresse.
– Je viens en paix ! me défendis-je.

Je suppliais Lenan du regard, cherchant son soutien. Il fixait mon arc en fronçant les sourcils, mais je ne sus reconnaitre ses émotions lorsqu'il releva le visage vers moi.

– Alek. Comme celui qui a anéanti notre armée à la bataille de Vermeil, pensa-t-il à voix haute. Comment n'ai-je pas pu faire le rapprochement ?

Il fit un pas dans ma direction, mais ne semblait pas menaçant. Son épée raclait le sol, comme s'il était trop désespéré pour la soulever. Nous n'étions plus que quatre au somment de la tour de guet ; dès que j'avais sorti mon arc, le domestique s'était empressé de se retirer. Je n'allais pas tarder à avoir la garde sur le dos. J'étais acculé, il ne m'était pas possible de fuir d'autant que j'ignorais quelles étaient les intentions de mes compagnons quant à mon sort.

Une larme coulait sur la joue d'Althéa, mais elle agrippait son épée comme si sa vie en dépendait. Ils s'étaient tous arrêtés à une bonne distance de moi, et je vis de la crainte sur leur visage. Celui d'Echir était figé dans un rictus haineux. Je voulais ranger mon armicide pour leur prouver mes bonnes intentions, mais j'étais certain que mon ancien supérieur en profiterait pour me pulvériser.

– Il est vrai qu'à la bataille de Vermeil, j'ai commis un acte irréparable, avouai-je. Mais

c'était pour vous empêcher, Echir, d'envahir Ostan et de commettre les mêmes atrocités que celles que votre continent a subi.

Visiblement, le général des armées Ellamiennes était dans une telle rage que j'aurai du mal à éviter le combat. Je voyais mal comment je pourrais lui présenter ma requête dans de telles conditions.

– Je ne suis certes pas innocent, mais je pensais simplement que mon intervention équilibrerait vos forces, repris-je.

– Tu es un démon ! cria Echir. Tu ne peux avoir survécu à l'explosion. D'ailleurs, tu n'aurais jamais pu donner une telle force à ton armicide… c'est impossible.

Mes doigts se portèrent à mon cou, où pendait le médaillon que m'avait offert Neige.

– Ce talisman m'a donné la force de déchainer un tel déluge de feu, expliquais-je. Et vous avez raison, je n'ai pas survécu à cette épreuve. J'étais mort.

– Etait ? bafouilla Lenan.

La rune sur mon torse me démangeait, mais je fis un effort pour rester concentré sur la lame d'Echir, à quelques pas de moi. Il me vint à l'esprit que Terh devait m'observer en ce moment même ; sans doute était-ce pour cela que sa marque crépitait.

– Après avoir succombé, j'ai été envoyé au royaume des cieux, repris-je. J'ai proposé à Terh de récupérer les trois armicides restants sur terre s'il me ramenait à la vie.

Voyant qu'ils ne me croyaient pas, je retirais d'un bras mon plastron de cuir, et déchirais ma tunique au niveau de la poitrine. La rune brillait plus fort que jamais. Elle éclairait la tour de guet d'une lumière surnaturelle, mais ne semblait pas aveugler quiconque. Les trois personnes présentes écarquillaient les yeux en fixant mon torse, incrédules. Au loin, j'entendis les cris des matelots inquiets ; la tour devait ressembler à un véritable phare.

– C'est bien ce que je disais ! s'égosilla Echir. Tu es venu me prendre la vie.
– Vous ne pensez pas que ce serait déjà fait, dans ce cas ? s'énerva Althéa, à bout de patience. Laissons le parler.

Je rassemblais mon courage. Le ciel semblait s'être encore obscurci, bien que l'aube approchait rapidement. J'ignorais si Terh était suffisamment puissant pour me nuire depuis son royaume céleste.

– Depuis que la race humaine l'a déçu, le créateur n'a d'autre dessein que de tous nous exterminer, racontais-je. Il y a bien longtemps, les protecteurs de l'humanité l'ont empêché de concrétiser son projet. Mais, en ce moment même, le dieu rassemble ses forces. Cette fois, nous ne pourrons plus compter sur le secours des anges.
– Parce que tu t'imagines pouvoir t'opposer à la volonté du divin ? railla Echir.

– Seul, non, admis-je. Mais si tous les détenteurs d'armicides joignent leurs forces, nous avons une chance.

Le ciel se teint d'un noir abyssal. Le vent augmenta d'intensité, et un violent orage se forma au-dessus de nos têtes. Avec un bruit effroyable, des dizaines d'éclairs pourfendirent la nuit.

– Pauvre inconscient, tu as déclenché la fureur du créateur à blasphémer ainsi ! gémit mon ancien supérieur.

Echir leva les yeux vers le ciel, faisant fi de l'averse qui s'abattit brusquement sur le château.

– Terh, épargnez ma vie, et je renverrai ce traitre au plus profond des enfers ! reprit-il.

Rien ne se produisit ; les éclairs tonnaient toujours avec la même intensité. Le père de Lenan poussa un cri de rage, et s'élança vers moi. Ne voulant pas le blesser, je saisis mon poignard rouillé, dérisoire face à l'épée de mon opposant. Sa lame fendit l'air, mais je l'esquivai d'un pas sur le côté. Agissant

avec force, il n'eut pas le temps de ralentir son mouvement et son armicide percuta violement le sol. N'importe quelle autre arme Ellamienne se serait brisée, mais les reliques des anges semblaient indestructibles.

Je déviai sa deuxième attaque et ripostai en lui envoyant mon poing dans le visage. Il perdit pied et s'étala de tout son long sur la pierre mouillée. Avant que je ne puisse l'immobiliser, Echir se releva en pointant son épée vers les cieux. Je croyais qu'il agissait ainsi simplement pour me tenir à distance, mais je me trompais.

Sa lame se couvrit d'une épaisse couche de roche, qui remonta lentement le long de son bras pour ensevelir tout son corps. Je restais bouche bée tandis que sa tête disparaissait elle aussi. Il fallait que je l'aide, sans quoi il allait mourir asphyxié. Je m'apprêtais à m'élancer à son secours lorsqu'un mince orifice se perça là où se trouvait auparavant sa bouche.

– Tu vas tâter de la puissance de la terre, cria-t-il d'une voix caverneuse.

Lorsqu'il avança avec aisance vers moi, je compris que cette magie lui offrait une armure, et non un sarcophage. Visiblement, il connaissait davantage les pouvoirs de son armicide que je l'aurais d'abord cru. Malgré le poids de son enveloppe, mon adversaire se déplaçait avec encore plus de rapidité que d'ordinaire.

Il était trop tard pour essayer de le convaincre ; il me fallait sauver ma vie si je ne voulais pas servir de souffre-douleur au diable. Pensant qu'il allait l'éviter en se jetant sur le côté, je lui lançai mon poignard droit sur sa poitrine, laissant libre le passage vers l'unique échappatoire. Au lieu de cela, il continua d'avancer, faisant fi de mon projectile qui avait rebondit sur lui en ne détachant que quelques graviers.

Avec un rire diabolique, Echir me souleva d'une seule main. Il avait la force de me broyer le crâne,

mais il se contenta de me jeter contre un créneau, qui se fissura sous l'impact. Un craquement sonore ébranla ma cage thoracique. J'en restais à moitié sonné. Le colosse de pierre avança lentement vers moi, tandis que son épée sortait de nouveau de l'armure. Avec effroi, je compris qu'il jouait avec ma vie comme un chat avec celle d'une souris.

Soudain, un nuage de poussière s'éleva dans son dos. Il fit volte-face, malgré l'épée qui venait de se planter dans son dos. Je vis la courageuse Althéa, désarmée, se dresser face à lui avec un air de défi. En agissant ainsi, elle venait de se condamner à une mort certaine. Je n'aurais jamais pensé qu'elle puisse tenter de me sauver la vie, surtout après avoir appris que son continent avait sombré par ma faute. Elle me rappelait mon ancienne amie, Neige, dans sa manière de s'opposer à toute autorité si celle-ci contrariait ses valeurs.

Sans se dépiter de l'inefficacité de son premier assaut, la jeune femme dégaina un couteau et

essaya d'égorger le colosse. À mon grand désespoir, la lame n'entailla que légèrement l'enveloppe rocheuse d'Echir, avec un crissement abominable.

Je jetais un coup d'œil en direction de Lenan. Paralysé par la crainte, son regard passait de son amie à son père. Il avait lâché son épée, qui de toute façon aurait été inutile s'il voulait secourir qui que ce soit. Je le suppliais de prendre Althéa et de quitter les lieux, mais ma voix était trop faible pour qu'il puisse m'entendre.

Lorsque mes yeux tombèrent sur mon arc, tombé à côté de moi, les lointaines paroles de celui qui tentait de me prendre la vie me revinrent subitement en mémoire : « Un homme ne peut posséder guère plus d'une des reliques, au risque de perdre la vie ». Sans réfléchir davantage, je saisis mon armicide par une extrémité et le jetai en direction Echir. Je retins ma respiration lorsque mon arc toucha la nuque du colosse.

J’attendis, mais rien ne se passa. L’arc rebondit simplement sur l’armure d’Echir, avant de tomber derrière lui. Intrigué par l’objet qui venait de le frapper, l’homme de pierre reporta néanmoins son attention vers moi. Dépité par ma défaite, je me réjouis toutefois de savoir que, grâce à mon intervention, Althéa aurait le temps de fuir. J’aurais aimé la voir une dernière fois, mais le colosse approchait déjà, me cachant ce qui se passait derrière lui.

– Bien essayé, petit homme, mais posséder deux armicides est fatal uniquement si l'on s'en empare de son propre gré, m'apprit-il d'un air hautain.

Je voulais lui faire part des arguments que j'avais longuement potassés, mais seul un grognement sortit de ma gorge. Mes tentatives pour communiquer lui arrachèrent un rire diabolique.

– Inutile de me supplier de t'épargner, s'amusa-t-il. Je vais te renvoyer au royaume céleste en fines tranches.

Comme pour m'assurer qu'il ne plaisantait pas, il fit mine d'effiler sa lame sur son bras rocailleux. Je m'efforçais d'ignorer ma peur et de me peindre une expression courageuse sur le visage. Echir avança la pointe de son épée sous mon menton, et s'empara de mon médaillon.

– Voilà donc le secret de ta puissance, se réjouit-il. Quel gâchis de l'avoir gardé pour toi si longtemps. Tu ignores tout des pouvoirs de ton arc. Avec ce talisman en ma possession, je raserai jusqu'au dernier village en Ostan.

Il plaça l'objet dans sa paume, et abandonna son armure rocailleuse qui tomba en centaines de petites pierres à ses pieds. Sur son visage, je pus voir que la création de celle-ci l'avait épuisé.

Il referma sa main nue sur le cadeau de Neige, qui s'effrita à son contact. Aussitôt, une puissance

considérable envahi son corps, lui arrachant un hoquet de surprise. Sa peau devint bientôt rouge vif, en dégageant une chaleur phénoménale. Je compris que l'énergie du médaillon était bien trop forte pour rester contenue dans une enveloppe corporelle. S'il ne la dépensait pas, elle se libérerait d'elle-même. Echir pouvait se targuer d'avoir une connaissance plus étendue des pouvoirs des armicides, mais il ne savait rien de la magie qu'il m'avait dérobé. Il faisant confiance à ses connaissances, alors que je n'avais suivi que mon instinct pour user de mon talisman. Pour ajouter encore à son erreur, il lâcha son épée ; je savais que c'était là le seul moyen de décharger son surplus d'énergie. Il était perdu. L'Ellamien s'enserrait le visage de ses mains, tandis que son visage trahissait une souffrance sans bornes. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour hurler, une lumière aveuglante s'en échappa, si intense qu'on aurait pu

croire qu'il avait avalé le soleil. Malgré qu'il ait essayé de me tuer, j'éprouvais de la pitié pour lui.

Dans un instant de lucidité, Echir se saisit du poignard qui pendait à sa ceinture, et avança en titubant vers moi. Je tendais mes muscles au maximum, sans résultat ; je n'avais plus la force de me bouger. À chaque pas, mon adversaire manquait de s'effondrer, mais je pus lire la détermination sur son visage. Ses yeux lumineux ne se détachaient pas des miens, et exprimaient clairement ses intentions. « Je t'emporterai avec moi » semblaient murmurer ses lèvres tremblantes.

Arrivé devant moi, Echir leva son poignard. Résigné, je fermai les paupières pour ne pas voir la lame entailler ma chair. J'attendis, mais la douleur ne vint pas. Lorsque j'ouvris les yeux, l'homme qui me faisait face n'était autre que Lenan. Son père, aussi bien que le poignard, avaient disparu. Je le questionnai du regard, mais il resta muet, le regard perdu dans le vide. C'est alors que

j'entendis, au loin, le bruit sourd d'un corps pénétrant dans l'eau. Adossé à un créneau, je ne pouvais voir ce qui se passait au pied de la forteresse, mais l'attitude de Lenan en disait long sur les événements.

– Merci, articulais-je, non sans mal.

Il ne me répondit pas, choqué par ce qu'il venait de faire. La rune sur mon torse avait retrouvé sa luminosité habituelle, et la tempête cessa bientôt. Avec l'arrivée d'Echir dans son royaume céleste, Terh avait sans doute mieux à faire que de m'observer.

Althéa, compatissante, posa la main sur l'épaule de Lenan. Les émotions défilaient sur le visage de celui-ci, comme s'il se demandait ce qu'il devait ressentir. Je voulais l'aider, moi aussi, mais ma conscience flanchait peu à peu. Je vis les premières lueurs de l'aube teindre le ciel d'orange et de rose, puis Althéa, agenouillée devant moi, qui essayait de me maintenir éveillé. Malgré ses efforts, mon

esprit flottait déjà loin de cette tour, s'abandonnant aux courants marins et à la fraicheur nocturne. Mes paupières tombèrent avec délicatesse, déchargeant toute la pression accumulée au cours de ma vie.

La quête

J'ouvris les yeux. J'étais allongé sur un lit confortable, dans une petite pièce où régnait l'obscurité. La seule source de lumière provenait d'une étroite fente percée dans un mur. A côté de moi, Althéa dormait profondément sur un siège de bois. Je me réjouis de voir un visage familier dans cet endroit inconnu. À en juger par les pierres qui composaient les murs et la meurtrière, nous devions encore être à l'intérieur de la forteresse de Katal.

Sans bruit, je me redressai et posai mes pieds nus sur le sol glacé. La pièce semblait vaciller autour de moi, mais je n'y prêtais guère attention. J'étais vidé de mes forces, et mes côtes m'élançaient à chaque mouvement. Un bandage de tissu m'enserrait le corps. Je me levai et esquissai quelques pas, en m'appuyant sur les barreaux de mon lit. Les grincements de ceux-ci réveillèrent la jeune femme, qui s'indigna aussitôt de me voir debout.

– On n’a pas idée de se promener ainsi après une semaine dans le coma, marmonna-t-elle.

Malgré son froncement de sourcils pour paraitre fâchée, un sourire fendait son visage. Des cernes entouraient ses yeux, comme si elle n'avait pas connu de lit depuis bien longtemps. Une semaine ? Au vu de mon état de fatigue, j'avais l'impression de n'avoir dormi que quelques heures.

– Ne bouges pas trop, commanda Althéa. Tes côtes n'ont pas fini de se ressouder.

Je ne pus m'empêcher de tâter le bandage qui entourait mon corps, ce qui m'arracha une grimace de douleur. Elle poussa un soupir devant ma maladresse.

– Que s'est-il passé, après la mort d'Echir ? demandais-je.
– Nous t'avons emmené à l'infirmerie. Il nous a ensuite fallut expliquer la chute d'Echir ainsi que l'étrange lumière qui avait illuminé la tour. Officiellement, une tempête l'a déséquilibré et l'a projeté au pied de la tour, expliqua-t-elle.
– Nous sommes hors de danger, alors ? m'étonnais-je.
– Pas tout à fait, reprit la jeune femme. Je pense que peu de personnes croient notre version. Le domestique a vu Echir te défier. Mais je pense que beaucoup ne se plaindront pas de la disparition du général, car cela offre des opportunités de promotions.

Je grimaçais devant l'avidité des officiers Ellamiens. La mort d'un de leur semblable ne les attristait pas, pourvu qu'elle puisse soutenir leurs motivations personnelles. Ils me faisaient penser à un groupe de charognards se battant pour une carcasse.

– Et Lenan, comment va-t-il ? m'enquis-je.
– Je crois qu'il commence à s'en remettre, répondit-elle, mal à l'aise. Ça lui a fait un choc, mais te voir conscient le soulagera.

Je ne comprenais que trop bien ce qu'il pouvait ressentir. Echir avait beau être un père imparfait, il n'en restait pas moins son géniteur. Lorsque j'avais perdu ma famille dans un incendie, j'en été venu à douter de l'existence même du divin. Maintenant que j'avais eu l'opportunité de le rencontrer, je me demandais s'il ne modelait pas nos destins pour y insuffler un malheur à la hauteur de son aversion. Mes réflexions sur Terh m'amenèrent à un tout autre sujet d'inquiétude.

– Où est mon arc ? demandais-je, anxieux de ne pas le voir dans la pièce alors que j'avais pris l'habitude de ne jamais m'en séparer.
– Nous l'avons rangé dans l'armurerie royale, avec l'épée d'Echir, répondit-elle. C'est encore là qu'ils attireront le moins l'attention.

J'acquiesçais en lui cachant ma détresse derrière un sourire ; je me sentais comme nu sans mon arc à disposition. Je me promis de ne jamais laisser une telle arme tomber entre de mauvaises mains.

– Et mon médaillon ?
– Je suis désolée, Alek, mais nous ne l'avons pas retrouvé. Je sais qu'il avait une grande valeur pour toi, s'excusa Althéa.

Mon sourire s'effaça. Elle avait raison ; c'était tout ce qui me restait de celle qui faisait vibrer mon cœur. Ce talisman était un cadeau de Neige pour ma seizième année sur cette terre. Je l'avais retrouvé quelques jours plus tôt sur ma tombe ; sans doute avait-elle gardé le second en souvenir

de moi. Je déplorais la perte de ce puissant objet, puisqu'il aurait été d'un grand secours pour affronter Terh.

Ma nouvelle amie me servit un bol d'une mixture peu appétissante, mais je me forçais à manger pour retrouver des forces.

– Allons prendre l'air, reprit-elle, une fois que j'eus fini.

Elle m'aida à m'habiller, ce qui me fit monter le rouge aux joues. Soutenu par son bras, je quittai la pièce et me laissai guider dans le dédale des couloirs. Les guerriers Ellamiens parcouraient la forteresse d'un pas pressé, sans même nous accorder un regard. A travers une fenêtre, je vis l'étroite cour carrée où Notock m'avait formé au métier de soldat. Des ébauches de trébuchets gisaient çà et là, entourées par des ingénieurs dépassés. Ostan détenait le secret de leur fabrication, ce qui lui conférait un avantage certain. Les Ellamiens n'arrivaient à produire

guère mieux que des catapultes, lesquelles n'avaient pas suffisamment de portée pour menacer l'ennemi. Au-delà de l'enceinte des murailles, une marée de tentes empêchait quiconque de nous rejoindre ou de s'enfuir.

Nous nous arrêtâmes devant une porte gardée par deux soldats, les bras croisés contre la poitrine.

– Circulez, grogna le plus costaud.

– Je suis Althéa, et voici Alek. Lenan nous attend, se défendit la jeune femme.

Le second garde sorti un bout de papier de sa poche et parcouru les colonnes de mots du bout de son doigt.

– Alek… Althéa… c'est bon, ils sont sur la liste, laisse-les entrer.

Les deux montagnes de muscles s'écartèrent de mauvais gré, sans même nous ouvrir la porte. Ils ricanèrent tandis que je passai près d'eux en boitant.

La pièce dans laquelle nous pénétrâmes était richement décorée, et des bougies lui donnaient un aspect chaleureux. Contre les murs s'alignait une demi-douzaine d'étagères sculptées avec soin, où reposaient des livres de tous genres. Le prestige du lieu contrastait avec le bureau, encombré de toutes sortes de babioles et sali par un pot d'encre renversé. Derrière le pupitre, Lenan nous tournait le dos, contemplant l'océan à travers une large fenêtre. D'ici, on avait une vue imprenable sur l'Entremer du Nord, bien que quelque peu gâchée par les navires formant le blocus maritime. Althéa s'éclairci la gorge pour attirer son attention. Le jeune homme se retourna et m'adressa un sourire chaleureux. Des cernes entouraient ses yeux, et ses vêtements étaient froissés comme s'il avait dormi avec.

– Content de te voir de nouveau sur pied, dit-il.
– Je le dois à ton intervention, le remerciais-je. Je suis navré que pour cela tu aies dû…

Je m'apprêtais à dire « tuer ton père », mais les mots restèrent coincés dans ma gorge. Je me rattrapais et lui présentai mes condoléances.

– Que faisons-nous ici ? repris-je, mal à l'aise. N'est-ce pas la suite du roi ?
– Non, mais peu s'en faut, répondit-il. Ce sont les quartiers de mon défunt parent. Il est de coutume que les généraux se succèdent de père en fils, je bénéficie donc de ce privilège.
– Tu es le nouveau général des armées d'Ellam ? m'étonnais, abasourdi.
– En toute logique, je devrais le devenir. C'est du moins ce qu'espère mon oncle, le roi, pour conserver le pouvoir dans la branche familiale. Mais j'ai d'autres projets.

J'examinais les livres ouverts sur le bureau encombré. Des illustrations représentaient tantôt des esquisses de la géographie du monde, tantôt des armes ornées de pierres précieuses. Quelqu'un les avaient étudiés sans discrimination, depuis le

livre de contes pour enfants jusqu'au traité de sciences. Je fis aussitôt le rapprochement.

– Tu comptes trouver les deux autres armicides, pensais-je à voix haute.
– En effet, convint Lenan.

Je m'attendais à ce qu'il continua, mais le silence se prolongea. Le jeune homme semblait perdu dans ses pensées, feuilletant les documents d'une main distraite. Ne pouvant réprimer ma curiosité, je posais la question qui me brulait les lèvres :

– Pourquoi ?
– Rassure-toi, je n'ai pas dessein de dominer le monde, répondit-il en reportant son attention sur moi. Comme toi, je veux empêcher Terh d'anéantir notre race. Et puisque l'épée me revient de droit, je crois être indispensable à ta quête.

En pénétrant dans la forteresse, j'espérais parvenir à rallier Echir à ma cause. Il ne m'était pas venu à l'esprit qu'une autre personne pouvait se charger de

porter la puissante arme. Rien ne se passait comme je l'imaginais, mais la tournure que prenaient les événements dépassaient mes espoirs les plus optimistes.

– Je suis aussi du voyage, déclara Althéa.
– Nous en avons déjà parlé Althéa, c'est trop dangereux, s'opposa Lenan.
– C'est injuste ! se plaignit-elle. Je ne suis pas ta petite sœur, tu ne peux pas m'empêcher de vous accompagner !
– Et pourtant c'est ce que je vais faire, trancha-t-il. N'est-ce pas, Alek ?

Il m'avait posé la question par pure rhétorique, je le savais, mais sa demande me prit de court. Althéa en profita pour s'accrocher à mon bras et me regarder d'un air suppliant.

– Heu... pour peu que nous trouvions un armicide, il nous faudra une personne de confiance à qui le confier, la défendis-je.

– Soit, elle nous accompagnera donc, soupira Lenan.

Althéa me déposa un baiser sur la joue, me faisant monter le rouge au visage.

– J'ai déjà préparé le nécessaire pour notre voyage, nous pouvons partir tout de suite ! s'écria-t-elle, surexcitée.

– Un point reste à éclaircir, l'interrompit Lenan. Par où commencer ? J'ai beau chercher, tous les ouvrages se contredisent sur la localisation du bâton et de la dague.

Je fouillais mes pensées pour tenter de me remémorer une information utile, mais rien ne me vint. Je songeais que Neige aurait sûrement eu une piste, si elle avait été présente. Dans son village, elle avait reçu une éducation poussée tandis que la mienne s'était limitée à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture.

– J'ignore où nous pourrons en trouver, avouai-je. Cependant, je connais quelqu'un qui pourrait nous renseigner.

Je dénichais une carte sur le bureau de Lenan, et leur montrais l'emplacement du village fortifié où mon amie avait grandi ; si elle avait quitté l'armée, elle devait sans doute s'en être retournée auprès de sa famille.

– Puisque nous n'avons pas de meilleure piste, nous commencerons par-là, accepta le jeune homme. A cheval, nous pourrons y être d'ici six jours, si tout se passe bien.

Mon esprit s'attarda sur les derniers mots de mon nouvel ami. Il y avait peu de chances que tout se passe bien, étant donné que nous devrions quitter la forteresse encerclée, puis parcourir plus de trente lieues en territoire hostile. De plus, je n'avais jamais monté un cheval seul, je risquais donc d'allonger considérablement la durée de notre

périple. Je gardais mon pessimisme pour moi, et hochais la tête avec sérieux.

J'aurais préféré demeurer encore quelques jours à la forteresse pour récupérer de mes blessures, mais Lenan m'invita à me préparer pour le départ qui se ferait le jour même. Apparemment, il souhaitait s'éloigner le plus vite possible de la cour royale et de son lot d'intrigues. Althéa, pressée de partir à l'aventure, avait déjà préparé tout ce dont nous pourrions avoir besoin au cours de notre voyage.

En sa compagnie, je me rendis à l'armurerie royale et retrouvai avec soulagement mon armicide ; c'était là ma dernière possession. Althéa récupéra l'ancienne épée d'Echir, dissimulée au milieu d'armes toutes plus resplendissantes les unes que les autres. Je m'emparai également d'un carquois richement sculpté, et d'une trentaine de flèches à la pointe recouverte d'or. Il me semblait déplacé d'user d'un tel métal pour un simple

projectile, mais l'armurerie ne contenait que des objets de grande valeur. Cet étalage de richesse augmentait d'autant l'antagonisme que je nourrissais contre les dirigeants. Au moins, si je me voyais contraint d'user d'une de ces illustres flèches, ma cible aurait un dédommagement substantiel.

Nous quittâmes le bâtiment sans encombre ; le simple fait d'être dans les bonnes grâces de Lenan nous ouvrait toutes les portes. Bien que le roi dispose de tous les pouvoirs, la forteresse contenait presque exclusivement des militaires, dont l'allégeance allait en premier lieu à leur supérieur direct. Tant qu'il ne refusait pas explicitement cette promotion, notre ami disposait donc d'une grande influence au sein de la place forte.

– Qui est la personne dont tu parlais à Lenan ? demanda Althéa alors que nous marchions en direction de l'ancienne suite d'Echir.

– Elle s'appelle Neige ; c'est elle qui a fait le lien entre mon arc et les reliques des anges.
– Est-ce cette fille qui t'a offert le médaillon auquel tu tenais tant ? raisonna la jeune femme.

J'acquiesçai, ne souhaitant pas temporiser sur ce sujet sensible. Ma nouvelle amie se rendit compte de mon malaise, et nous continuâmes notre chemin sans rien ajouter. Je préférais éloigner mes pensées de celle que j'aimais, car nous ne nous étions plus vus depuis bien longtemps, et je redoutais ce que je risquais de découvrir. Après tout, j'étais censé être mort, alors pourquoi se préoccuperait-elle encore de moi ? La perspective de la retrouver ne me paraissait plus aussi joyeuse que lors de mon retour sur terre.

Lenan nous attendait devant la porte de sa suite, un paquetage sur le dos. Deux autres trainaient à ses pieds ; je m'emparais du plus lourd et laissais le plus petit pour Althéa. Je vacillais quelque peu

sous la charge, mais tenais bon ; après plusieurs jours d'immobilité, mes muscles avaient perdu de leur vigueur.

Nous descendîmes les interminables escaliers qui menaient au pied de la forteresse. Lorsque nous croisions des soldats, ils dévisageaient Lenan d'un air interrogateur. Au vu de son caractère, je me doutais qu'il n'avait pas pris la peine d'informer le roi de son départ. Son comportement était proche de la désertion ; d'autant plus que l'armée d'Ellam vivait peut-être ses dernières heures. Le monarque n'aurait sans doute pas toléré qu'il parte à la recherche d'armes magiques disparues depuis des décennies, dans le simple but d'affronter le créateur de toute chose. Tournée dans ce sens, je trouvais notre quête quelque peu tirée par les cheveux.

Arrivés sur la plage de galets, nous nous abritâmes derrière la carcasse d'un navire couvert de mousse, en attendant que la nuit nous permette

de nous faufiler entre les mailles du blocus. Althéa sorti quelques provisions de son sac, et nous les partageâmes avec parcimonie. Lenan avait emporté suffisamment d'argent pour nourrir un régiment complet deux semaines durant, mais, pour notre sécurité, il valait mieux éviter les zones civilisées. Nous gardions le silence tandis que l'astre lumineux disparaissait peu à peu à l'horizon, se fondant dans l'immensité de l'Entremer du Nord.

Retour au pays

Je mis pied à terre, et menai mon cheval par la bride pour pénétrer dans le village fortifié. Lenan et Althéa en firent de même, soulagés que notre voyage touche enfin à sa fin.

Voilà douze jours que nous avions quittés la forteresse de Katal, pour rejoindre le village où Neige avait vécu son enfance. Ce périple n'aurait dû nous en prendre guère plus de neuf, mais mon état de santé et ma maladresse nous avaient obligés à ralentir l'allure. De plus, les éléments semblaient s'acharner contre nous, comme si Terh se faisait un

devoir de nous compliquer la tâche. Nous avions tout d'abord quitté la place forte d'Ellam sans encombre, en suivant le même parcours que pour y entrer. Notre petite barque, plus rapide et moins chargée qu'à l'aller, s'était faufilée entre les navires de guerres sans éveiller le moindre soupçon.

Après avoir emprunté longuement la route principale pour revenir dans la bourgade de Katal, nous nous étions rendus chez Notock qui nous avait déniché trois montures, non sans nous avoir mis en garde sur les fréquentes patrouilles qui sillonnaient les alentours. Son avertissement s'était révélé justifié, puisque nous avions croisé un groupe de dix cavaliers alors que nous traversions la frontière entre les deux royaumes. Mes deux nouveaux amis avaient aussitôt lancé leur monture au galop ; voulant les imiter, je m'étais retrouvé projeté à terre. Lenan et Althéa ne s'étaient pas arrêtés pour me secourir, ce qui m'avait plongé

dans une consternation sans bornes. N'écoutant que mon courage, j'avais alors encoché une flèche à mon arc, pour menacer mes assaillants. « Tu as l'intention d'embrocher mes dix hommes avec ta flèche ? » avait alors ironisé le chef de la troupe. « C'est une idée », avais-je déclaré avec un courage dont je ne disposais pas. Je savais qu'en puisant dans mon énergie, j'aurais produire une déflagration suffisamment importante pour vaincre le bataillon, mais je n'avais pu m'y résoudre.

Tout en s'esclaffant, les soldats m'avaient enfermé dans une minuscule cage, si étroite qu'il m'était impossible de m'asseoir.

Je me souviens nettement de cette longue soirée, durant laquelle les militaires me harcelaient de piques quant à ma maladresse. Grâce à l'argent contenu dans mon sac, ils s'étaient offert plusieurs fûts de bière d'un marchand itinérant, et avaient entrepris de les finir avant leur relève, le lendemain matin.

Lorsque mes deux compagnons se faufilaient dans le campement, alors que les hommes soûls ronflaient bruyamment, j'imaginais avec amusement leur réaction, le lendemain, quand ils s'apercevraient que leur prisonnier avait disparu.

Le reste du voyage s'était passé sans encombre ; pour avoir étudié la géographie des deux continents, Lenan connaissait parfaitement la route la plus rapide pour rejoindre les Apales. J'avais éprouvé un pincement au cœur lorsque nous étions passés près de mon ancien village, surplombé par le pic du Faïten. Les maisons calcinées s'effaçaient peu à peu, submergées par la nature. Le village avait été laissé à l'abandon, les survivants n'ayant pas eu le courage de rebâtir celui-ci par-dessus les souvenirs horrifiés de la sanglante bataille. Nous avions ensuite continué vers l'ouest, pour enfin atteindre le village fortifié.

– Halte là ! nous avertit le garde qui gardait la porte de bois massif. Identifiez-vous.

– Mes amis et moi sommes d'humbles voyageurs, et nous recherchons un logis pour la nuit, déclara Lenan.
– D'où venez-vous ?
– De la capitale, Otalan, mentit Althéa.

Le garde leva le bras, et la porte s'ouvrit dans un grincement râle. Nous le remerciâmes et continuâmes notre chemin, en guidant nos chevaux par la bride.

– La sécurité laisse à désirer, m'étonnais-je, une fois que nous nous fûmes éloignés. Combien de temps vont tenir ces murailles si quiconque peut entrer en prétendant être un allié ?
– Nous n'allons pas nous en plaindre, rit joyeusement Althéa. Je ne pensais pas que ce serait si facile. Ce garde vient de laisser passer trois Ellamiens, dont l'un est le fils du feu général.

Je mis un moment à comprendre que j'étais le troisième Ellamien. J'avais changé si souvent de

camp que je ne savais plus à quelle patrie j'appartenais. J'aurais aimé pouvoir éprouver la même fierté qu'Althéa à scander mon appartenance à l'un des continents, mais tous deux avaient fait couler trop de sang pour que je puisse leur pardonner un jour. Je préférais être apatride plutôt que d'accepter que des massacres aient étés commis au nom de ma nation.

La ville avait été construite en escalier sur un flanc de montagne, dont la pente s'accentuait jusqu'à atteindre la verticale. Une muraille en arc de cercle fermait la barrière naturelle et empêchait d'accéder au village autrement que par la grande porte. Des cavernes et des sculptures sans âge témoignaient du passé richissime de cette cité. Je restai sans voix devant la magnificence du lieu. Une immense tête de dragon sculptée sortait du flanc de la falaise et s'arrêtait au centre de la place en contrebas, à moins d'un mètre du sol. L'édifice

dépassait les trente mètres de longueur, et semblait tenir par l'opération du saint esprit.

Qu'est-ce que ce monstre de légende faisait-il là ? Neige avait déjà évoqué plusieurs fois le caractère étrange de sa cité, mais elle n'avait jamais mentionné la beauté des lieux. De la mousse recouvrait le cou de la statue, qui semblait trop vieille pour avoir été construite par les hommes. Quelques traces de peinture rouge écaillée montrait qu'on avait essayé de le peindre, mais sans résultat. La cité semblait s'être construite autour de cette sculpture colossale ; toutes les rues se rejoignaient près de la gueule entrouverte du dragon, d'où dépassaient des dents acérées.

– C'est magnifique, soufflais-je.
– N'est-ce pas ? approuva une voix inconnue derrière moi.

Mes amis et moi fîmes aussitôt volte-face. Une femme, richement vêtue, nous regardait par-dessus les verres de ses lunettes. Malgré son âge avancé,

elle dégageait encore grâce et beauté. Ce fut pour moi un choc lorsque je reconnus dans ses traits une forte ressemblance avec Neige, mon amie disparue.

Althéa et Lenan la regardaient avec méfiance, mais le regard bienveillant de la femme ne se détournait pas de moi. Je me rendis compte que je ne connaissais pas le nom de la mère de ma meilleure amie. Malgré les longues années passées avec moi, elle ne s'était que très rarement confiée sur son passé.

– Alek. Lenan. Althéa, nous salua-t-elle. J'attendais votre venue. Laissez-moi vous offrir le gîte et le couvert, nous avons beaucoup de choses à nous dire.

Mes amis jetèrent un regard interrogateur dans ma direction, mais je ne sus répondre à leur question muette. Certes, il était certain pour moi que cette femme était de la famille de mon amie disparue, mais comment en savait-elle autant sur nous ? Je me réjouis qu'elle connaisse mon nom ; sans doute

Neige lui avait-elle parlé de moi. Peut-être même que sa mère nous conduirait-elle à celle qui faisait vibrer mon cœur.

Malgré mes explications tâtonnantes, je ne pouvais m'empêcher d'éprouver un certain malaise. Cette femme semblait lire en nous comme dans un livre ouvert ; rien n'expliquait qu'elle connaisse le nom de mes nouveaux amis, ni qu'elle soit au courant de notre venue dans son village. Je me rappelais que Neige m'avait dit que sa mère pratiquait la magie ; elle avait fabriqué pour nous des pendentifs renfermant de grandes quantités d'énergie. Jusqu'où s'étendaient donc ses facultés surnaturelles ?

Elle nous guida à travers la cité, jusqu'à une petite maison à moitié enfoncée dans la paroi de la montagne.

– Attachez vos chevaux ici, je les amènerai à l'écurie plus tard, nous demanda-t-elle.

D'un regard insistant, j'encourageais mes amis à suivre ses conseils, bien qu'elle ne nous ait pas donné d'explications supplémentaires.

Elle nous servi du thé, accompagné de petits gâteaux succulents. Je prenais le temps de savourer ce repas ; voilà plus d'une semaine que nous nous contentions de provisions de voyage ou de la nourriture peu appétissante achetée auprès de marchands ambulants. La femme nous regarda manger avec bienveillance, et nous resservit jusqu'à ce que nous soyons rassasiés. Lenan se décida à briser le silence.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il.
– Je suis Séa, la mère de celle que vous êtes venus chercher ici, lui répondit-elle avec un sourire chaleureux.
– Et comment connaissez-vous nos noms ? l'interrogea Althéa, interloquée.
– Il n'y a que peu de choses que je ne sache pas, répondit-elle, mystérieuse.

Ma nouvelle amie leva un sourcil interrogateur, déstabilisée par la conviction que Séa mettait dans ses paroles.

– Qu'entendez-vous par là ? demandais-je.
– Disons que j'ai eu la chance d'être instruite par le plus vieux sage que cette terre ait abrité. Vous le rencontrerez en temps voulu, nous certifia la mère de Neige. Mais d'ici là, un long périple vous attend.
– Attendez, l'interrompit Lenan. Nous sommes venus ici pour rencontrer votre fille, Neige. Elle pourrait disposer d'informations précieuses pour notre quête.

Séa me lança un regard entendu, comme si elle savait que la recherche de sa fille contribuait plus à mes aspirations personnelles qu'à l'avancement de ma mission. Je rougi et toussais maladroitement ; cette femme semblait tout connaitre sur moi.

– Vous pouvez parler librement, nous assura-t-elle. Je sais que vous voulez renverser le dieu

tyran, et je partage cet objectif. Ma fille est partie au nord, en quête de la dague des anges, l'un des derniers armicides.

Je cachais ma déception derrière un sourire figé ; j'étais soulagé de savoir qu'elle allait bien, mais j'avais espéré la revoir ici.

– Quand sera-t-elle de retour ? demandais-je, plein d'espoir.
– Malheureusement, je l'ignore, avoua Séa. Seul le présent et le passé me sont révélés, j'ignore tout de votre avenir.
– Je ne comprends pas, dit Althéa. Comment avez-vous pu prévoir notre venue, dans ce cas ?
– Cela fait plusieurs années que j'observe Alek. Depuis que tu as trouvé l'arc, je veille à ce qu'il ne tombe pas entre de mauvaises mains, m'apprit-elle. Je garde un œil sur vous depuis le début de votre voyage.

Cette révélation augmenta encore l'embarras que j'éprouvais. Avait-elle observé toute mon existence, dans les moindres détails ? Et avait-elle parlé à sa fille de ce que je ressentais pour elle ? Je n'osais poser la question devant mes amis ; au cours de notre voyage, j'avais éclipsé toutes leurs questions au sujet de mon amie disparue.

– Lorsque ma fille a dû rejoindre les armées d'Ellam, je lui ai donné deux colliers, dans l'espoir qu'ils te parviennent d'une quelconque façon. Cela s'est mieux passé que ce que je souhaitais, reprit la mère de Neige.

Je portais ma main à ma poitrine, confus d'avoir perdu le précieux talisman. Séa s'empara de ma main, et y déposa un autre médaillon.

– Neige me l'a laissé pour toi.

Je passai le bijou autour de mon cou, en lui promettant d'en prendre soin. La perte de son jumeau me désolait, même si celui-ci m'avait sauvé d'une mort certaine.

– Que devons-nous faire désormais ? la questionnais-je.
– Ma fille vous a trouvé des places sur un navire pour rejoindre l'île Ephémère. C'est sur celle-ci que se trouve la dague. Si vous partez à l'aube, vous y serez en deux jours à dos de cheval vers le nord, juste avant l'appareillage.
– Une dernière question, dit Lenan. Pourquoi nous aidez-vous ainsi ?
– Vous voulez dire, à part le sauvetage de l'humanité ? Eh bien, comme beaucoup, l'amour motive mes actes, répondit Séa en jetant vers moi un regard lourd de sens. Les humains ne sont pas les seuls à être menacés par Terh.

Je rougis une nouvelle fois devant ses insinuations. Heureusement, mes amis ne semblaient s'être aperçus de rien, trop occupés à déchiffrer les paroles de la mère de Neige. Moi-même je ne comprenais pas à qui s'étendait la menace divine.

Parlait-elle de son amour de la nature, qui risquait de disparaitre sous le courroux du dieu ? Cela me semblait un peu tiré par les cheveux. Je me promis de faire la lumière sur cette histoire lorsque ma mission se révèlerait moins critique.

Séa nous guida vers une chambre inoccupée, où étaient disposés trois lits confortables. J'avais beau savoir qu'elle avait suivi notre voyage, ses dons ne cessaient de m'étonner. Une bassine d'eau nous attendait dans une pièce annexe ; après plusieurs jours sans se laver, cette attention se révélait être une bénédiction.

Epuisés par le voyage, nous fîmes rapidement nos ablutions pour pouvoir jouir d'un plus long sommeil.

– Alek, peux-tu venir quelques instants ? ma demanda la mère de Neige, alors que je me glissais sous mes chaudes couvertures.

Ma curiosité piquée à vif, j'abandonnais le confort de mon lit et me frayais un chemin dans

l'obscurité, jusqu'à l'entrée. Séa referma la porte derrière moi et s'éloigna de quelques pas.

– Comme tu le sais, j'ai demandé à ma fille de chercher un moyen de rejoindre l'île éphémère pour quatre personnes, commença-t-elle.
– Oui. Quelque chose ne va pas ? demandais-je, inquiet.
– Non tout va bien, elle se trouve en sécurité, me rassura-t-elle. Mais, avant son départ, je lui ai dit que trois personnes pourraient l'aider à accomplir son dessein.
– Et quel est-il ? insistais-je, ne voyant pas où elle voulait en venir.

Elle me regarda droit dans les yeux, et je pus pour la première fois y déceler du malaise, et même une certaine honte.

– Elle cherche à affronter Terh pour t'ôter des griffes de la mort.
– Que… mais ne lui avez-vous pas dit que j'étais vivant ? demandais-je, abasourdi.

La mère de Neige hocha négativement la tête.

– Tu étais mort, même mes dons ne me permettaient pas de savoir que tu reviendrais, se justifia-t-elle. Ta disparition l'avait bouleversée, alors je n'ai pas su comment lui annoncer que tu étais revenu.

– Mais pourquoi ne pas lui avoir dit ? insistais-je, incrédule.

– Ce n'est pas si simple, Alek. Lorsque tu t'es sacrifié, ma fille s'est sentie abandonnée. Elle a erré en Ostan pendant des mois avant de me revenir. Pour atténuer son chagrin, Neige a changé son affection pour toi en rancœur.

Ces paroles me firent l'effet d'un coup de poing. Lorsque j'imaginais mes retrouvailles avec celle qui faisait fondre mon cœur, je me nous voyais nous précipiter dans les bras l'un de l'autre. Comment avais-je pu croire que ma simple présence pardonnerait la manière dont je l'avais abandonnée ?

La poitrine serrée par l'anxiété, je remerciais Séa et retournais auprès de mes amis. J'entrais sur la pointe des pieds pour ne pas troubler leurs rêves, et me laissais emporter par le sommeil.

Les terres du nord

Séa vint nous arracher des bras de Morphée avant même le chant du coq. Je grommelais et m'enfonçais sous les couvertures, cherchant à gagner quelques minutes de sommeil. Après douze jours de voyage, j'aurais tout donné pour pouvoir me reposer quelques heures de plus dans mon lit moelleux. Malgré mes protestations, Althéa, déjà prête à partir, se joignit à la mère de Neige pour me tirer de ma couche. Je renonçais finalement, et acceptais le petit déjeuner que me présentait notre hôtesse.

Après avoir dégusté le bon repas, je remerciai Séa pour son hospitalité et allai rejoindre Lenan et Althéa, qui m'attendaient dehors. La mère de Neige avait préparé trois sacs et sellé nos chevaux, qui semblaient tout aussi fatigués que moi à l'idée de reprendre le voyage.

– Bonne chance, nous souhaita-t-elle. Alek, prends soin de ma fille.

Malgré le froncement de sourcil d'Althéa, je lui promis de veiller à ce qu'il n'arrive rien à Neige. Si elle nous avait observés avant que je disparaisse, elle devait savoir que sa descendante était généralement celle qui me protégeait. Désormais, il me faudrait être plus prudent ; je n'aurais pas droit à une seconde chance.

Je montai sur mon cheval et emboitai le pas à Althéa et Lenan. Arrivé au bout de la rue, je me retournai vers Séa, qui nous fit un signe de main. Je l'imitais avec un grand sourire ; la mère de

Neige était certes étrange, mais dotée d'une bonté sans pareil.

Nous saluâmes le garde à l'entrée de la ville, et suivîmes un embranchement qui indiquait le nord. Comme à son habitude, Lenan prit la tête de notre petit groupe, et lança son destrier au trot ; nous n'étions pas pressés, mais nos chevaux n'étaient pas habitués à l'air frais des montagnes. Une allure soutenue leur permettrait de se réchauffer rapidement. Je serrai les dents pour résister au froid mordant ; un vent glacial l'accompagnait lorsque nous sortions du couvert des arbres. Au plus nous progressions vers le nord, au plus la région devenait froide et escarpée. Nous ne connaissions que peu de choses des Ostanniens qui vivaient au-delà les Apales, puisque les marchands ne trouvaient leur bénéfice à s'enfoncer si loin vers les terres gelées. On disait d'eux qu'ils réfutaient leur appartenance au royaume d'Ostan, leur culture étant basée sur le troc et non sur l'argent. En ces

terres reculées, une fourrure avait plus de valeur qu'un coffre rempli d'or. « La fourrure t'apportera chaleur, alors que ton or n'est même pas bon à forger une épée ». Telle était leur devise. Par anticipation, Séa avait donc rempli nos sacs de divers objets qui nous permettraient de payer notre voyage jusqu'à l'île éphémère.

Nous nous arrêtâmes lorsque le soleil disparu derrière les montagnes, nous plongeant dans une semi obscurité terrifiante. La région abritait de nombreuses créatures, depuis les loups jusqu'aux grizzlis ; il était fortement déconseillé de s'y arrêter en pleine nuit.

– Nous monterons le campement ici, déclara Lenan.
– Tu es sûr ? demandais-je, mal à l'aise. Nous risquons d'être surpris par des animaux sauvages.
– C'est moins risqué que de faire marcher nos chevaux sur un terrain irrégulier, alors que l'on

ne voit même pas le bout de nos pieds, se justifia le jeune homme.

J'acquiesçais ; il avait raison. Nous montâmes le campement et allumâmes plusieurs feux autour de nos couchettes, dans l'espoir qu'ils dissuaderaient les prédateurs d'approcher. Althéa prit le premier tour de garde, pendant que je m'enroulais dans mon sac de couchage. Je disparaissais à l'intérieur, autant pour conserver ma chaleur que pour de me protéger des ombres terrifiantes de la nuit. Malgré mes peurs, la fatigue eu tout de même raison de moi, et je m'abandonnais à un sommeil agité.

J'ouvris lentement les yeux, et j'aperçus Lenan, se réchauffant près d'un feu, tout en scrutant les limites éclairées de notre campement. Althéa dormait à côté de moi, pour partager ma chaleur. Pourquoi m'étais-je réveillé ? J'avais en moi une sensation de malaise grandissant, que je ne

parvenais à expliquer. Je tendis l'oreille. Il n'y avait rien d'anormal ; rien de plus le bruissement des feuilles, la course d'un petit animal dans les fourrés et le chant lointain d'un hibou. Cependant, l'obscurité qui nous entourait, oppressante, semblait se refermer sur notre campement. Mon regard croisa celui de Lenan, et il fronça les sourcils en voyant mon visage effrayé. Je n'osais bouger de ma couchette.

Soudain, les chevaux s'agitèrent, et raclèrent le sol de leurs sabots. On disait de ces animaux qu'ils possédaient une extrême sensibilité. Un silence pesant était tombé sur la forêt, ce silence de plomb qui précède toujours une tempête. Tous mes sens aux aguets, je me relevais brusquement, mon arc à la main. Lenan m'imita, et défourailla son épée. Althéa se réveilla en maugréant, mais, devant notre mine grave, elle se reprit rapidement et se campa sur ses pieds, prête à combattre.

Nous restâmes ainsi de longues minutes, immobiles, dans l'attente d'un assaut qui ne venait pas. Les ombres dansaient devant la lumière des feux, faisant apparaitre des formes terrifiantes. Il me semblait apercevoir des mouvements dans les taillis, mais, dès que j'y portais mon attention, les buissons semblaient se figer.

Un vent frais souffla sur notre campement, étouffant la lumière de nos bûchers. L'obscurité, asphyxiante, gagna encore sur notre campement. Mon cœur battait la chamade, et je n'osais regarder mes amis, de peur qu'un monstre ne profite de mon inattention pour se jeter sur moi. Soudain, le craquement étouffé d'une branche déchira le silence. J'entendis ce son comme le gong sonnant le début d'une bataille.

Je tendis mon arc, mais rien ne vint. Mon cœur battait si irrégulièrement que j'avais l'impression qu'il allait s'arrêter d'un instant à l'autre. Les flammes, balayées par le vent, peinaient de plus en

plus à percer l'obscurité menaçante. Je serrai le médaillon de puissance qui pendait à mon cou, et me concentrai sur nos feux de camp. Ceux-ci furent soudain transformés en bûchers, hauts de plusieurs mètres. Ils reprirent alors toute leur vigueur, illuminant la forêt. Et c'est alors que nous les vîmes.

Des dizaines de paires d'yeux hargneux étincelaient à la lueur du feu. Nous étions cernés par une meute de loups. Le feu les déstabilisa quelques instants, mais ils se reprirent rapidement. Avec des cris féroces, ils se jetèrent sur nous. Aussitôt, mes amis et moi entrâmes dans la fièvre de la bataille pour sauver nos vies. Je décochai une flèche qui manqua un animal de peu, puis dégainai mon poignard. Ils étaient trop rapides pour espérer les toucher avec mon arc, et je ne pouvais prendre le risque d'incendier les bois. Nous formâmes un triangle, afin que ne pas avoir à protéger nos arrières. Les loups étaient des prédateurs rapides,

et la moindre erreur pourrait causer notre perte à tous.

Le canidé auquel je m'étais attaqué bondit vers ma gorge, mais je l'arrêtais juste à temps en enfonçant ma lame dans son abdomen. Je réprimais le dégoût que j'éprouvais et repoussais le corps sans vie pour parer l'assaut suivant. Ils attaquaient sans relâche, faisant fi des leurs qui tombaient les uns après les autres. L'un d'eux me feinta et, alors que tentais de reprendre mon équilibre après l'avoir manqué, il planta ses crocs dans ma cheville. Il tira de toutes ses forces, provoquant une vive douleur dans toute ma jambe. Le loup me traina sur le sol, cherchant à m'éloigner de mes compagnons.

– Alek ! cria Althéa, en me voyant disparaitre ainsi.

Elle s'élança pour me venir en aide, mais le reste de la meute leur barrait le passage. J'essayais d'atteindre mon agresseur avec mon poignard,

mais sans résultat. Je ne pouvais pas me relever suffisamment pour lui porter un coup direct. Lorsque je lui donnai un coup de pied, il resserra encore sa prise, manquant de peu de m'arracher le pied. Je me débattais en gémissant, pendant que je voyais mes amis prendre peu à peu le dessus sur le reste de la meute. Lenan planta son armicide dans le sol, d'où jaillirent des pics rocheux qui transpercèrent plusieurs loups. Malheureusement, il serait trop tard pour moi. Le prédateur m'attirait à l'écart pour me dévorer.

Soudain, deux sabots sortirent de l'ombre et percutèrent l'animal avec violence. Il fut projeté à plusieurs mètres jusqu'à ce qu'un arbre arrête sa course avec un craquement glauque. Mon cheval poussa un hennissement, soulagé que sa ruade ait éloigné le carnivore. Comment se faisait-il que les loups nous aient attaqués, alors que nos chevaux auraient opposé bien moins de résistance ? Leur

instinct semblait dérangé, comme s'ils n'avaient d'autre but que de nous tuer, moi et mes amis.

Je déchirais un bout de mon pantalon et serrai la plaie pour arrêter l'écoulement de sang. Ma dague à la main, je rampais jusqu'au lieu des combats où je fus soulagé de voir Lenan et Althéa, sains et saufs, porter le coup de grâce au dernier loup. Aussitôt, la jeune fille se précipita vers moi.

– Alek, tu es vivant ! s'écria-t-elle. Lenan, prend les bandages dans mon sac, il faut le soigner.

Il allait les lui donner, lorsqu'un bruit le fit se stopper net. Mon ami fit aussitôt volte-face et chercha son origine. Un second claquement retenti, suivi de plusieurs autres. Des applaudissements.

– Qui va là ? questionna-t-il.

Une silhouette sortit de l'ombre, en continuant de frapper dans ses mains.

– Allons, Lenan, est-ce là une façon de saluer son cher père ?

– Echir ? murmurais-je.

– En personne, sourit l'ancien général. J'espère que mes loups vous ont divertis. J'ai trouvé cela fort amusant, surtout la partie où Alek se tortillait sur le sol.
– Tu ne peux pas être vivant, l'interrompit Lenan avec un air grave. Je t'ai tué.
– Ah oui ? Et pourtant je suis là, répondit Echir. Terh m'a donné ma chance, pour le venger de votre affront. Bon, assez discuté ! Qui vais-je tuer en premier ?

Son assurance et la désinvolture avec laquelle il nous menaçait me glaça le sang. De quels pouvoirs le dieu l'avait-il pourvu, pour qu'il soit capable de contraindre des animaux à exécuter ses volontés ? Sans attendre qu'il porte son choix macabre sur l'un d'entre nous, je me jetai sur mon arc, et décochai une flèche dans sa direction. Elle se ficha en plein dans sa poitrine. Il abaissa son regard, et regarda le dard de bois planté en lui.

– Voyons, Alek… je suis déjà mort, l'as-tu oublié ? railla-t-il en arrachant la flèche de son torse.

Le spectacle était effrayant. Il ne semblait nullement affecté par mon attaque. Avec un rictus cruel, Echir s'avança vers nous. Il défourailla son épée, qui brillait d'une lueur verdâtre. Mon instinct me laissa penser que le moindre contact avec la lame surnaturelle nous serait fatal. Sans réfléchir davantage, je m'élançais dans la direction opposée, où nous attendaient nos chevaux. Mes amis m'imitèrent, tandis que l'ancien général poussait un juron en se lançant à notre poursuite.

Je fus le premier à me mettre en selle. J'aidais Althéa à monter sur son destrier, et je me préparais à partir au triple galop. Malheureusement, Lenan n'était pas encore en sécurité. Ne disposant d'aucun médaillon, il avait puisé dans ses forces pour utiliser la magie de son armicide. De plus, il ne cessait de se retourner vers son père, qui le

talonnait. Je n'arrivais pas à m'imaginer l'état d'esprit dans lequel il devait se trouver. Son propre géniteur, revenu d'entre les morts, le poursuivait avec un air maléfique. Mon ami n'atteindrait jamais son cheval vivant.

J'armai mon arc et décochais une flèche. Avant qu'elle n'atteigne sa cible, je serrai mon médaillon pour insuffler à mon projectile de sa précieuse énergie. Celui-ci frappa notre assaillant de plein fouet, le projetant en arrière avec une gerbe de flammes. L'explosion aurait dû le calciner, mais je le vis se relever après qu'un tronc d'arbre ait arrêté brusquement sa trajectoire. A bout de souffle, Lenan rejoignit son destrier, et nous talonnâmes nos montures.

– Tu m'en dois une, dis-je à Lenan.

Il se força à me sourire, mais son visage était plus blême que jamais.

– Vous ne pouvez m'échapper ! hurla la voix d'Echir. Rien ne sert de reporter l'échéance, vous brûlerez tous en enfer !

Sans nous retourner, nous encourageâmes nos montures à presser le pas, pour s'éloigner le plus vite possible du revenant maléfique. Un cri inhumain déchira la nuit, tandis que le campement disparaissait derrière une colline. Au-dessus de nos têtes, les nuages devinrent gris et des éclairs fendirent l'obscurité. Je n'osais imaginer ce qui nous attendait si nous échouions ; Terh semblait nous haïr plus que tout.

Après avoir chevauché toute la nuit, nous accordâmes à nos montures une pause d'une heure, avant de reprendre la route. Nous étions sans cesse sur nos gardes, guettant la moindre ombre dans les buissons. J'étais épuisé, mais je n'osais dormir, de peur qu'Echir vienne hanter jusqu'à mes rêves.

Nous ralentîmes l'allure pour la deuxième partie du voyage ; nous approchions du but, et il était impossible qu'un homme à pied ait pu soutenir l'allure de nos chevaux aussi longtemps. Le soleil s'enfonçait derrière l'horizon lorsque nous arrivâmes enfin au village côtier. Je sentis mon cœur se serrer en pensant que ma bien-aimée se trouvait plus proche que jamais. J'attendais ce moment depuis tellement longtemps que j'en été venu à le redouter.

Nous suivîmes les indications que la mère de Neige nous avait donné, et nous retrouvâmes devant une auberge modeste, dont la façade témoignait de son âge avancé. Certes, cela ne valait pas l'accueillante demeure de la mère de Séa, mais n'importe quelle chambre m'aurait convenue, pour peu qu'elle dispose d'un lit. J'entrais le premier, et allais me présenter à l'hôtesse. Contre quelques pièces de viande séchée, elle nous donna les clefs de la chambre qui avait été réservée pour nous. Je

montais l'escalier de bois qui menait à l'étage ; les secondes me paraissaient de plus en plus longues. Avant même de me rendre dans ma chambre, j'avançai jusqu'au bout du couloir. Le cœur cognant dans ma poitrine, je levai le bras, et toquai à la porte. J'entendis des bruits de pas de l'autre côté, puis le cliquetis d'un loquet que l'on déverrouille. Enfin, le battant pivota.

Retrouvailles

Neige apparu dans l'encadrement de la porte. Aussitôt, son expression méfiante se changea en stupéfaction. Mon cœur bondit dans ma poitrine. Elle était enfin devant moi, mais je ne savais que dire. Ce furent les secondes les plus longues de ma vie. Je m'étais imaginé maintes et maintes fois nos retrouvailles, mais tous mes mots s'étaient envolés lorsque nos yeux se croisèrent. J'avais la gorge sèche, et mon cœur battait la chamade. La mise en garde de Séa sur ce qu'elle avait subi lorsque j'avais disparu

obnubilait mes pensées, à tel point que je demeurais figé face à elle, ne sachant que faire. J'aurais voulu lui sourire, mais j'ignorais comment elle réagirait.

Sur son visage défilait une série d'expressions contradictoires. Après la méfiance et la stupéfaction, l'incompréhension, la tristesse et la colère avaient modelé ses traits. Je m'attendais à ce que Neige me réprimande, mais, au lieu de cela, elle fondit en larmes. Je l'attirais dans mes bras, faisant fi de l'air gêné qu'affichaient mes compagnons.

– Alek, est-ce bien toi ? implora-t-elle.
– Oui, je suis tellement désolé… m'excusais-je.

Je restais plusieurs minutes ainsi, à me répandre en excuses. Finalement, mon amie sécha ses larmes et exigea que je lui raconte comment je pouvais être ici, alors qu'elle m'avait vu mourir à la bataille de Vermeil. Lenan et Althéa poussèrent un soupir de

soulagement lorsque Neige nous invita à entrer. Je lui contais dans les moindres détails tout ce qu'il s'était passé depuis que j'avais connu le trépas. Je remontais également dans le passé pour révéler quelques éléments que mes nouveaux amis ignoraient jusqu'alors. Je fus ensuite bombardé de multiples questions de la part mon amie retrouvée. Je remarquais que Neige s'efforçait de paraître fâchée contre moi, mais, la connaissant bien, je voyais que le soulagement dominait ses pensées.

– Nous partons demain pour l'île Ephémère. Ma mère m'a appris que la dague s'y trouve. Nous aurons ainsi trois armicide, dit-elle en montrant l'épée que portait Lenan.
– Avons-nous une chance de vaincre Terh avec seulement la moitié des reliques ? demandais-je.
– Tu as dit que Terh a récupéré le marteau et la hache. Il reste donc encore le bâton,

déduisit Althéa. Certes, il n'a jamais été retrouvé, mais peut être Séa parviendra-t-elle à le localiser.

Nos regards se tournèrent vers sa fille, mais elle se contenta d'hausser les épaules. Apparemment, sa mère ne lui avait pas révélé davantage d'informations qu'à nous.

– Nous aurons tout le loisir de penser à cela lors du voyage de demain, décida Lenan. Pour l'instant, je ne rêve que d'une bonne nuit de sommeil.

Mes deux amis quittèrent la pièce pour gagner notre chambre, me laissant seul avec Neige. J'allais me lever pour les rejoindre lorsqu'elle posa sa main sur mon bras.

– Je t'en prie, reste, me chuchota-t-elle.

Etonné, je tournais mon visage vers elle et plantais mon regard dans le sien. A quelques centimètres d'elle, je la voyais comme jamais auparavant. L'année passée l'avait rendue encore plus belle

que dans mes souvenirs. Elle avait grandi, mais ses yeux gardaient toujours la même expression lorsqu'elle me regardait. De petits éclats dorés rehaussaient le noir abyssal de ses iris ; j'avais l'impression de me perdre par-delà les étoiles. J'entendis les battements de mon cœur se répercuter jusqu'à mes oreilles. Autour de moi, tout avait disparu ; mon univers se limitait à la silhouette envoutante de ma meilleure amie. Lentement, mus par la force de nos sentiments, nos visages se rapprochèrent. Je n'avais pas conscience de bouger, mais une irrésistible fascination m'attirait vers elle. Neige entrouvrit la bouche, et ferma les yeux. Je sentis le souffle chaud de son haleine effleurer mes lèvres. L'esprit embué par sa proximité, j'entendis un roulement de tambour dans mon esprit. J'allais embrasser ses lèvres lorsqu'elle recula son visage, avec un air inquiet.

– Tu as entendu ? me demanda-t-elle.

J'élargis mes sens pour reprendre conscience de ce qui nous entourait. Le roulement de tambour ne provenait pas de mon imagination ; la petite table au centre de la pièce vibrait de plus en plus fort. Etait-ce un tremblement de terre ? Je me précipitais à la fenêtre et regardais dans l'allée. Apparemment, tout semblait calme. Cependant, je perçu un mouvement, à la lisière de la forêt qui s'étendait au sud du village. Au même moment, des centaines de silhouettes sombres en jaillirent, et se déversèrent dans les rues. Les créatures étaient si nombreuses que les bâtiments vibraient sur leur passage.

– Nous devons partir ! l'avertis-je.

Affolés, nous nous saisîmes de nos armes et nous élançâmes vers la porte. Au moment où nous l'atteignîmes, elle s'ouvrit d'elle-même. Lenan et Althéa apparurent, une expression d'inquiétude sur le visage. Sans échanger une parole, nous quittâmes précipitamment le bâtiment,

abandonnant nos affaires. Les habitants, réveillés par le grondement, apparaissaient sur le seuil de leur demeure.

– Aux armes ! cria l'un d'eux. Nous sommes envahis par des loups !

Je croyais assister à une scène de panique, mais tous se saisirent de haches, de masses ou d'épées, et se campèrent face à leur maison. Au bout de la rue, un premier loup sorti de l'ombre sans nous prêter attention. Un villageois courageux s'élança vers lui, avec un cri de guerre dont je ne parvins à saisir le sens. Le canidé, assis sur son postérieur, le regarda s'approcher sans bouger. Lorsque l'homme ne fut plus qu'à quelques mètres, l'animal montra ses crocs. Je n'aurais su dire si cela était une menace ou un sourire diabolique, mais aussitôt le reste de la meute sorti de l'ombre. Le courageux guerrier leva son imposante hache, mais il disparut dans le flot bestial, avant même d'avoir pu l'abattre. Le spectacle était horrifiant ; ils étaient si

nombreux qu'ils formaient un océan tranchant de griffes et de crocs. Comme une vague, ils emportaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, et s'infiltraient dans les habitations.

Les cris des villageois me tirèrent de ma torpeur. J'encochais une flèche à mon arc, et l'orientais vers la meute. Je relâchai la flèche et serrai le médaillon qui pendait à mon cou. Je senti la racine se tasser tandis que j'insufflais sa magie à ma flèche. Les loups s'écartèrent du trait incandescent, mais il était trop tard pour eux. Une violente détonation éventra la vague animale, et la déflagration qui s'en suivit en carbonisa des dizaines d'autres. Malgré cela, d'autres canidés apparurent derrière les cadavres fumants de leurs congénères, et convergèrent vers nous.

– Il y en a trop, nous devons partir ! s'affola Althéa.

Neige prit les devants en s'élançant vers le port. Je courrai à sa suite, malgré ma jambe abimée par la

morsure de la veille. Après ma démonstration de force, les carnivores semblaient s'intéresser particulièrement à moi. J'entendais le bruit de leurs griffes lacérer les pavés derrière moi, et le souvenir récent des crocs s'enfonçant dans ma chair me motiva à accélérer davantage. Malgré cela, je n'arrivai pas à soutenir l'allure de mes amis.

Lenan se retourna vers moi, puis s'arrêta soudain. Alors que j'arrivais à sa hauteur, il dégaina son épée et l'abattit juste derrière moi. Je sentis le sol trembler sous mes pieds, puis des glapissements, juste derrière moi. Apparemment, les loups étaient plus proches de moi que je ne le pensais.

– Nous sommes quittes, plaisanta mon ami.

Je le remerciais en haletant ; je devais être aussi blême que lui la veille.

Nous arrivâmes enfin en vue du bateau. Le pont était relevé, mais les amarres ancraient toujours le bateau au port. Cinq colonnes de dix loups nous

séparaient du bâtiment, alignées avec une effrayante rigueur militaire. Je reconnus aussitôt la signature d'Echir dans cet assaut. Au-dessus d'eux, les matelots leur jetaient tout ce qu'il leur passait sous la main, mais les canidés n'en avaient que faire. J'échangeais un regard avec mes compagnons, puis, tous ensemble, nous fonçâmes droit sur eux.

En face de nous, les loups se mirent à courir. Tel des pantins, tous leurs mouvements étaient synchronisés ; ces animaux d'ordinaire craintifs ne répondaient plus à leur instinct, mais à la volonté maléfique d'Echir. Je ne pouvais utiliser les pouvoirs de mon arc sans risquer d'incendier notre seule échappatoire. Je saisi mon collier et l'envoyais à Lenan. Il l'attrapa au vol, et, de l'autre main, planta son épée dans le sol. Des rochers acérés jaillirent du sol, et, tels des serres, ils se refermèrent sur les carnivores avec un bruit effroyable. Les loups essayaient de les esquiver,

mais il en sortait toujours plus sous leurs pattes. En moins d'une minute, l'armée avait été engloutie dans les profondeurs de la terre.

Je nous croyais enfin sauf lorsque notre hôtel, au bout de la rue, s'effondra. Ne cherchant pas à comprendre ce qu'il se passait, je me précipitais vers la colonne qui retenait le bateau et coupais les amarres avec mon poignard. Un autre bâtiment, plus proche, fut pulvérisé à son tour.

– Envoyez-nous une échelle de corde ! cria Neige à l'attention des matelots.

Intimidés par le ton autoritaire de mon amie, ils s'exécutèrent aussitôt. Althéa monta la première, suivie de près par Lenan.

Un troisième édifice céda. Derrière lui, un loup gigantesque me fixait de ses yeux d'un rouge flamboyant. Il faisait la taille du bâtiment qu'il venait de détruire, et de sa gueule ouverte dépassaient des crocs de la taille de mon bras.

– Fenrir, murmura Neige. Le gardien des enfers.

Un frisson me parcouru. Quand j'étais petit, la directrice de l'orphelinat m'avait raconté l'histoire d'un loup terrifiant qui mangeait les enfants qui avaient le malheur de s'aventurer dans la forêt. Je pensais alors qu'il ne s'agissait que d'un conte pour me dissuader de m'échapper de sa tutelle. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'un tel monstre puisse exister.

– Monte dans le bateau, vite ! criais-je à Neige. Lenan, envoie-moi mon amulette !

Avec un air désolé, ce dernier brandit le talisman par-dessus bord. La racine avait complètement disparu ; toute l'énergie de la relique avait été consommée pendant son assaut sur les loups.

Prenant mon courage à deux mains, je me retournais vers le mastodonte qui avançait rapidement vers moi. Je devais le ralentir ; il lui

suffirait d'un coup de patte pour faire chavirer le navire, et envoyer son équipage par le fond.

– Partez, mes amis. Accomplissez notre quête, dis-je avec un ton fataliste.

J'entendis Neige protester violement, mais Lenan l'empêcha de repasser le bastingage pour me rejoindre. Les voiles se déplièrent, et les matelots écartèrent le navire du bord à l'aide de longues perches. Réprimant le dégout qu'il m'inspirait, je posais ma main sur un canidé agonisant et canalisais son énergie dans mon arc. Il tenta de résister, mais ses blessures amoindrissaient sa volonté. Je sortis une flèche de mon carquois et la décochai en direction du mastodonte. Le projectile se perdit dans sa fourrure et les quelques flammes que j'avais produit furent étouffées par son épaisseur ; il ne semblait nullement affecté par mon attaque. Etait-t-il seulement réel ?

L'animal n'était plus qu'à quelques foulées de moi. Avec un rugissement, il bondit et ouvrit sa

gueule, dévoilant une terrifiante rangée de crocs. Quelques instants avant qu'il ne m'atteigne, je me jetai sur le côté ; sa mâchoire se referma à quelques centimètres de ma cheville. Emporté par son élan, le colosse glissa sur le sol pavé. Il s'arrêta finalement sur la berge, le corps à moitié immergé dans l'eau. Fenrir poussa un cri devant le contact glacé de sa peau avec la mer nordique.

Saisissant l'opportunité, je m'élançai vers lui et plantai une flèche dans l'une des deux pattes qui le maintenait accroché au bord. Celle-ci glissa, et le monstre disparu dans les eaux sombres du port, étouffant ses derniers glapissements. Encore sous le choc, je m'éloignais des flots sombres, m'attendant à moitié à voir surgir la gueule du monstre. Bientôt, les bulles cessèrent de remonter à la surface, et la mer cessa de s'agiter. Fenrir n'était plus.

J'entendis les marins m'acclamer, et ils se hâtèrent de rapprocher le navire. Mes amis me

hissèrent sur le pont, et pressèrent le capitaine pour quitter le port. Inquiet, je suivis leur regard ; une lueur verdâtre était apparue au bout du village. Je reconnus l'épée rayonnante d'Echir, tandis qu'il déambulait dans les rues en ruines. En voyant le bateau s'éloigner, il poussa un cri de rage.

– Nulle terre n'est assez éloignée pour m'échapper, je vous poursuivrai jusqu'en enfer !

La voix coléreuse refroidi l'enthousiasme des marins, qui nous dévisagèrent avec insistance. Sans un mot, ils s'écartèrent de notre chemin tandis que nous allions rejoindre nos quartiers.

Lors de mon dernier voyage sur un bateau, les soldats d'Ellam nous gardaient prisonniers dans l'étroite cale du bâtiment. Je me réjouis donc quand je découvris la cabine qui nous avait été allouée. D'aucuns auraient trouvé que la pièce

manquait de confort, mais les quatre lits superposés suffisaient à me contenter.